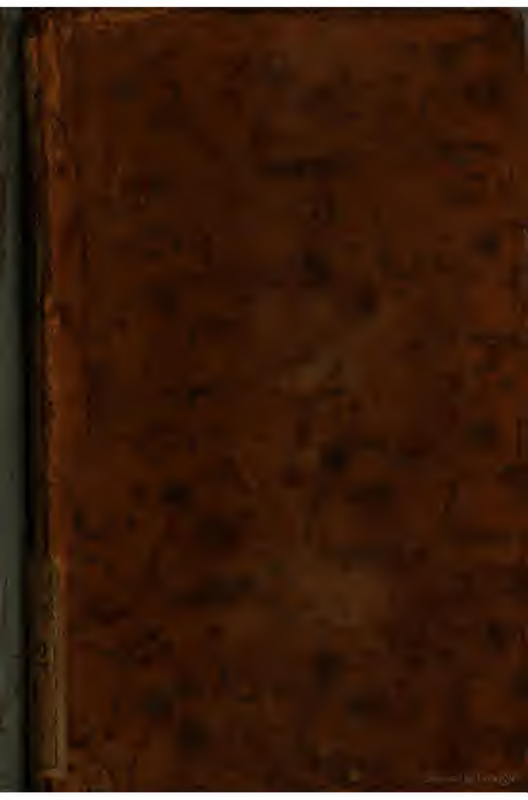
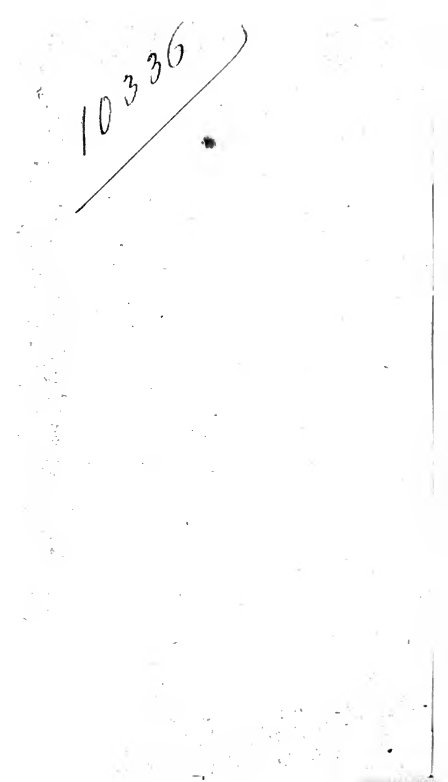







10336

MEMOIRES

DE

MELVIL.

TOME SECOND.

MEMOIRES DE MELVIL

TRADUITS DE L'ANGLOIS

Avec des Additions considérables.

TOME SECOND.



A EDIMBOURG,

Chez *BARROWS* & *YOUNG.*

M. DCC. XLV.



MEMOIRES DE MELVIL.

LIVRE IV.



PRES la mort du Régent, la Reine d'Angleterre envoya le Comte de Suſſex à Berwick où le Comte de Lenox arriva en même tems. Ce dernier s'y rendit à la ſollicitation des Royaliſtes qui le deſtinoient à remplacer le Comte de Murray. Le Comte de Suſſex avoit amené avec lui ce qu'il avoit pû amaſſer de troupes dans la Partie Septentrionale de l'Angleterre, de ſorte qu'on appréhendoit fort qu'il n'eut projetté

quelque grande entreprise, & qu'il ne fût tenté de profiter du désordre où la mort du Régent avoit jetté le Royaume.

Cependant les Seigneurs qui étoient attachés au parti de la Reine, firent publier un manifeste pour justifier leur conduite. Ceux du Château d'Edimbourg, quoiqu'ils tinssent ferme pour le Roi, n'étoient pas d'accord entre eux. On portoit une haine secrette à ceux qui avoient conseillé au Régent d'empoisonner le Sécrétaire Lidington, & Jacque Balfour. Leur but avoit été de travailler par-là indirectement à la perte de la Grange, qui étoit ami de l'un & de l'autre. Outre cela il avoit du mérite & une charge considérable & lucrative : deux choses qui tiennent lieu de crime dans un état corrompu.

Milord Duc de Chatelleraut & Milord Herreis étoient alors prisonniers au Château d'Edimbourg, où on les retenoit injustement comme je l'ai dit. Mais la Grange obtint un ordre des Seigneurs de la faction du Roi pour les remettre en liberté, & les relacha là-dessus. Quelques autres Seigneurs s'étoient en-

core refugiés dans le Château, tels que le Sécrétaire Lidington, le Prieur de Coldingham son frere, M. Robert, le Capitaine David, & André Melvil mes trois freres, les Lords Drilow & Pitadrow, Jacque Balfour, les Lords de Ferniast, Buccleugh, Wormisthoun, Parbroth, & plusieurs autres Nobles & Barons qui s'y étoient rendus pour se mettre en sureté & pour se tenir prêts à tout événement.

Ceux-ci me députerent à Berwick vers le Comte de Suffex, pour sçavoir de lui ce qu'il prétendoit faire avec les troupes qu'il avoit amenées, s'il vouloit se déclarer pour l'un ou pour l'autre parti, ou s'il vouloit les réünir. Il me fit un accüeil très-obligeant, me logea, & me défraya durant mon séjour à Berwick où il ne me laissa manquer de rien. Il étoit ennemi juré des Ecossois, & néanmoins il affecta d'agir fort familiérement avec moi: & pour me persuader qu'il me découvroit ses plus secretes pensées, il me dit entre autres choses qu'il n'en agiroit pas si librement si ses amis d'Angleterre ne lui avoient dit beaucoup de bien de

ma perſonne. Il ajouta qu'il n'étoit venu pour aſſiſter aucun parti, ni pour intervenir dans nos querelles, mais pour ſervir ſa Reine en exécutant ſes ordres: que s'il étoit obligé d'employer ſes troupes contre des Ecoſſois, quels qu'ils puſſent être, il le feroit malgré lui: que de tous les Ecoſſois, ceux qui s'étoient aſſemblés au Château d'Edimbourg lui étoient les plus chers, parce qu'ils avoient été amis du Duc de Norfolck ſon proche parent, dans le parti duquel il auroit voulu entrer lui-même, s'il lui avoit fait confidence de ſes deſſeins, mais qu'il ne les lui avoit fait connoître que par un Gentilhomme auquel il n'avoit pû ſe fier, d'autant plus qu'il y alloit de ſes biens & de ſa vie: qu'il croyoit que perſonne ne pouvoit aſpirer avec plus de droit à la Couronne d'Angleterre que la Reine d'Ecoſſe & ſon fils: que c'étoient là ſes véritables ſentimens, quoiqu'il ne s'en fût encore expliqué qu'à très-peu de perſonnes.

Ainſi je ne tirai du Comte de Suſſex qu'une réponſe vague qui ne ſignifioit rien. Néanmoins j'en appris aſſez pour juger que le Comte de Lenox feroit

mine de vouloir établir le Comte de Lenox dans la dignité de Régent, & qu'il feroit espérer du secours aux Seigneurs du Roi, pendant qu'il exhorteroit sous main ceux du parti contraire à tenir ferme, & à ne point se relâcher. Je remarquai de plus qu'il feroit revenir M. Randolph avec le Comte de Lenox : car Randolph s'étoit fort intrigué avec la maison des Hamiltons, & c'étoit lui qui avoit ramené le Comte d'Aran de France pour le faire entrer dans la *Congrégation* d'Ecosse. En effet on connoissoit l'ancienne haine qui étoit entre les familles de Lenox & d'Hamilton, & l'on vouloit en profiter pour fomenter les divisions en Ecosse. C'étoit aussi pour cet effet que le Comte de Sussex voyant que le parti de la Reine étoit le plus foible, travailla à y engager Milord Hume, afin qu'il pût tenir tête à l'autre, & que les désordres durassent plus longtems.

Le Comte de Sussex entra cependant avec ses troupes dans la Merse, & prit les Châteaux de Hume & de Falhastle, où il trouva beaucoup de richesses & de meubles prétieux : cette

violence détermina Milord Hume à se jetter dans le parti des Hamiltons, qui étoit celui de la Reine. Ce qui fait assez connoître que la Cour d'Angleterre n'avoit d'autre but que de fomenter les divisions, & qu'elle vouloit éxécuter après la mort du Comte de Murray tous les projets qu'elle avoit formés longtems auparavant, comme je l'ai dit ci-dessus. Car quoique le Comte de Lenox eût sa femme, ses enfans & ses biens en Angleterre, on ne se fioit pas encore à lui, & l'on craignoit toujours qu'il ne fût trop bon Ecossois, comme il l'étoit en effet, ainsi qu'il le témoigna dans la suite.

Je me trouvai à Berwick quand le Comte de Lenox alloit être déclaré Régent, & je crus qu'il étoit de mon devoir de lui faire ma cour. En effet lorsqu'il vint pour la premiere fois en Ecosse, avant que son fils se mariât avec la Reine, il nous fit prier mon frere & moi par le Colonel Stuart de l'aller trouver. Comme mon frere étoit absent en ce tems-là, je me rendis seul auprès de lui. Il me dit alors qu'ayant été longtems éloigné de sa Patrie, il y étoit en quelque façon étranger, & qu'il

étoit peu inſtruit des affaires : que pour y ſuppléer, ſa femme lui avoit conſeillé de ſuivre dans toutes les occaſions les avis de mon frere Robert & les miens, parce que nous étions ſes parens & ſes amis. Ainſi comme je le connoiſſois depuis longtems, je trouvai à propos de l'aller voir. Je lui conſeillai entre autres choſes de refuſer la Régence, & je lui dis franchement que je craignois pour ſa vie, voyant les affaires ſi broüillées, qu'un Régent ne pourroit que fort mal paſſer ſon tems en Ecoſſe. Je lui promis en particulier de le ſervir & de l'aſſiſter de tout mon pouvoir, quoique je ne trouvaſſe pas la même diſpoſition dans ceux du Château d'Edimbourg. Il me remercia de ces avis, & me promit en me donnant la main qu'il ſeroit toujours de mes amis. Après cela il voulut ſçavoir pourquoi ceux du Château lui étoient contraires. A quoi je répondis qu'ils n'étoient point indiſpoſés contre lui, mais qu'ils s'étoient formaliſés de ce que les Seigneurs qui l'avoient appellé ne leur en avoient rien communiqué, & que d'ailleurs ceux-ci ne leur voulant pas trop de bien, ils

devoient craindre qu'ils ne leur rendissent de mauvais offices auprès de lui. Il répliqua qu'il avoit toujours aimé la Grange, & qu'il lui avoit de grandes obligations. Je répondis que je ne doutois pas que la Grange ne continuât d'être son ami, pourvû qu'on lui ôtât ses soupçons.

Au sortir de Berwick, je rencontrai l'Abbé de Dunfarnling que les Seigneurs du parti du Roi députoient en Angleterre, & qu'ils avoient aussi chargé de s'aboucher sur sa route avec le Comte de Lenox. Le principal article de son instruction étoit, à ce que j'ai appris depuis, de prier la Reine d'Angleterre de remettre la Reine Marie entre les mains des Seigneurs du parti du Roi, puisqu'elle ne vouloit rien prononcer sur l'accusation intentée contre elle, du vivant du Comte de Murray ; à quoi Elisabeth répondit qu'elle la remettroit volontiers entre leurs mains, pourvû qu'on lui donnât des otages suffisans pour la sureté de » sa vie. Cette condition est bien dure, » repliqua l'Abbé ; car qu'en arriveroit- » il, si la Reine venoit à mourir ? Elisa-

» beth repartit qu'elle avoit toujours crû
« qu'il étoit homme d'esprit, & qu'il ne
» la forceroit pas à s'expliquer : *sçachez donc*, continua-t-elle, *que mon honneur m'oblige à demander des ôtages, & que c'est à vous de juger ce qui peut être plus avantageux pour moi.* Il étoit aisé de comprendre ce qu'elle vouloit dire par-là.

Le Comte de Lenox ne tarda pas à se rendre à Edimbourg, & dès qu'il eut accepté la Régence, il résolut de prendre Brechin qui étoit gardé par quelques Compagnies d'Infanterie, que le Comte de Huntley avoit levées, pour secourir la faction de la Reine. Ces Soldats étant avertis du dessein du Régent, prirent tous la fuite, excepté quelques-uns qui se retirérent dans l'Eglise & dans la Tour, & qui furent tous pendus. Je voulus accompagner le Régent dans cette expédition, mais M. Randolph Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit venu avec le Comte de Lenox, fit naître divers obstacles qui empêchérent mon voyage. Il craignoit sans doute que je ne persuadasse à M. de la Grange & à ceux du Château d'entrer

en compoſition avec le Régent; car ſi ce parti s'étoit joint à celui du Régent, celui de la Reine n'étoit plus aſſez fort pour tenir tête aux autres, ce qui auroit fait ceſſer les diviſions. J'étois très-fâché de demeurer en arriere, car j'aurois voulu aſſiſter de mes conſeils le Régent, comme j'avois promis; & d'ailleurs l'Evêque de Saint André m'avoit fait eſpérer la Seigneurie de Lethem, que le Comte de Murray avoit donnée auparavant à Balneaus, & dont je n'avois encore que la poſſeſſion, l'inveſtiture ne ſe pouvant donner que par le Régent, puiſque l'Evêque étoit en priſon à Dumbarton. Je fis donc connoître à M. Randolph que je riſquerois de ne pas obtenir l'inveſtiture, ſi je m'éloignois du Régent; mais il me répondit que je n'avois rien à craindre de ce côté-là; qu'il étoit le Tuteur du Régent en ce tems-là, & que non-ſeulement il me garantiroit ce qu'on m'avoit promis, mais qu'il me procureroit encore un établiſſement plus avantageux: qu'il ne manqueroit pas d'écrire au Régent en ma faveur (car le Comte de Lenox étoit déja parti) & qu'il lui

feroit ſçavoir que c'étoit lui qui m'avoit obligé de reſter pour travailler à l'accommodement avec ceux du Château, & qu'il le prieroit en même tems de ne diſpoſer de cette Seigneurie qu'en ma faveur. Mais quoique ſa mauvaiſe foi me fût aſſez connue, & que je n'euſſe jamais crû qu'il ſouhaitât la paix, je n'imaginois pourtant pas qu'il voulût ſe joüer de moi après toutes les obligations qu'il m'avoit, & tout le bien que je lui avois fait en France, lorſqu'il s'y étoit refugié ſous le Regne de Marie.

Je ne m'amuſerois pas à ces ſortes de bagatelles qui me concernent en particulier, ſi ce n'étoit pour faire voir combien peu on doit ſe fier à ceux qui n'ont d'autre regle de leur conduite que la politique. Je me rendis donc aux ſollicitations de M. Randolph, & je ceſſai de m'adreſſer au Régent. La premiere choſe que cet Ambaſſadeur me propoſa, fut d'engager le Gouverneur du Château d'entrer dans le parti du Comte de Lenox. Je répondis que cela ſe pourroit faire avec le tems, mais non pas tout d'un coup. Ceux du Château me répondirent la même choſe. La Grange

me donna meme une lettre pour M. Randolph, dans laquelle il le pria d'agir franchement avec lui, puisqu'ils avoient été amis lorsqu'ils étoient en France. Quand je l'eus remise à Randolph, il me dit après m'avoir recommandé le secret avec beaucoup de façons: *faites sçavoir à votre ami que Randolph, & non pas l'Ambassadeur d'Angleterre est persuadé qu'il n'y a point d'autorité légitime en Ecosse, que celle de la Reine; que tôt ou tard son parti sera le plus fort, & que je lui conseille de se ranger de son côté.* C'est ainsi qu'il avançoit les affaires du Régent, qui croyoit cependant que ce Ministre agissoit de bonne foi? Je fis semblant d'être très-satisfait d'un avis si salutaire, & je retournai au Château. Quand j'eus raconté à mes amis ce que j'avois entendu dire à Randolph, ils comprirent alors que ce que je leur avois rapporté à mon retour de Berwick n'étoit que trop véritable.

Cependant la Grange demeuroit ferme dans le parti du Roy, voyant bien que s'il se jettoit mal à propos dans celui de la Reine, pendant qu'elle

étoit absente & prisonniere, cette démarche lui feroit plus de tort que de bien; car il sçavoit que la Cour d'Angleterre & quelques Ecossois même, qui ne respiroient que le sang & le meurtre, ne manqueroient pas de pousser les choses à l'extrémité, & qu'ainsi il valoit mieux travailler toujours à concilier les deux partis.

Cependant je ne faisois qu'aller & venir du Château chez Randolph, & de chez Randolph au Château. Il me dit enfin de proposer à la Grange de promettre qu'en cas d'accommodement entre les deux Reines, il remettroit le Château d'Edimbourg entre les mains d'un Anglois qui auroit sa Commission signée de l'une & de l'autre, & qu'en échange, on lui feroit des avantages fort considérables; mais la Grange offensé de cette proposition, n'en voulut pas seulement entendre parler. C'est ainsi que Randolph accommoda les choses dans l'absence du Régent. Par un autre trait de mauvaise foi, au lieu de persuader au Régent de me donner la Seigneurie de Lethem, il obligea le Gouverneur de Pitéat à la solliciter pour lui, lui di-

ſant, que je ne pouvois y prétendre avec juſtice. Quand le Régent fut retourné à Edimbourg, je rappellai à Randolph ſa promeſſe; mais il me répondit qu'il trouvoit le Régent ſi dur, & ſi peu complaiſant, qu'il n'eſpéroit pas en pouvoir rien obtenir. Dès lors je ne trouvai plus à propos de diſſimuler avec lui, mais je lui dis franchement que j'étois choqué de ſa maniere d'agir, & qu'il pouvoit en choiſir d'autres que moi pour engager M. de la Grange dans le parti de la Reine, & pour entretenir la diviſion dans le Royaume: que je n'y prendrois aucun intérêt, quand même je devrois perdre toutes mes Terres.

L'Ambaſſadeur d'Angleterre déſeſpérant de déterminer la Grange à ſe déclarer pour la Reine, conſeilla au Régent de lui ſuſciter tous les chagrins imaginables, & de mortifier pareillement ſes amis. En même tems Milord Duke & les Comtes d'Argile & de Huntley, préſentérent au Régent un Mémoire qui contenoit en ſubſtance, que, quoiqu'ils euſſent un rang conſidérable parmi la Nobleſſe du Pays,

les autres Nobles, qui avoient conſpiré leur ruine, les avoient exclus de leur ſociété, ne ſe ſervant de l'autorité Royale, que comme d'un prétexte pour ſatisfaire leur haine & leurs paſſions particulieres; qu'ainſi ils avoient recours à la protection du Régent, & le prioient de les appuyer de ſon crédit pendant la minorité du Roy, puiſqu'ils avoient toujours été déterminés à ſe joindre aux autres, s'ils euſſent voulu les admettre.

Cependant le ſieur de la Grange ſe voyant maltraité par ceux du parti du Roy, & recherché par ceux qui ſe nommoient les Seigneurs de la Reine, fut forcé à la fin de ſe déclarer pour ces derniers, & Milord Hume qui n'étoit pas plus ſatisfait que lui, ſe laiſſa entraîner dans le même parti; à quoi le Sécrétaire Lidington & Jacque Balfour ne contribuérent pas peu par leurs perſuaſions.

La fureur de ces deux factions s'accrût à meſure qu'elles ſentoient accroître leurs forces, & il étoit facile à Randolph d'entretenir leur animoſité. En effet le long ſéjour qu'il avoit fait en

Ecosse, lui avoit donné le tems de connoître les chefs des deux partis, & il s'étoit toujours appliqué à s'instruire de leurs querelles & de leurs prétentions réciproques. Il fit agir jusqu'aux femmes pour faire réussir ses projets. D'ailleurs sa mere & sa maîtresse étoient Ecossoises, & c'étoient des Dames de la premiere qualité: outre cela il engageoit quelquefois Elisabeth à écrire familiérement à celles qui pouvoient lui être utiles; ainsi il lui étoit aisé d'arriver à ses fins, en faisant jouer tous ces ressorts. En même tems il n'oublioit rien de tout ce qui étoit capable de corrompre les Ministres, & dès qu'il en trouvoit quelqu'un susceptible de séduction, il n'épargnoit point l'argent pour le gagner. En un mot il sçavoit si bien profiter de nos folies & de nos désordres, que les Ecossois acharnés les uns contre les autres, ne sembloient plus avoir d'autre passion que de s'entretuer, & de se perdre d'honneur & de réputation. L'Angleterre aussi ne contribua pas peu à aigrir les choses en envoyant des Troupes pour abaisser les Hamiltons. En effet quoiqu'il y eut, même

même en Ecosse, des personnes bien intentionnées qui crussent que cette diversion étoit nécessaire pour ramener les esprits à la concorde; néanmoins les Anglois plus clairvoyans, & qui avoient prévû que cette démarche ne feroit qu'aigrir les esprits, n'agissoient point par ces motifs de conciliation, & ne cherchoient qu'à augmenter le désordre, sous prétexte de l'appaiser.

Ainsi comme Neron se plaisoit à regarder du haut d'une tour l'embrasement de la Ville de Rome qu'il avoit causé lui-même, aussi le sieur Randolph prenoit un plaisir extrême à voir augmenter le feu de nos dissensions civiles, parce que selon toutes les apparences, tout le Royaume d'Ecosse en devoit être consumé. Il s'en applaudissoit en Angleterre auprès de ses amis, & il se vantoit souvent dans ses lettres particulieres, d'avoir allumé en Ecosse un incendie qu'on auroit bien de la peine à éteindre. Nicolas Throgmorton qui en fut informé, ne manqua pas de nous en avertir mon frere Robert & moi, afin de nous faire juger par-là de la bonne foi de l'Angleterre. Cet hom-

me approuvoit si peu ces sortes de pratiques, qu'il ne pût s'empêcher d'invectiver dans ses lettres contre Cécil, qui étoit l'auteur de ces détestables manœuvres, & contre Randolph qui en étoit l'éxécuteur.

Nous n'oubliâmes pas mon frere & moi de montrer leurs lettres à la Grange & à ceux du Château, sur la foi desquels nous pouvions compter. Comme c'étoient des hommes pleins de sagesse, & que d'ailleurs ils avoient observé de près toutes les manœuvres de Randolph, il n'eurent pas de peine à ajouter foi au rapport de Throgmorton. Cela produisit des entrevûes secrettes entre les Lords de Hume & de Ruthven qui étoient proches parens. Le dernier avoit grand pouvoir sur l'esprit du Régent, & comme il étoit grand Trésorier, on jugeoit qu'il seroit plus propre qu'un autre à pacifier les divisions.

Ces deux Seigneurs eurent donc une entrevûë au plus fort de la guerre, & un jour le Sécrétaire Lidington & mon frere Robert qui étoient présens, se mêlérent dans leur conversation, & re-

montrérent à Milord Ruthven la maniere indigne dont les Ecossois étoient traités par le Conseil d'Angleterre & par ceux qui ne songeoient qu'à s'enrichir des dépoüilles de leur Patrie. Ils lui firent connoître de plus que le Comte de Mortoun étoit venu secretement pendant la nuit, accompagné d'Archibalde Duglas, pour conférer avec ceux du Château d'Edimbourg, & qu'il leur avoit promis que, s'ils vouloient l'assister, & le reconnoître pour Régent, il chasseroit bientôt le Comte de Lenox, & lui feroit reprendre le chemin de l'Angleterre: mais qu'on lui avoit répondu qu'on ne pouvoit entrer dans ce projet, parce qu'on regardoit le Comte de Lenox comme un homme de bien & très-affectionné à l'Ecosse. Ils ajoutérent, que s'ils n'avoient pas assisté d'abord le Régent, comme c'étoit leur dessein, ce n'étoit que parce qu'ils ne pouvoient se fier à ceux qui l'avoient appellé en Ecosse, vû qu'ils étoient leurs ennemis déclarés, & qu'ils avoient sujet de tout craindre d'eux, attendu qu'ils étoient liés étroitement avec le Régent. Que le Capi-

taine Crauford qui avoit accusé le Sécrétaire Lidington, & qui se vantoit encore d'avoir un ordre du Régent de poursuivre son accusation, étoit un de ses confidens les plus accrédités; que le Comte de Sussex avoit ruiné les deux Châteaux de Hume & de Falcastle appartenant à Milord Hume, ce qu'apparemment il n'avoit fait que du consentement du Comte de Lenox; que d'ailleurs ils avoient eu raison de craindre que le Régent étant Anglois, & ayant sa femme, ses enfans & ses biens en Angleterre, il n'eût pour sa Patrie un penchant qui fût préjudiciable à l'Ecosse. Mais que sçachant à présent de quelle maniere non-seulement les Ecossois, mais le Régent même étoient traités par la Cour d'Angleterre & par ses Partisans, ils étoient résolus de s'accommoder avec le Comte de Lenox, & de faire entrer tous les autres Seigneurs dans le Traité, pourvû que la paix se fît à des conditions raisonnables.

Milord Ruthven charmé de cette ouverture, leur fit espérer une réponse favorable du Régent. Il comptoit d'au-

tant plus là-dessus, que le Comte de Mortoun étoit absent; car n'ayant pû obtenir l'Evêché de Saint André, que le Régent & la Famille Royale gardoient pour eux-mêmes, il s'étoit éloigné comme un homme mécontent. Cependant le Comte de Lenox très-satisfait de la réponse que Milord Ruthven lui avoit rapportée de la part de ceux du Château, s'en applaudissoit avec lui, & ils croyoient tous deux que la paix étoit toute concluë. Mais comme les Ambassadeurs sont ordinairement de grands espions, Randolph en fut trop-tôt averti, & comme il lui importoit beaucoup que ce traité ne se fît point, il trouva bientôt le moyen de faire échoüer de si beaux projets. Il fit connoître au Régent que l'intention d'Elisabeth étoit que le Comte de Mortoun fût pourvû de l'Evêché de Saint André, & qu'ayant résolu de lui écrire à ce sujet, elle trouveroit fort étrange qu'on refusât une grace aussi légere à sa recommandation. Le Régent n'osa résister à une sollicitation si puissante. Le Comte de Mortoun fut rappellé, ce qui suffit pour empêcher l'accommode-

ment ; car il n'y trouvoit pas son compte : & comme jusques-là il avoit pêché en eau trouble, il espéroit profiter de plus en plus des démelés : de sorte qu'il s'opposoit à la paix de toutes ses forces. Ainsi quand il eut appris que je travaillois à cet accommodement, il trouva le moyen d'engager le Conseil à me faire arreter. La Commission en fut donnée au Comte de Buchan qui me trouva à une nôce à Fordel, où je ne fis nulle difficulté de me rendre à lui, quoique j'eusse avec moi quantité de bons amis qui étoient fort tentés de repousser le Comte, & ceux qui étoient venus avec lui ; mais je ne voulus pas gâter ma cause par une résistance hors de saison. D'ailleurs le Comte de Buchan, qui étoit connu par sa politesse & par sa probité, m'assura que mes ennemis n'avoient rien à alléguer contre moi, & qu'ils n'avoient d'autre but que de voir si je ne pourrois pas servir d'instrument pour faciliter la paix. Lorsque je fus arrivé à Leith, il me pria de faire dire à ceux du Château, que ma vie étoit en danger, s'ils ne se soumettoient au Regent. Mais je lui répondis que cette pro-

position étoit ridicule, puisqu'il ne pouvoit ignorer que ceux du Château étoient fort-mal disposés contre moi, parce que j'avois refusé d'entrer dans leur parti, & qu'ainsi ils se souciroient peu de ce qu'on feroit de moi. Néanmoins la Grange étoit peu satisfait de ce qu'on m'avoit emprisonné, parce qu'il sçavoit l'injustice que l'on me faisoit, & que je les avois toujours dissuadés de se déclarer pour la Reine. Rien n'étoit plus vrai, & je croyois même servir en cela cette Princesse; car comme elle étoit prisonniere, & qu'elle ne pouvoit rien entreprendre, tous les efforts qu'on faisoit en sa faveur ne servoient qu'à la faire garder plus étroitement en Angleterre, d'autant plus que les amis qu'elle y avoit n'osoient pas se déclarer, & que ceux qu'elle avoit en France n'y étoient pas non plus les plus forts. La Reine mere qui haïssoit ceux de la maison de Guise prenoit un soin extrême de les humilier.

M. de la Grange m'envoya la même nuit une femme avec un matelas, & me fit dire qu'il étoit résolu de venir à minuit pour m'enlever, & qu'il n'avoit

envoyé cette femme que pour ſçavoir comment & en quel endroit j'étois gardé. L'Armée du Régent étoit campée entre Leith & Edimbourg, & beaucoup d'Officiers diſtingués logeoient à Leith, parce qu'ils n'avoient pas tous des tentes pour camper. La Grange avoit donc arrêté une barque qui devoit l'attendre à Grantoun, & de-là il avoit deſſein de ſe rendre ſur le ſoir à Leith, comme s'il venoit de Tiffe. Ainſi il crut pouvoir pénétrer juſqu'à mon quartier ſans coup ferir, & après m'avoir délivré, il vouloit s'en retourner dans cette barque juſqu'à un endroit où il avoit poſté des chevaux pour nous mener à Edimbourg. Mais je n'y voulus pas conſentir, aſſurant que je n'étois nullement en danger, & que le Comte de Buchan m'avoit promis de me relâcher quand je voudrois; mais mon intention n'étoit pas d'accepter ſes offres, & je ſoutenois qu'on devoit me conduire devant mes Juges, & me faire connoître mes crimes.

Mon empriſonnement étonna la plupart des Seigneurs qui ſçavoient que j'avois toujours été dans les intérêts du Régent,

Régent, & que je l'avois assisté de toutes mes forces, le Régent lui-même n'en fut pas content, surtout quand il apprit que peu de Conseillers en avoient été informés. Le Comte de Marr qui étoit un très-honnête homme, disoit que le Comte de Buchan en acceptant une semblable Commission, témoignoit avoir encore moins d'esprit que son pere, qui ne passoit pas pour en avoir beaucoup. Pour la forme, on éxigea que je promisse sous cautionnement de servir toujours le Roi & le Régent; ensuite on me relâcha sans m'avoir cité devant le Conseil. Dans le fond j'étois très convaincu que ces deux factions ne pouvoient contribuer qu'à la ruine de l'Ecosse, sans être utiles à notre Reine. En effet, outre les raisons que j'ai déja alléguées, il étoit sûr que la France ne souhaitoit point que la Couronne d'Ecosse & d'Angleterre se réunissent sur un même chef, & qu'il n'en falloit pas attendre de secours. En voici une preuve évidente : Mon frere Robert étant revenu de son Ambassade d'Angleterre, présenta à notre Reine un Ecrit signé de vingt-cinq Comtes & Sei-

gneurs Anglois, dans lequel ils promettoient de lui mettre la Couronne d'Angleterre sur la tête, dès qu'elle témoigneroit en avoir envie. En effet les Capitaines étoient déja nommés dans chaque Province, & tout étoit prêt pour un soulevement; on n'attendoit que le signal & les ordres de la Reine d'Ecosse. Sur cet avis la Reine écrivit incontinent à son Oncle le Cardinal de Lorraine, le priant de lui envoyer quelqu'un de ses plus affidés serviteurs, parce qu'elle avoit à lui communiquer des choses qu'elle n'oseroit mettre sur le papier. Le Cardinal lui envoya un de ses Sécrétaires les plus intimes, & la Reine nous obligea mon frere & moi à lui déclarer les intentions favorables que la Noblesse Angloise avoit pour elle. Après cela elle renvoya le Sécrétaire, & le chargea de prier instamment le Cardinal de l'assister de ses Conseils, & de lui envoyer le plus de Troupes que lui & ses amis pourroient lever en France. Le Cardinal informé de toute l'affaire, en avertit d'abord la Reine-mere, & pour faire valoir son zele, il lui représenta de quel préju-

dice il seroit à la France que la Grande Bretagne fût réünie sur un méme chef. Il lui conseilla de plus d'en avertir Elisabeth, puisque c'étoit le moyen le plus sûr de prévenir le coup. La Reine-Mère ne manqua pas de le faire, mais Elisabeth, soit qu'elle voulût dissimuler, ou qu'elle prît cet avertissement pour une ruse Italienne, ne fit jamais semblant d'en rien croire; c'est ce que j'ai appris de la bouche méme de notre Reine, qui étant peu satisfaite des procédés du Cardinal, m'en fit ses plaintes. Je croyois donc pouvoir assurer avec certitude qu'il ne falloit pas attendre du secours de ce côté-là; de l'autre côté, le Duc d'Albe ne vouloit rien faire non plus pour notre Reine, alléguant qu'il lui falloit un ordre exprès du Roi son maître, & que d'ailleurs il étoit assez occupé contre les rebelles des Pays-Bas.

C'est de ces raisons-là que je me servois pour faire entrer mes amis dans le parti du Régent, aussi n'y travaillois-je pas inutilement; l'affaire alloit s'accommoder & la paix étoit assurée si le Comte de Mortoun ne fût revenu à la Cour. Mais quand il eut appris ce

qui se passoit, il se joignit à Randolph, & tous deux de concert insistérent sur la convocation d'un Parlement à Sterling, persuadant au Régent qu'il ne falloit pas manquer l'occasion de ruiner les Hamiltons ses anciens ennemis, & aux autres, qu'ils pourroient s'enrichir des dépoüilles de ceux de la faction de la Reine, en les faisant condamner par un Parlement. Randolph pour les encourager, leur promit qu'ils seroient assistés de l'Angleterre, & leur assura qu'avec cet appui ils n'avoient rien à craindre. Pour rendre les Seigneurs de la Reine odieux, le Comte de Mortoun fit courir le bruit qu'ils travailloient au rétablissement de la Réligion Romaine; en même tems il promit une partie de leurs dépoüilles à ceux qui voudroient se déclarer contre eux. Après cela il disposa aisément les esprits à les condamner.

Ceux-ci pour se maintenir en quelque espèce d'égalité, firent assembler un autre Parlement à Edimbourg, pour faire condamner les Seigneurs du Roi. Cependant M. de la Grange voyant avec un déplaisir extrême que

les Anglois trompoient les Ecossois, & que ceux-ci se déchiroient entre eux sur la foi de ces perfides qui vouloient profiter de nos désordres, fit venir le Lord de Fernehast son beau-fils, & le Lord de Buccleugh. Ce dernier aimoit plus la Grange que ses propres enfans, & d'ailleurs c'étoit un homme sage, modéré, honête & intrépide. Ces Seigneurs étant arrivés le soir, bien accompagnés à Edimbourg, M. de la Grange leur fit connoître & à ceux du Château ce qu'il avoit projetté, sçavoir que la même nuit il monteroit à cheval, & iroit tout droit à Sterling, où il comptoit arriver le lendemain avant qu'aucun des membres du Parlement, assemblés dans cette Ville pût être sorti du lit, ne doutant point que par le moyen des intelligences qu'il y avoit, il ne les pût surprendre avant qu'ils fussent avertis de son arrivée. Toute l'assemblée trouva cet avis extrêmement bon; mais on ne voulut pas souffrir que M. de la Grange y allât en personne, & que celui qu'ils considéroient comme leur sauveur & leur pere s'exposât sans né-

ceffité. Il repliqua que ſa préſence ſeroit néceſſaire, puiſqu'il avoit quelque expérience dans ces ſortes d'entrepriſes, & qu'il avoit peur de manquer ſon coup, ſi la choſe ne s'éxécutoit pas préciſément ſelon ſon plan. Eux au contraire promirent tous qu'ils ſuivroient les ordres qu'il leur donneroit avec toute l'éxactitude imaginable, & qu'ils ne conſentiroient jamais qu'il fût de la partie, de ſorte qu'il reſta à Edimbourg. Huntley, Arbroth, & pluſieurs autres partirent avec les Troupes. Ils arriverent à Sterling à quatre heures du matin, dans le tems préciſément que les ſentinelles s'étoient retirés pour prendre leur repos, & ils entrérent dans la Ville par un chemin écarté qui leur fut enſeigné par un Bourgeois de Sterling. Ils diviſérent d'abord leur Troupe, en pluſieurs petits détachemens qu'ils poſtérent devant le quartier de chaque Seigneur, pendant que le Capitaine Hackerſtoun marchoit vers la grande place à la tête de ſa troupe, pour empêcher le pillage & le déſordre. Les gens de Buccleugh & de Fernehaſt avoient ordre de ſe ſaiſir de

toutes les écuries, & de ne laisser aucun cheval dans la Ville, ce qui fut ponctuellement éxécuté. Mais le Capitaine Hackerstoun étant arrivé trop tard avec son détachement au lieu qu'on lui avoit assigné, quelques Valets de l'armée enfoncérent quelques boutiques de Marchands, ce qui fit courir les Soldats au butin, de sorte que leurs Maîtres se virent bientôt seuls & abandonnés. Cependant on avoit tiré tous les Seigneurs de leurs logemens, & on les faisoit descendre à pied par la coline de Casway pour rejoindre leurs chevaux. Mais ceux du Château de Sterling jugeant de ce qui se passoit par les cris qu'ils entendirent; & honteux de souffrir une pareille insulte, se prévalurent du désordre où ils voyoient les ennemis, & firent sur eux une sortie si furieuse, qu'ils reprirent tous les prisonniers, hormis le Régent qui fut tué par derriere, par ordre de Milord Pacly; dumoins on lui imputa cette lâche action. Le Lord de Wormistoun étoit celui qui avoit pris le Régent, & à qui la Grange avoit recommandé d'avoir soin de lui, afin que ses enne-

mis particuliers ne lui fiſſent point de mal. Ce brave Gouverneur auſſi honnête homme que bon Capitaine, avoit fait quelque choſe de plus; car il n'avoit laiſſé ſortir cette troupe d'Edimbourg, qu'après les avoir engagés par ſerment qu'on ne tueroit perſonne. Le Régent qui ne mourut que quelques jours après cette bleſſure, voyant qu'on ſe jettoit ſur le Lord de Wormiſtoun, cria de toute ſa force qu'on ne lui fît point de mal, parce qu'il avoit fait tout ce qui avoit été en ſon pouvoir pour empêcher ce malheureux coup. Mais cela ne ſervit de rien, & Wormiſtoun fut aſſommé au grand regret du Régent. Ceux du parti de la Grange qui avoient manqué leur coup, pour ne l'avoir pas eu à leur tête, eurent bien de la peine à ſe ſauver eux-mêmes, & ils auroient été tous pris, ſi l'on avoit laiſſé à ceux de Sterling des chevaux pour les ſuivre, & ſi ceux qui s'en étoient emparés ne ſe fuſſent éloignés de bonne heure, ſans ſe ſoucier de ce qui pourroit arriver à leurs Maîtres, qui auroient eu tort pour cette fois de ſe plaindre de la lâcheté de leurs gens,

puisqu'en pourvoyant à leur propre sûreté, ils avoient assuré la retraite de tous les autres.

Etant revenus à Edimbourg, ils trouverent M. de la Grange dans un grand désespoir du meurtre du Régent, & il dit tout haut, que s'il en sçavoit l'auteur, il le tueroit de sa propre main. Aussi nonobstant son naturel doux & civil, il ne pût s'empêcher dans cette occasion de les maltraiter de paroles ; car il sçavoit que le Régent souhaitoit la paix, & que tout le mal n'étoit venu que du Comte de Mortoun & de Randolph. C'est pourquoi il avoit résolu de s'assurer des Seigneurs du parti du Roi pour faciliter l'accommodement entre les deux partis. Mais Dieu qui ne nous avoit pas encore assez châtiés de nos crimes en ordonna autrement. Aussi les deux Parlemens poursuivirent chacun leur pointe, & se condamnérent réciproquement les uns les autres.

La place de Régent étant vacante, Randolph employa tout son crédit pour faire élire le Comte de Mortoun, mais les Etats ayant plus de penchant

pour le Comte de Marr, celui-ci l'emporta sur son compétiteur.

Cependant il y eut plusieurs combats fort sanglans entre les Seigneurs du parti du Roi qui s'étoient postés à Leith, & ceux de la Reine, & il se commettoit des cruautés inouies, quand l'un ou l'autre parti avoit le dessus. Le Gouverneur de Berwick voyant que Randolph étoit devenu suspect, se rendoit quelquefois à Leith, & quoiqu'en apparence, il parut fort mécontent de la conduite de ce Ministre, néanmoins il le favorisoit sous main. Les Partisans du Comte de Marr & le Comte lui-même s'en étant apperçus, commencérent à ouvrir les yeux. Le Régent se rendit à Sterling; il y consulta ses amis sur la conduite qu'il devoit tenir, leur faisant connoître qu'il voyoit clairement que la conservation de ces deux partis ne pouvoit tendre qu'à la ruine de l'Ecosse: que l'intérêt du Roi ou de la Reine n'étoit qu'un vain prétexte dont ils abusoient, & que la plupart n'avoient d'autre but que de satisfaire leur vengeance, leur avarice & leur fureur, & que cependant les Anglois qui fomentoient ces

désordres, se moquoient secrettement de la stupidité des Ecossois.

Après cette conférence, le Capitaine Jacque Cunningham, Officier de Milord Marr, désira de parler en secret à mon frere Robert. En même tems la plupart des Seigneurs du Roi se rendirent à Sterling, où le Régent tenoit sa Cour. Le Comte de Mortoun alla à Dalkieth, & Milord Lindsay prit son quartier à Leith. Cependant la Cour d'Angleterre remarquant que la guerre ne se faisoit plus avec la même chaleur, envoya un autre Ambassadeur à la place de Randolph. Ce fut Henri Killegrew, un de mes anciens amis. La cause du rapel de Randolph fût qu'il étoit devenu suspect aux deux partis, & qu'il n'avoit pas le même crédit auprès du Comte de Marr qu'il avoit eu auprès du Comte de Lenox, n'y ayant plus que le Comte de Mortoun qui fût de ses amis.

Ce nouvel Ambassadeur étant venu jusqu'à Leith, voulut me voir avant que de se rendre à Sterling où le Régent étoit alors. J'étois dans ce tems-là au Château d'Edimbourg, où ayant

appris que l'Ambassadeur souhaitoit de me parler, je ne manquai pas de l'aller voir, & je l'accompagnai jusqu'à Cramond. Pendant le chemin il raisonna avec moi sur plusieurs points qui faisoient, disoit-il, l'objet de sa Commission, assurant toujours que le but principal de son Ambassade étoit de travailler au rétablissement de la paix entre les deux partis ; mais je connoissois trop la Cour d'Angleterre pour m'y fier. Il me fit connoître de plus, que quoique la bienséance l'obligeât de s'adresser premierement au Régent & à ceux de son parti, c'étoit néanmoins avec mes amis du Château qu'il vouloit agir le plus familierement ; qu'ils seroient aussi les premiers qui recevroient ses complimens, & qu'il me prioit de les leur faire de sa part, en leur rendant deux lettres; l'une du Comte de Leicester pour M. de la Grange, & l'autre du Sécrétaire Cécil pour Lidington : qu'il désiroit outre cela que je tâchasse de persuader à mes amis de suivre les bons avis qu'on leur donnoit dans ces lettres : qu'au reste après avoir parlé au Régent, il se rendroit lui-même auprès

d'eux, pour leur signifier les ordres qu'il avoit reçus de sa Reine. Je remarquai aisément qu'il sçavoit que les fourberies de Randolph avoient été découvertes ; c'est pourquoi il désaprouva plusieurs de ses actions, quoiqu'il fit son possible pour excuser sa conduite en général. A la fin je le conjurai par la grande amitié qui avoit toujours été entre nous de me parler avec franchise, puisqu'il pouvoit servir utilement sa Reine, sans me faire prendre & à mes amis un mauvais parti; que nous méritions bien qu'il en usât mieux avec nous, & qu'il ne nous abandonnât pas à notre mauvaise fortune, comme avoit fait le sieur Randolph, malgré l'amitié qui avoit été entre nous dans le tems de son éxil en France. Il m'avoüa là-dessus que ses sentimens ne s'accordoient nullement avec sa commission, & que c'étoit malgré lui qu'il étoit employé dans cette affaire, mais qu'il ne pouvoit pas désobéir à sa Souveraine, & que néanmoins il me parloit en ami sincere. Il me dit donc que le Conseil d'Angleterre n'avoit jamais été satisfait du feu

Régent, qu'il ne l'étoit pas non plus de celui d'aujourd'hui, & qu'il ne se fioit qu'au Comte de Mortoun; que les informations de Randolph avoient si bien mis ce dernier dans l'esprit des Anglois, qu'il n'y avoit plus moyen de le désabuser; qu'à son avis mes amis & moi, ne pouvoient mieux faire que de joindre leurs intérêts à ceux du Comte, puisque sans cela nous ne pouvions attendre que notre ruine; qu'il étoit bien vrai, qu'il n'étoit pas Régent, mais qu'avec tout cela il ne laissoit pas d'avoir un parti considérable, & qu'Elisabeth étoit resoluë de le fortifier autant qu'il lui seroit possible, de sorte que tout autre Régent que lui n'auroit jamais grand pouvoir en Ecosse. Je n'eus pas de peine à croire qu'en cela il me parloit franchement, & mes amis du Château ne le crurent pas moins. Mais ils n'avoient nulle envie de se joindre au Comte de Mortoun, quoiqu'il recherchât leur amitié, & qu'il offrît de se déclarer pour la Reine: ils étoient persuadés que son aggrandissement seroit préjudiciable au Royaume, parce qu'il étoit trop porté pour les intérêts de l'Angleterre.

Cet Ambassadeur ayant vû le Régent à Sterling, vint à Edimbourg, & communiqua le reste de sa Commission à ceux du Château, faisant entendre entre autres choses qu'il les trouvoit plus raisonnables que ceux qui tenoient le parti du Régent. Après cela il s'en alla à Dalkieth, pour s'aboucher avec le Comte de Mortoun, & de-là il s'en retourna à Edimbourg, épiant les occasions d'agir conformément à ses instructions; il avoit ordre de s'arrêter quelque tems en Ecosse, pour voir s'il pourroit y acquerir assez de crédit pour achever ce que Randolph avoit si bien commencé, & comme il avoit plus d'habitude avec moi qu'avec personne, il me vint voir dans ma maison d'Halhile, & il y resta quelques jours pour s'y délasser. Je l'accompagnai jusqu'à Edimbourg, où il me communiqua quelques articles de son instruction, entre lesquels étoit celui-ci.

» Item si le Gouverneur du Château
» d'Edimbourg veut consentir que les
» différends qui divisent maintenant les
» Ecossois, soient portés devant notre
» Conseil pour y être terminés de la

» maniere que les Lords du Roi l'ont
» déja accordé, nous ferons sa bonne
» amie, le maintiendrons dans ses char-
» ges, & lui donnerons une pension ho-
» norable.

Mais M. de la Grange n'y voulut pas consentir, disant, qu'il n'étoit nullement résolu de porter préjudice à son Prince ni à sa Patrie. Ce refus lui couta ensuite la vie. Environ ce tems-là, le Régent m'ordonna par une lettre de me rendre auprès de lui en toute diligence. A mon arrivée il se plaignit à moi de ce qu'il voyoit l'Ecosse déchirée par tant de différentes factions, les uns faisant semblant de s'intéresser pour le Roi, les autres pour la Reine, quoiqu'ils ne songeassent dans le fond qu'à leurs propres intérêts. Il me dit que l'Angleterre profitant de nos folies & de nos désordres, ne travailloit qu'à les fomenter. » C'est pourquoi, ajouta-
» t-il, allez voir ceux du Château d'E-
» dimbourg, & dites leur comme de
» vous-même, que je reconnois, quoi-
» qu'un peu tard, de quelle maniere
» on en use avec nous; qu'il importe à
» tous les bons Ecossois de s'accom-
» moder

» moder entre eux, & de faire la paix.
» Conseillez-leur d'entrer en négocia-
» tion avec moi, & faites-leur espérer
» de bonnes conditions s'ils veulent être
» raisonnables. Dites que vous voulez
» vous employer vous-même dans cette
» affaire, & tenez-vous assuré du suc-
» cès. » Je me rendis là-dessus à Edimbourg, & je n'eus guére de peine à porter les esprits à un accommodement. L'affaire avoit été déja fort avancée sous le dernier Régent, & mon frere & le Capitaine Cunningham l'avoient remise sur le tapis dans plusieurs conférences qu'ils avoient euës avec ces Seigneurs.

Le Régent apprenant à mon arrivée que les affaires prenoient un meilleur train, en fut très-satisfait, & voulut sçavoir quelles conditions ceux du Château demandoient. Je lui répondis que M. de la Grange n'étoit pas d'humeur à mettre à prix les services qu'il vouloit rendre à son Prince & à sa Patrie : qu'il croiroit avoir fait un bon accommodement, pourvû qu'on lui fournît les occasions de servir l'un & l'autre durant tout le tems que la Reine

seroit prisonniere en Angleterre, & que s'il plaisoit à Dieu de lui rendre la liberté, il ne doutoit pas qu'elle & son fils ne s'accordassent aisément sur une forme de Gouvernement, à laquelle tous les Gens de bien seroient fort aise de se soumettre: qu'en général tous ceux du Château ne désiroient pas le bien d'autrui, & qu'ils se conteroient de jouir en sureté de ce qui leur appartenoit.

La Grange éxigea seulement que le Régent se chargeât de faire payer certaines dettes qu'on avoit contractées pour la réparation du Château & pour l'entretien de l'Artillerie; ce que le Régent fit sur le champ, promettant en même temsqu'il seroit toujours ami de M. de la Grange & de ceux du Château: aussi sans autre cérémonie il fit entrer le Lord de Tullibardine, & après lui avoir exposé l'état des choses, il mit sa main dans la mienne, & jura la paix en présence dudit Tullibardine. Ce Seigneur avoit travaillé à cet accommodement de concert avec Clement Little qui fut depuis grand Prevôt d'Edimbourg; personne ne sçavoit encore rien de ce qui se traitoit, si ce n'est Madame de Marr

& le Capitaine Jacque Cunningham.

Le Régent se rendit ensuite à Edimbourg dans le dessein d'assembler un Conseil, & de lui représenter combien nos guerres civiles étoient ruineuses pour l'Etat, & combien un accommodement entre les deux partis étoit nécessaire. En attendant que les Seigneurs convoqués fussent assemblés, il alla à Dalkieth, où il fut magnifiquement traité par le Comte de Mortoun. Mais immédiatement après le diner, il fut attaqué d'un mal violent: ce qui l'obligea de s'en retourner en diligence à Edimbourg, où il mourut, regretté de tous les gens de bien. Cette mort arrivant immédiatement après ce festin, & dans une telle conjoncture, fit raisonner bien des gens.

Après la mort du Comte de Marr, le Comte de Mortoun fut déclaré Régent, l'Angleterre ayant fait jouer tous les ressorts imaginables pour cet effet. Peu de tems après il me fit venir pour me déclarer que c'étoit malgré lui qu'on lui avoit imposé un joug si pésant, mais que n'ayant pû s'en défendre, ses plus grands soins seroient de s'en acquit-

ter dignement & à l'avantage du Royaume ; que le rétablissement du repos public étoit ce qu'il avoit le plus à cœur, & qu'il prioit tous les gens de bien de l'assister pour cet effet de leur crédit & de leurs conseils; qu'il avoit toujours eu pour moi une estime & une amitié singuliére, & qu'ayant plus de confiance en moi qu'en tout autre, il me prioit de persuader à mes amis du Château d'achever avec lui l'accommodement qu'ils avoient commencé avec son Prédécesseur; que je pouvois les assurer positivement, qu'aucun Régent avant lui n'avoit eu tant d'envie de voir la fin des guerres civiles, & que pour les terminer plus efficacement, le Régent avoit résolu d'oublier les querelles du Comte de Mortoun, & généralement tout le passé ; qu'au contraire sans examiner de quelle faction on pourroit avoir été auparavant, il étoit prêt de reconnoître pour amis tous ceux qui voudroient le recevoir pour tel, & se joindre à lui pour le service du Roi : qu'il offroit à ceux du Château les mêmes conditions que le Comte de Marr leur avoit accordées; que j'aurois pour

ma part le Prieuré de Pitteween ; que M. de la Grange auroit l'Eveché de Saint André & le Château de Blaknei, & que chacun feroit rétabli dans la posfeffion de fes biens & de fes dignités.

Il n'étoit pas facile de ménager cèt accommodement avec un homme tel que Mortoun ; en effet la mauvaife opinion qu'on avoit de lui, faifoit craindre qu'il n'en ufât tout autrement qu'il ne le faifoit efpérer : fon avarice & fes intrigues avec l'Angleterre étoient connuës. On fçavoit de plus qu'une Dame de la Cour qui lui tenoit lieu de femme, ayant eu la curiofité de tirer fon horofcope, lui avoit prédit qu'il feroit ruiné par le Roi. Néanmoins M. de la Grange qui fouhaitoit fort la paix, fe laiffa aifément perfuader. Milord Hume & Lidington firent plus de difficulté, mais on les gagna à la fin ; de forte qu'après avoir balancé pendant quelque tems, ils parurent tous fatisfaits. M. de la Grange promit même qu'il obligeroit tout le refte du parti de la Reine à fe foumettre au Régent. Mais il refufa de prendre pour lui l'Evêché de Saint André & le Château de Blak-

nei, ne désirant rien que les Terres qui lui appartenoient déja. Quand je rapportai au Régent une réponse si conforme en apparence à ses désirs, il en parut extrémement satisfait; mais comme je lui déclarai que la Grange s'offroit de réunir tout le reste du parti de la Reine, & de l'engager à se soumettre, il me répondit que ce n'étoit pas ainsi qu'il l'entendoit. Je lui repliquai qu'ayant appris de sa propre bouche, qu'il désiroit la réunion de toute l'Ecosse, j'avois parlé en son nom, & leur avois fait espérer une paix générale; que d'ailleurs M. de la Grange n'étoit pas entré dans cette querelle pour ses intérêts particuliers, mais pour assister un bon nombre de Nobles qui avoient demandé sa protection pendant la minorité du Roi; qu'il seroit glorieux au Régent de les recevoir tous, & que la Grange passeroit pour un lâche, s'il abandonnoit des hommes qui lui avoient donné leur confiance. » Je veux » vous parler à cœur ouvert, me dit » alors le Régent, ce n'est pas mon in- » térêt de m'accommoder avec tous, » puisqu'alors leur parti demeureroit

» encore auſſi fort qu'il l'eſt préſente-
» ment, & ſeroit toujours en état de
» me ſuſciter des affaires dès qu'il en
» auroit envie. C'eſt pourquoi il faut
» que je les diviſe : & puiſque durant
» les troubles on a commis beaucoup
» d'extorſions & de violences, il eſt né-
» ceſſaire qu'il ſe faſſe quelque châti-
» ment qui ſerve d'exemple aux autres:
» & j'aimerois mieux que le malheur
» tombât ſur les Hamiltons, les Hunt-
» leys & leurs Partiſans, que ſur vos
» amis du Château qui n'ont pas aſſez
» de biens ni de terres pour nous
» payer de nos peines, au lieu que
» les autres ſont riches & ont de
» quoi nous dédommager de nos per-
» tes. Ainſi dites à M. de la Grange
» & à vos autres amis du Château,
» qu'il faut de néceſſité qu'ils traitent
» avec moi, à l'excluſion des Hamiltons
» & des Comtes de Huntley & d'Ar-
» gile, ou que ceux-ci traiteront ſans
» eux. » Je lui répondis qu'il me parloit
un langage fort intelligible, & que
j'allois en rendre compte à mes amis.
Ce que je fis incontinent, leur répétant
tout ce qui s'étoit paſſé entre le Régent
& moi.

La Grange fort surpris d'une telle proposition, s'écria qu'il n'étoit ni honnête ni juste de s'en prendre aux plus riches plutôt qu'aux plus criminels, puisque ces Seigneurs ne s'étoient séparés des Royalistes par aucune légereté d'esprit, mais par une pure nécessité, ceux-ci n'ayant pas voulu les recevoir dans leur société; que si les Hamiltons étoient résolus de l'abandonner, & de traiter à son exclusion, il étoit assuré de ne l'avoir pas mérité; & qu'en tout cas il aimeroit mieux souffrir une trahison que de la faire

Le Comte de Mortoun ayant appris de moi la résolution de M. de la Grange, & jugeant bien qu'il tiendroit ferme sur le point d'honneur, fit semblant de l'en estimer davantage, & de vouloir achever le Traité commencé. Comme j'étois bien aise de prendre mes sûretés dans une affaire si délicate, il envoya à ma priere le sieur Carmichaël, pour apprendre de ceux du Château ce que je leur avois dit de sa part; & en même tems j'obligeai ceux du Château de députer vers le Régent le sieur Pittadrow, pour s'informer si j'avois

j'avois parlé conformément à leurs inſtructions : je jugeois que cette précaution pourroit être un jour utile pour ma juſtification.

Le Régent demanda en quel tems le Château d'Edimbourg lui ſeroit livré, & je lui répondis que ce ſeroit dans ſix mois : quelle ſureté m'en donnerez-vous, dit le Comte de Mortoun, & qui me ſervira de caution ? Ce ſera moi, lui repliquai-je, ſi vous voulez vous contenter de cet ôtage. Mais pourſuivit-il, quelle raiſon ont-ils de demander ce délai ? Je lui répondis : qu'en premier lieu c'étoit pour voir ſi l'on accompliroit tous les articles du Traité : & qu'en ſecond lieu M. de la Grange ne pouvoit avec honneur ſe démettre de ſon Gouvernement avant ce terme: que ſes ennemis ayant eu la malice de le faire décrier dans le public par des Prêtres corrompus, il ne pouvoit dans ces circonſtances quitter ſon emploi, de peur qu'on ne crût dans le monde qu'il étoit tel que ſes ennemis l'avoient dépeint; mais qu'après le terme des ſix mois, il ne manqueroit pas de remettre le Château entre les mains du

Régent. Le Comte de Mortoun feignit d'être satisfait de ces raisons, & me remercia de la peine que j'avois prise, me priant de m'en retourner chez moi, en attendant qu'il fit assembler les Nobles de son parti : il ajouta qu'il prendroit leur avis sur cette affaire ; qu'il ne doutoit nullement qu'il ne leur fît approuver toutes ses résolutions ; qu'après s'être assuré de leur consentement, il me feroit rappeller, & qu'on dresseroit aussitôt les articles du Traité.

Mais il prit un autre parti, & députa un homme d'esprit vers les Hamiltons, les Huntleys & les Argiles, pour leur proposer la paix, en cas qu'ils voulussent traiter à l'exclusion de M. de la Grange & de ceux du Château. Ces MM. n'étant pas fort scrupuleux sur le point d'honneur, acceptérent cette condition sans balancer. Ils eurent pourtant l'honnêteté d'en avertir d'abord M. de la Grange, après s'être excusé sur la nécessité de leurs affaires, & l'avoir remercié des bons offices qu'il leur avoit rendus, & qu'ils lui promirent de n'oublier jamais.

C'est ainsi que fut récompensé cet

honnête homme qui avoit plus songé à la sureté de ses amis qu'à la sienne propre, & c'est ainsi qu'il fut traité de ceux pour lesquels il avoit essuyé tant de travaux & de peines, & risqué tant de fois sa vie.

Depuis ce tems-là le Régent ne voulut plus entendre parler d'accommodement, & fit passer ceux du Château pour des rebelles, qui refusoient de servir le Roi, & de reconnoître son Régent. C'est ce qu'il fit afficher & prêcher publiquement, quoique ce fût une fausseté visible. Je ne sçais de quelle manie le Régent étoit possédé : s'il n'eut eu que l'envie de s'emparer du bien d'autrui, pourquoi faire venir une armée Angloise à la honte de son Roi & de sa Patrie, pour prendre de force une place qui vouloit se rendre de bon gré à des conditions raisonnables ? Car il faut sçavoir que M. de la Grange s'étoit relaché de sa premiere prétention, & qu'il avoit offert au Comte de Rothess de lui livrer le Château sans aucun délai, pour en avoir le gouvernement sous les ordres du Régent, mais on rejetta ses offres. Si le Régent n'a-

giſſoit pas par des vûes particulieres d'intérêt, le moyen de comprendre qu'un homme d'eſprit comme lui cherchât à réunir toutes les forces de l'Ecoſſe, jointes au ſecours puiſſant de l'Angleterre, contre une poignée de gens qui ne demandoient qu'à ſe ſoumettre.

Le Château d'Edimbourg fut donc aſſiégé par une armée d'Anglois & d'Ecoſſois, commandée par le Gouverneur de Berwick; & les aſſiégés voyant qu'il n'y avoit point d'accommodement à attendre, ſe défendirent en déſeſpérés, tant qu'ils eurent de l'eau & des vivres. Mais le tems étant moins pluvieux qu'à l'ordinaire, leurs puits tarirent, de ſorte qu'ils furent contraints d'avoir recours à une fontaine qui étoit au bas du rempart, & dont on ne pouvoit tirer de l'eau qu'en faiſant deſcendre une corde du haut de la muraille. Mais à la fin cette fontaine fut empoiſonnée, ce qui fit mourir ceux que le fer & le feu avoient juſque-là épargnés. Malgré tant d'incommodités, le ſieur de la Grange entreprit de défendre le Château, lui ſixiéme, à ſçavoir avec Milord de Hu-

me, mes deux freres, Robert & André, le Lord de Pittadrou & son frere Patrick. Cette résolution étant prise, le Lord de Gleesh & Mathieu Colvil son frere furent députés vers ceux du Château, sous prétexte de leur faire des propositions d'accommodement, mais en effet pour reconnoître l'état de la Place, & corrompre le peu de Soldats qui étoient encore en vie. Ils n'y réussirent que trop bien. En effet quelques-uns désertérent la nuit suivante, en se faisant descendre du rempart, & l'on en chassa quelques autres qui avoient le même dessein ; car M. de la Grange ne crut pas devoir retenir des traîtres ni des bouches inutiles, sçachant que des Soldats mal intentionnés nuisent plus qu'ils ne servent.

Malgré ces désertions, le Maréchal de Berwik voyant peu d'apparence de prendre la Place, en rejetta la faute sur l'Ambassadeur, disant qu'on avoit engagé la Reine dans une démarche dont elle auroit de la peine à se tirer à son honneur, & qu'il étoit résolu d'abandonner le Siége. Cela obligea les assiégeans d'envoyer le Lord de Gleesh au Château pour le

offrir aux assiégés de bonnes conditions: sçavoir qu'on les laisseroit sortir avec armes & bagages, qu'ils seroient rétablis dans la possession de leurs Terres, & qu'ils auroient la liberté de se retirer avec le Maréchal de Berwik en Angleterre, ou de rester en Ecosse chez leurs amis, jusqu'à ce qu'on leur eût restitué leurs biens. Les assiégés acceptérent ces conditions, mais les Anglois prétendant que le Château devoit leur être remis, M. de la Grange les prevint en faisant venir secretement les Capitaines Hume & Crawford, auxquels il rendit la Place. Il se rendit lui-même au Maréchal de Berwik, pour aller avec lui en Angleterre, & y rester jusqu'à l'accomplissement du Traité. Ils sortirent donc avec leurs armes, & George Duglas, frere naturel du Régent prit possession du Château; aussi demeurérent-ils trois jours en liberté. Mon frere Robert se retira dans sa maison. Le sieur de la Grange & Lidington cherchérent un azile chez le Maréchal de Berwik pour se soustraire à la fureur des bourgeois d'Edimbourg qui étoient fort irrités

contre eux, à cauſe des incommodités que leur avoit cauſées cette longue guerre.

Mais au bout des trois jours on les mit tous deux en priſon ; en effet leurs ennemis avoient perſuadé à Mortoun d'écrire à la Reine Eliſabeth pour lui demander qu'on lui remît les priſonniers, & qu'il lui fût permis d'en diſpoſer à ſon gré. On allégua qu'on ne leur avoit rien promis par écrit, & qu'on ne leur avoit donné qu'une ſimple parole qu'on n'étoit pas obligé de garder. Et ſur ce que ceux du Château reclamoient les promeſſes du Maréchal de Berwik, on conſeilla à l'Ambaſſadeur de prévenir les lettres du Maréchal, & d'écrire le premier à la Reine. Il ſuivit ce conſeil, & la Reine manda au Maréchal de Berwick de livrer les priſonniers au Régent. Le Maréchal n'oſa déſobéir à cet ordre, quoiqu'il l'éxecutât à regret. Auſſi s'en retourna-t-il très-mal ſatisfait à Berwik. Cependant ceux du Château furent gardés très-étroitement ; & la Reine d'Angleterre écrivit bientôt une ſeconde lettre, dans laquelle elle ſollicitoit le Régent de leur faire leur

procès. Elle étoit bien aise de se défaire de Milord Hume, du sieur de la Grange & du Sécrétaire Lidington, les connoissant trop honnêtes gens pour qu'elle pût espérer qu'ils se pliassent jamais à ses volontés, & qu'ils contribuassent suivant ses intentions à bouleverser l'Ecosse. Lidington mourut à Leith à la vieille mode des Romains, & l'on prétend qu'il se donna la mort pour s'épargner la honte de périr par la main d'un bourreau. (*a*)

Pour Milord Hume, le Régent n'eut pas la hardiesse de lui faire son procès, car il craignoit Alexandre Hume, Manderstoon, Coldingknows, & le Goodman de Berwik qui commençoient à parler hautement. Néanmoins il fut trouvé mort bientôt après dans sa prison d'Edimbourg. M. Killegrew Ambassadeur d'Angleterre ne demanda pour toute récompense de ses peines que la liberté de mon frere Robert auquel il se disoit avoir de grandes obligations, comme il les avoit en effet. L'on ne fit aucun mal aux Gentilshommes moins

(*a*) Blakwood assure qu'il fut empoisonné.

confidérables, & le Prieur de Coldingham & le Lord Drylaw furent remis en liberté dans la fuite. Quelques Capitaines de Berwik entreprirent d'entrer dans le Château par la breche du rempart, afin de pouvoir fe vanter d'être entrés de cette forte dans un Château qui n'avoit jamais été pris. Cela n'arriva qu'après que le frere du Régent en eut pris poffeffion. Il ne voulut pas permettre pourtant que plufi eurs y allaffent à la fois. (*a*)

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Ainfi l'Angleterre & le Régent fe vengérent de ce grand homme qui avoit toujours été aimé des gens de bien, & eftimé même de fes ennemis, qui avoit rendu des fervices confidé-

[*a*] Il y a ici une lacune dans les Mémoires Anglois, où le détail de la mort de la Grange eft omis. Ce grand homme, contre la foi des traités, fut indignement condamné, auffi bien que fon frere à être pendu, & fut éxécuté à Edimbourg. Au refte ce fupplice eft fort ordinaire en Ecoffe, & n'eft point deshonorant.

rables en France, étant Capitaine de cent chevaux; que le Duc de Vendôme, le Prince de Condé, & le Duc d'Aumale avoient admiré, & pour lequel ils avoient eu une considération toute particuliere. Un jour Henri II montrant la Grange à ses Courtisans, leur dit en ma présence : Voilà un des plus vaillans hommes de notre tems. Aussi le Roi l'aimoit si fort, qu'il vouloit toujours l'avoir auprès de sa personne, & souvent il prenoit plaisir à lui voir lancer le javelot, ou tirer de l'arc : ce qu'il faisoit avec tant de force & d'adresse, que personne ne le pouvoit égaler dans cet exercice. Le Connétable de France ne lui parloit jamais qu'en se découvrant, & le Roi lui faisoit une pension dont il n'a jamais sollicité le payement. Les Anglois avoient eu assez de preuves de sa valeur, car ils avoient souvent été battus dans les combats qui se livroient sur la frontiere. Dans un combat particulier il vainquit le frere du Comte de Rivers à la vûe des deux armées. Outre cela il rendit de signalés services à sa Patrie, en défendant sa liberté contre les François, qui avoient

envie de réduire l'Ecosse en Province. Il ne se laissa jamais corrompre par les offres avantageuses des Ambassadeurs d'Angleterre, & bien loin d'en profiter au préjudice du Royaume, il leur reprocha avec beaucoup de liberté leur conduite équivoque & leur politique dangereuse : enfin pour dernier trait de fermeté, il refusa de remettre le Château d'Edimbourg entre les mains des Anglois. Mais le zele qu'il témoigna en cette rencontre pour l'honneur de sa Nation lui couta la vie ; car par-là il irrita si fort la Cour d'Angleterre, qu'elle ne travailla plus sécrettement à sa perte ; mais elle l'entreprit ouvertement, & l'on disoit tout haut qu'on sçauroit trouver les moyens d'abattre l'orgueil de ce géant, qui s'imaginoit être un autre Achille. Cependant personne n'étoit moins fier que la Grange : & quoique dans le combat on l'eût pris pour un lion, il étoit partout ailleurs doux, civil, obligeant & modéré. Il étoit d'une taille avantageuse & bien prise, intrépide, & d'un courage héroïque, prudent, discret, & même impénétrable dans ses desseins :

généreux & doux envers les vaincus, libéral envers les indigens, ennemi des orgueilleux & des avares, & d'un naturel si compatissant, qu'il suffisoit d'être malheureux pour mériter son amitié & pour exciter sa bienveillance. Aussi la plupart des querelles qu'il a eues ne sont-elles venues que de ce qu'il aimoit à protéger les innocens contre ceux qui vouloient les opprimer. On lui avoit offert de grandes pensions & des bénéfices considérables, & même on avoit voulu le faire Régent, mais il refusa tous ces avantages. Ces vertus qui devoient faire sa fortune furent pourtant la cause de sa perte. Les gens avides & mal intentionnés ne pouvoient que le haïr, parce qu'il s'opposoit toujours à leurs injustes desseins, & ses amis voyant qu'il se mettoit si peu en peine de travailler à sa propre fortune, jugeoient bien qu'il ne seroit jamais en état de faire la leur, & qu'ils ne risquoient rien en abandonnant un homme qui se négligeoit si fort lui-même. Il perdit donc à la fin indignement la vie par les intrigues de ceux qui étoient jaloux de son mérite. Mais le

Roi étant parvenu à un âge plus meur, & ayant appris de quelle maniere les choses s'étoient passées pendant sa minorité, fit rétablir les heritiers de la Grange dans leurs biens, témoignant publiquement qu'on lui avoit fait une injustice, & qu'on devoit lui tenir la parole qu'on lui avoit donnée. Il fit aussi exhumer son corps, & le fit enterrer honorablement à Kinghor dans le tombeau de ses ancêtres.

Le Maréchal de Berwik eut un déplaisir si sensible de ce qu'on avoit violé la parole qu'il avoit donnée, & les articles de la capitulation qu'il avoit accordée à ceux du Château, qu'il quitta son gouvernement de Berwik, croyant que sa dignité lui feroit peu d'honneur après avoir perdu son crédit. D'ailleurs comme il étoit lui-même un excellent homme de guerre, il avoit toujours admiré la valeur de M. de la Grange, & il avoit eu une si grande considération pour lui, qu'à sa seule priere il avoit épargné les maisons de Séatoun, & de Nidrie lorsqu'il étoit venu pour ruiner celles des Hamiltons. Les autres Officiers de Berwik ne pleurerent pas moins

ſincerement la perte de ce vaillant homme.

Le Régent s'applaudit de la mort de M. de la Grange comme du plus heureux coup de ſa politique, & il fut fort flatté de ce que la Reine d'Angleterre lui envoyoit des ſecours ſi conſidérables,ce qu'elle n'avoit pas fait pour les autres Régens qu'elle n'avoit cherché qu'à contrarier & à affoiblir, en fomentant les factions dans le Royaume. Si l'on appuyoit Mortoun, c'eſt que le Conſeil d'Angleterre croyoit avoir trouvé en lui un Régent qui conſpiroit avec les Anglois au même but, & qu'il eſpéroit que par ſon moyen, l'ancienne haine qui avoit toujours été entre les Stuarts & les Duglas, ſeroit à la fin terminée, ce qui étoit facile au Régent, puiſque le jeune Roi étoit entre ſes mains, & qu'il pouvoit diſpoſer de ſa perſonne pendant que la Reine ſa mere étoit retenuë en Angleterre : de ſorte que les deux ſeules perſonnes qui pouvoient unir l'Ecoſſe & l'Angleterre ſous une ſeule Monarchie étoient au pouvoir de leurs ennemis. C'eſt pourquoi ceux du Conſeil d'Angleterre croyoient que ſur tou-

tes choses il falloit se défaire de M. de la Grange, connoissant sa fidélité pour le Roi & pour la Reine ils se reposérent du reste sur le Comte de Mortoun, ne doutant pas que son ambition démesurée ne lui fit prendre une résolution conforme à leur intention. Mais Dieu en avoit autrement disposé; car le Régent n'ayant d'autre héritier que le jeune Comte d'Angus son neveu, & se voyant d'ailleurs assez absolû en Ecosse pour pouvoir éxécuter son dessein (*a*) dès qu'il le trouveroit à propos, cela fit qu'il difféta la chose de tems à autre. Outre cela il étoit naturellement aussi timide & irrésolu que rusé & artificieux, & comme il n'étoit pas moins avare, il s'attachoit à amasser de grandes richesses, tirant sur les Anglois comme sur les Ecossois : car toutes les fois qu'il voyoit qu'Elisabeth étoit embarrassée avec ses voisins, il ne manquoit pas de lui demander de l'argent, & elle n'osoit le refuser dans ces circonstances, quoique ce fut à regret qu'elle lui fît des largesses, de sorte que voyant la finesse & l'avarice de cet homme, elle se repentit, mais trop tard-

[*a*] De livrer aux Anglois le jeune Roi.

de n'avoir pas conservé la vie à la Grange, puisque par son moyen elle auroit pû contrebalancer le pouvoir du Régent, qui, plus fin qu'elle, conservoit le jeune Roi pour balancer la puissance d'Elisabeth.

Ce Régent tint l'Ecosse plus tranquile que n'avoient fait ses Prédécesseurs; car il n'y avoit plus d'autre Comte de Mortoun qui prit la peine d'attiser le feu, comme il avoit toujours fait. Se voyant donc paisible dans son Gouvernement, & sans Compétiteurs, il devint si fier & si dédaigneux, qu'il n'eut que du mépris pour la Noblesse, & ne voulut suivre en toutes choses que son caprice, ce qui le rendit odieux même à ses amis. Il fit faire le procès au Lord de Fentry, parce que plusieurs années auparavant il avoit laissé échapper un voleur qu'il avoit en sa garde. Il poursuivit le Lord de Seafield pour un arpent de terre, & Jacque Thorntoun pour un bénéfice; enfin il dépoüilla tout le monde, sous prétexte de faire administrer la justice. Il perdit ainsi aisément l'affection des Ecossois comme il avoit déja perdu celle des Anglois,

Anglois, & il n'y eut à la fin que George Austech & Alexandre Gerdan, qu'il pût encore compter parmi ses amis. Un jour le Lord de Carmichaël me fit ses plaintes de ce que le Régent reconnoissoit si mal les services qu'il lui avoit rendus, & il me déclara qu'il étoit résolu de l'abandonner. Je lui répondis qu'il falloit profiter des exemples de M. de la Grange & de Walter Melvil mon frere, qui avoient perdu les bonnes graces du Régent, pour avoir été trop gens de bien : que moi-même ayant voulu lui parler avec la même liberté que j'avois fait avant qu'il fût Régent, je m'étois attiré son inimitié quoique je l'eusse servi utilement en plusieurs occasions. Que d'autres au contraire qui avoient été auparavant ses ennemis, étoient devenus depuis ses grands favoris, parce qu'ils sçavoient admirer & approuver tout, & qu'ils avoient le corps assez souple pour faire de basses révérences. » Ces gens là, lui dis-je, se » sont emparés de son esprit, & nous » en sommes haïs. Vous avez apparem» ment suivi notre exemple & imité » notre imprudence : mais désabusez-

» vous, & changez de méthode si vous
» voulez faire fortune. Et puisque vous
» voyez que votre ami est devenu Ré-
» gent, imaginez-vous ne l'avoir jamais
» connu, & agissez comme si vous en-
» triez au service d'un nouveau maître.
» Oubliez vos services passés; accou-
» tumez-vous à vous courber bien bas;
» que le mot de *votre grace* sorte
» souvent de votre bouche, surtout ne
» controllez pas ses actions, mais atta-
» chez-vous aveuglément à tout ce qui
» lui plaît, & si vous ne vous trouvez pas
» bien de mes conseils, dites que je ne
» m'y connois pas. Si vous vous y pre-
» nez d'une autre maniere, vous n'a-
» vancerez rien que votre perte.

Cependant le jeune Roi fut mené à Sterling par Alexandre Areskine & par Madame de Marr. Il y avoit quatre personnes auxquelles on avoit confié le soin de son éducation; sçavoir George Buchanan, Pierre Young, & les Abbés de Cambuskenneth & de Drybrug qui étoient de la Maison d'Areskine; le Lord de Drumwhasel étoit son premier Maître d'Hôtel, Alexandre Ares-

kine avoit de grands talens, & ses bonnes qualités le faisoient aimer & estimer de tout le monde. Il n'étoit ni envieux, ni intriguant & il aimoit généralement tous les honnêtes gens. Il avoit une grande attention de ne laisser approcher du Prince que des personnes d'esprit & de mérite, & il les préferoit toujours à ses propres parens, lorsqu'ils étoient plus gens de bien.

Au contraire le Lord de Drumwhafel étoit un homme ambitieux & intéressé, qui ne cherchoit qu'à se pousser & à avancer sa famille, Les deux Abbés étoient sages & prudens. Madame de Marr étoit grave & sévere, & sçavoit tenir le Prince en bride. Buchanan n'étoit pas moins austere. Pierre Young étoit d'une humeur plus complaisante, & n'aimoit pas à dire au Roi des vérités dures, se gouvernant en bon politique, qui veut plaire & qui préfere sa fortune à son devoir. Mais George (a) Buchanan étoit un vrai Stoicien,

[a] Ce portrait de Buchanan est fort remarquable. Melvil est peut-être le seul écrivain qui en ait parlé sans partialité.

qui alloit toujours à son but, & ne se mettoit point en peine de ce qui pourroit en arriver, c'étoit un homme d'un grand sçavoir, & d'une grande réputation dans les Pays Etrangers : il étoit agréable en compagnie, il sçavoit alléguer à propos dans la conservation les sentences & les bons mots des Anciens ; & quand sa mémoire ne lui fournissoit rien, son esprit étoit assez fertile de lui-même, & produisoit des saillies admirables. Il étoit fort devot, (a) mais facile à se laisser prévenir, de sorte qu'il adoptoit aisément les opinions des autres, surtout de ceux qu'il fréquentoit ; ce qui le rendit factieux sur ses vieux jours. Il parloit & il écrivoit toujours selon les informations que lui donnoient ceux qui étoient auprès de lui : car il étoit devenu négligent, & il aimoit mieux s'en rapporter aux opinions vulgaires, que de se donner la peine de les examiner. D'ailleurs il étoit vindicatif, & ne pardonnoit jamais à ceux qui l'avoient offensé : c'étoit là son plus grand défaut. Le Comte de

[a] Le pere Garasse en fait un débauché & un Athée.

Monteeth ayant eu quelque différend avec lui, il répandit contre ce Seigneur tout le fiel de sa plume. Il avoit toujours été lié avec le Comte de Mortoun, mais celui-ci ayant acheté un cheval qu'on avoit pris à Buchanan pendant la guerre civile, & qu'il refusa de rendre à son maître qui le reclama inutilement, Buchanan ne lui pardonna jamais, & ne cessa point de décrier son gouvernement. Drumwhasel & généralement tous ceux qui étoient auprès du Prince ne haïssoient pas moins le Régent, parce qu'ils ne pouvoient souffrir que Mortoun qui se réservoit tout le profit, se déchargeât sur eux de toutes les irrégularités & de toutes les fautes qui se commettoient. Le Régent bien loin de les ménager, n'en faisoit aucun cas. Enfin un Gentilhomme nommé Nicolas Elphingstoun lui fit connoître qu'il n'étoit pas bien dans l'esprit du Roi, & qu'il ne feroit pas mal de regagner par ses libéralités ceux qui étoient toujours auprès de ce jeune Prince, afin de les obliger à dire du bien de lui, & à faire revenir le Roi sur son compte. Il suivit ce conseil, quoiqu'un

peu trop tard, il donna vingt piéces d'or, dont chacune pouvoit valoir vingt livres, à un des moindres Officiers du Prince. Je ne ſçais ce qu'il donna aux autres : mais par malheur ceux qui avoient déja mal parlé de lui, n'oſoient plus changer de langage, car le Prince avoit la mémoire ſi bonne, qu'il s'appercevoit d'abord de ce changement. Il y en eut un pourtant qui oſa s'émanciper juſqu'à lui faire l'éloge du Régent, mais le Roi lui impoſa ſilence, en lui diſant : *d'où vient que vous avez tourné caſaque ?* Ainſi le Comte de Mortoun perdit ſon argent pour l'avoir employé trop tard. Cependant la jeune Nobleſſe qui environnoit le Roi, commençoit à avancer en âge & à aſpirer aux Charges : ſurtout Jacque Stuard, fils du Lord Oghiltrie, jeune homme intriguant & ambitieux s'inſinua fort avant dans la faveur du Roi, & quoiqu'il ne fût guéres aimé des autres, il ne laiſſoit pas cependant de leur plaire en ce qu'il médiſoit continuellement du Comte de Mortoun. Milord Robert Comte d'Orkny ne l'épargnoit pas davantage, ne pouvant oublier qu'il en

avoit été maltraité autrefois, sous prétexte qu'il avoit eu des liaisons avec le Dannemark.

Ainsi le Régent encourût la haine du Roi au plus haut point de sa fortune, & Drumwhasel se prévalant de la conjoncture, fit revenir du consentement d'Areskine, du Comte de Marr & de Buchanan, les Comtes d'Argile & d'Athol, qui persuadérent au Roi de déposseder le Régent, à quoi il se détermina sans balancer. Mortoun se retira donc dans la maison de Locklewen tant pour la sureté de sa personne que pour y songer plus à loisir aux moyens de rétablir sa fortune.

Le Roi étant parvenu à l'âge de.... ans, établit un Conseil à Edimbourg pour regler les affaires du Royaume. Le Comte d'Athol fut fait Chancelier à la place de Milord Giams, qui avoit été tué peu de tems auparavant à Sterling par le Comte de Grandford, à ce qu'on disoit, quoique celui-ci niât le fait, & s'en fût même purgé devant les Juges. Le Comte d'Argile & le Lord de Marr resterent à Sterling auprès du Roi.

Pendant que ce nouveau Conſeil réſidoit à Edimbourg, le Comte de Mortoun s'amuſoit à faire travailler aux allées de ſon jardin, faiſant ſemblant d'y vivre en Philoſophe, & d'avoir entierement renoncé aux affaires. Mais il y tramoit des deſſeins ſecrets, & il faiſoit tous ſes efforts pour être rétabli. Il y réuſſit, & les portes du Château de Sterling lui furent ouvertes à minuit par quelques gens de ſon parti & par des émiſſaires qu'il y avoit fait entrer ſecrettement. Le Comte de Marr & le Comte d'Argyle firent toute la reſiſtance imaginable, & le combat fut ſi rude, que le fils de M. de Marr y perdit la vie. Néanmoins les aſſiégeans furent les plus forts, & le Comte de Mortoun entra dans la place. Il en chaſſa d'abord le Comte d'Argile, les Seigneurs de Marr & de Drumwhaſel, & les autres qui ne lui plaiſoient pas, & ſe rendit maître de la Cour. Malgré ce ſuccès, il ménagea les choſes ſi adroitement, qu'il montra plus de modération que de colere. Le Conſeil établi à Edimbourg ſe diſſipa en même tems, quelques-uns s'étant retirés

tirés chez eux, & les autres s'étant joints au Comte, dont ils crurent l'autorité si bien rétablie, qu'ils n'imaginerent pas qu'on put jamais le détruire.

Vers ce même tems Milord d'Aubonie, neveu du Duc de Lenox, revint de France. Il sçut si bien se mettre dans l'esprit du Roi, qu'il obtint en Ecosse le rang qu'avoit eu son oncle.

Jacque Stuart Oghiltrie, dont j'ai parlé un peu plus haut, voyant que d'Aubonie étoit si bien auprès du Roi, se joignit à lui pour persuader au Prince de sortir de Sterling, & de visiter les principales Villes de son Royaume; à quoi le Comte de Mortoun ne trouva pas à propos de s'opposer directement, se persuadant qu'il étoit déja assez puissant à la Cour, & qu'il en seroit toujours le maître. En effet il s'étoit appliqué à se faire des créatures, & il croyoit que par le nombre de ses amis il seroit toujours le plus fort, quoique l'on pût entreprendre contre lui. Dans le fond il avoit un puissant parti: mais Milord d'Aubonie, & Jacques Stuart étoient fort aimés du Roi, & comme ils avoient sa confiance, ils lui inspirerent une forte

haine contre le Régent. Jacque Stuart croyant avoir conduit les choſes au point qu'il vouloit, ſe déclara ouvertement, & accuſa le Comte de Mortoun devant le Conſeil d'avoir trempé dans l'aſſaſſinat du feu Roi. Sur cette accuſation, le Comte fut arrêté & conduit au Château d'Edimbourg, & de-là à la Citadelle de Dumbarton. Perſonne ne remua en ſa faveur, & il parut alors que ſes prétendus Partiſans n'avoient aimé que ſa fortune. En effet il n'avoit point d'amis, & ceux qui avoient fait ſemblant de l'être n'avoient eu d'autres vûes que de ſe ſouſtraire à ſes violences, ou d'en tirer parti.

Eliſabeth étoit fort mécontente du Comte de Mortoun, parce qu'il n'avoit rien fait de tout ce qu'il avoit promis. Elle ne laiſſa pas néanmoins de faire ſemblant de le protéger, & c'eſt juſtement ce qui hâta ſa perte. Elle fit paſſer dix-ſept Compagnies ſur la frontiere, menaçant d'en envoyer davantage, & de déclarer la guerre, ſi l'on ne mettoit Mortoun en liberté, & ſi d'Aubonie n'étoit banni. On fit faire cette

propoſition par Randolph qui fut envoyé en Ecoſſe à ce ſujet. Mais le Roi qui avoit pour Conſeillers deux jeunes Seigneurs qui ne connoiſſoient aucun péril, au lieu de déférer à la demande de l'Ambaſſadeur, ne ſe mit en peine que de trouver de l'argent & des Soldats : il fit publier une proclamation, par laquelle il enjoignit à tous ceux qui étoient en état de porter les armes, de ſe tenir prêts au premier ſignal, ce qui obligea les Anglois à retirer leurs troupes, & à ne plus faire de démarches en faveur de Mortoun. Les ennemis du Régent encouragés par la retraite des Anglois, leverent juſqu'à mille ſoldats, & le ramenerent de Dumbarton à Edimbourg, pour le faire juger en dernier reſſort. Ses Partiſans en étant avertis, entreprirent de l'enlever ſur le paſſage, mais voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, ils ne voulurent pas hazarder leur vie pour ſauver la ſienne. Le Comte fut donc conduit à Edimbourg, où il trouva peu de gens qui vouluſſent s'intéreſſer pour lui. Son argent avoit déja été tranſporté par Jacque Duglas ſon fils naturel, & par un

de ses domestiques nommé Jean Macmorran. On en avoit mis une partie dans des barils, & le reste avoit été caché en divers endroits, ou confié à ceux qui passoient pour les meilleurs amis du Comte. Ils le gardérent si bien, qu'il n'y eut pas moyen d'en rien retirer; de sorte que Mortoun se trouva si dépourvû d'argent, que lorsqu'il traversa la Ville pour être conduit devant ses Juges, des pauvres lui ayant demandé l'aumône, il fut obligé d'emprunter vingt schellings. Il fut condamné à avoir la tête tranchée pour avoir trempé dans le meurtre du feu Roi. Il déclara à la mort que le Comte de Bothvel lui avoit fait confidence de son dessein, & qu'il avoit sçû comment la chose s'étoit concertée, mais il soutint qu'il n'y avoit point assisté en personne. Il confessa de plus qu'il avoit eu dessein d'envoyer le Roi en Angleterre, afin de lui faciliter la succession à cette Couronne, & qu'il avoit crû qu'étant élevé parmi les Anglois, ils en auroient un jour moins de peine à le reconnoître pour leur Souverain. Il mourut avec assez d'intrépidité, & il auroit fini sa vie en honnête

homme, s'il avoit déclaré en même tems ses intrigues avec la Cour d'Angleterre, & comme il avoit toujours agi de concert avec elle pour fomenter les dissentions civiles en Ecosse, & pour profiter des malheurs de sa Patrie.

J'ai dit que pendant la minorité du Roi, l'Ecosse fut agitée de plusieurs troubles, & que le Royaume fut misérablement déchiré par deux factions, dont l'une tenoit pour le jeune Roi, & l'autre pour la Reine : tout le monde remarqua que les uns & les autres agissoient plus pour leur propre aggrandissement que pour le bien public, & que certains Anglois qui avoient l'oreille de la Reine Elisabeth ne se contentoient pas de fomenter nos désordres, mais cherchoient à s'en prévaloir pour faire perir notre Roi & notre Reine, & mettre la Couronne d'Ecosse sur la tête de quelqu'un de leurs amis : j'ai dit de plus que nos dissentions nous attirérent le blâme & les reproches de toute l'Europe.

Il faut maintenant que je parle de ce qui arriva après la mort du Comte de Mortoun, lorsque le jeune Roi prit

lui-même les Rênes en main. Ses favoris étoient alors Milord d'Aubonie & Jacque Stuard. Le premier fut fait Seigneur de Dalkieth, & ensuite Duc de Lenox. L'autre fut fait Comte d'Aran, & épousa la veuve du Comte de March. il crut avoir bien mérité cette fortune, pour avoir accusé & perdu le Comte de Mortoun.

Le Duc étoit naturellement doux, sincére & affable, mais il avoit peu d'expérience, & n'étoit point au fait des affaires. Au commencement il se laissoit gouverner par Jacque Stuard & par sa femme, & ils vivoient ensemble dans une liaison étroite. Mais ces derniers devinrent jaloux de sa fortune, & travaillérent à ruiner son crédit pour gouverner seuls l'esprit du Prince. En conséquence ils lui donnérent de fort mauvais conseils, & sur de faux rapports ils le broüillérent avec ses meilleurs amis. D'ailleurs comme le Duc de Lenox avoit été élevé dans la Religion Romaine, & qu'on le soupçonnoit d'être entiérement devoüé à M. de Guise, il étoit facile à Jacque Stuart de le faire passer pour un homme dangereux,

& de le mettre mal dans l'esprit du peuple, d'autant plus que l'Angleterre prenoit un soin extréme de le décrier. David Macgil, & Henri Keer sçavoient fort bien remplir leurs coffres, mais c'étoient deux Ministres fort négligens & très-peu affectionnés à leur Maître : le Duc croyant aveuglément les faux rapports de Jacque Stuart, rompit ouvertement avec M. de Marr, Capitaine du Château d'Edimbourg, & ensuite avec Guillaume Stuard, Gouverneur de Dumbarton, avec Alexandre Clerck, Prevôt d'Edimbourg, & avec le Comte de Gaurie, grand Trésorier qui avoient été ses plus fidéles amis. Toute la Noblesse étoit fort mécontente de voir toute l'autorité du Gouvernement entre les mains de deux jeunes Seigneurs, tandis que tous les autres étoient comptés pour rien. Cette faveur excessive étoit d'autant plus insuportable aux Nobles, qu'elle étoit funeste aux particuliers, & qu'il suffisoit d'étre riche pour étre en danger de sa vie. D'ailleurs, que devoit-on attendre de deux Ministres si jeunes? Et la Religion n'étoit-elle pas en danger sous l'adminis-

tration de deux hommes, dont l'un étoit Catholique, & l'autre Athée? Quelques Nobles délibérerent donc entre eux sur les moyens de renvoyer l'un en France, & de chasser l'autre de la Cour. Ils résolurent en même tems de s'ouvrir eux-mêmes un accès auprès du Roi, & de l'envelopper de leurs troupes dès qu'il seroit arrivé à Dumfarling; ils sçavoient qu'il devoit passer à son retour d'Athol, où il prenoit le plaisir de la chasse. En même tems ils dresférent la Requête suivante qu'ils résolurent de lui présenter.

SIRE,

„ Votre Majesté trouvera peut-„ être étrange que nous, vos très-„ humbles & très-fidéles serviteurs, „ nous soyons assemblés ici à son „ insçû; mais lorsqu'elle aura ap-„ pris les raisons pressantes qui nous „ font agir, Elle trouvera que cette „ démarche est aussi nécessaire qu'elle „ est convenable & légitime.

„ Pénétrés du respect que nous „ devons à Votre Majesté, & ne vou-„ lant rien faire qui pût lui déplai-

» re, nous avons essuyé pendant
» deux années tant de fausses accusa-
» tions, tant de calomnies & de persécu-
» tions de la part du Duc de Lenox, & de
» celui qui se nomme Comte d'Arran,
» que jamais l'Ecosse n'a rien vû de si
» insolent ni de si énorme; néanmoins
» tant que ces injustices n'ont regardé
» que nos personnes, nous avons pris
» patience, & nous avons attendu pai-
» siblement l'heureux moment où il
» plairoit à Votre Majesté d'y remé-
» dier.

» Mais nous voyons que les deux
» personnes susdites ont résolu de met-
» tre tout le Royaume en désordre;
» qu'ils persécutent sans relâche les Mi-
» nistres du Saint Evangile, & géné-
» ralement tous ceux qui ont le plus
» fidélement servi Votre Majesté, con-
» tre lesquels ils n'employent pas
» seulement toute la rigueur des
» Loix, mais ils les expliquent même à
» leur fantaisie, pour pouvoir éxiler,
» persécuter & tourmenter des inno-
» cens: & s'il en reste encore qui ayent
» échappé à leur barbarie, on les em-
» pêche d'approcher du Trône de

» Votre Majesté, & on les noircit de » toutes sortes de calomnies pour les » perdre dans votre esprit.

» Des Catholiques & d'illustres Scelerats sont rappellés tous les jours, » & on ne les rétablit pas seulement dans » leurs dignités & dans leurs biens, » mais s'il faut dépoüiller quelqu'un pour » les mettre encore plus à leur aise, on » n'épargne pas vos plus fidéles Sujets.

» Votre Royaume n'est pas gouverné par les Conseils de votre Noblesse, comme du tems de vos Prédécesseurs, mais par le caprice de » deux jeunes Ministres qui se laissent » gouverner par les Evêques de Glascow & de Roff, vos ennemis déclarés, par le Nonce du Pape, par l'Ambassadeur d'Espagne, & par d'autres » Catholiques qui viennent de France, » & qui ont conspiré votre ruine & » celle de la Religion. Ces hommes » veulent porter Votre Majesté à traiter avec sa mere à l'insçû des Etats, » & à la faire revenir pour lui donner » part au Gouvernement : en quoi ils » n'ont d'autre but que de nous faire

„ passer pour des traîtres, & de nous
„ faire ensuite notre procès.

„ Et quand par ce moyen on se sera
„ défait de nous, qui sommes vos plus
„ fideles serviteurs, & qui avons été
„ jusqu'ici le plus ferme appui de votre
„ autorité Royale & de la Religion ré-
„ formée, peut-on douter que la des-
„ truction de l'une & de l'autre ne s'en-
„ suive ?

„ Enfin, Sire, tout votre Etat dont
„ vous êtes responsable devant Dieu,
„ comme nous le sommes devant vous,
„ est dans le désordre & dans la con-
„ fusion. La Religion & votre royale
„ Personne ne sont pas moins en dan-
„ ger qu'elles le furent lorsque vous
„ pensâtes tomber dans les mains des
„ meurtriers de votre Pere.

„ Ayant considéré que ces dangers
„ étoient inévitables si l'on n'y remé-
„ dioit promptement, & que Votre
„ Royale personne, dont la conservation
„ nous importe plus que celle de nos
„ propres vies, couroit les plus grands
„ risques, nous avons craint de
„ nous attirer le couroux du Ciel,
„ si nous ne faisions pas ce qui est en

» notre pouvoir pour prévenir ce coup,
» & pour préserver Votre Majesté des
» maux dont elle est menacée.

» C'est pour cet effet, Sire, que nous
» nous sommes assemblés ici, conju-
» rant Votre Majesté au nom de Dieu,
» & par le zéle qu'elle a toujours eu
» pour la véritable Religion & pour le
» bien de son Royaume, qu'il lui plaise
» de se retirer en quelque endroit du
» Pays, où sa personne puisse être en
» sûreté, & sa fidéle Noblesse à l'abri
» des persécutions de ceux qui en veu-
» lent à leurs biens & à leur vie. Alors
» Votre Majesté sera instruite des in-
» justices, des impostures, & des tra-
» hisons des personnes susdites, & l'on
» prouvera ces excès en leur présence à
» la gloire de Dieu, au bien de la Reli-
» gion, à la sûreté de l'Etat & de votre
» Royale Personne, & à la honte éter-
» nelle de ceux que nous venons d'ac-
» cuser.

Le Roi qui chassoit alors dans le Haut-Pays, n'avoit que peu de monde auprès de lui. Le Duc de Lenox s'étoit arrêté à Dalkieth. Le nouveau Comte d'Arran s'amusoit à Kinweel, & plusieurs

Conseillers avoient été députés dans les Provinces pour y présider à l'administration de la Justice. Pour moi, j'avois été envoyé à Edimbourg avec Milord Newbottle, David Macgil, & M. Jean Sharp. Un Gentilhomme m'y vint trouver un matin dans mon lit, & me dit, que m'ayant plusieurs obligations essentielles, il vouloit me mettre en état de rendre un service considérable au Roi. Qu'on avoit formé une entreprise pour l'enlever, & que je pourrois l'empêcher facilement, vû l'avis qu'il me donnoit. Je lui répondis que j'avois de la peine à le croire, mais que je craignois pour le Duc de Lenox, qui devoit aller joindre le Conseil de Justice à Glascow, & que je sçavois qu'il étoit extrémement haï, parce qu'il protégeoit les Evêques de Glascow & de Saint André. Il repliqua que le dessein étoit de s'assurer premiérement de la personne du Roi, & qu'après cela l'on étoit bien assuré que le Duc de Lenox & le Comte d'Arran n'oseroient plus paroître; que leur mauvaise conduite & leur insolence causoient tous les désordres, & qu'on étoit résolu de présenter au Roi une Requete contre eux.

Après m'avoir fait cette ouverture, il me pria de cacher son nom, mais il me permit de dire la chose au Roi : il ajouta que l'affaire seroit éxécutée dans dix jours. Mais voyant que je me levois, & que je prenois mes habits, il se retira brusquement sans me dire adieu.

Le Duc étant alors à Dalkieth, je m'y rendis incontinent, & lui découvris toute l'affaire, le priant d'aller lui-même en porter la nouvelle au Roi, puisqu'il y alloit de sa propre sûreté. Mais il aima mieux députer un Gentilhomme vers le Prince, & me pria d'écrire en même tems au Comte de Gaurie. Le Gentilhomme qui m'avoit parlé, ne m'avoit pas dit que ce Comte étoit de la conspiration, soit qu'il l'eut oublié, ou qu'il n'en fût pas informé lui-même, car le Comte de Gaurie étoit entré le dernier dans ce complot, & jamais il n'auroit fait cette démarche, si le Lord de Drumwhasel ne lui eut insinué que le Duc de Lenox lui dressoit des embuches, & qu'il vouloit le faire assassiner.

Il est certain que le Duc de Lenox

n'avoit pas le naturel mauvais, & qu'il auroit été ſupportable, s'il s'étoit laiſſé gouverner par de bons Conſeillers, mais ceux auxquels il ſe fioit le plus, ne cherchoient qu'à le perdre, & ſe plaiſoient à lui faire faire des démarches très-propres à le rendre odieux à tout le Royaume. Ils y réuſſirent d'autant plus facilement, qu'il manquoit d'expérience, & qu'il étoit Catholique. Mais le Comte d'Aran étoit naturellement un homme méchant, préſomptueux, inſolent, intéreſſé, ſans religion, ſans honneur, en un mot, l'homme le plus dangereux que l'on pût mettre auprès d'un jeune Prince. Ainſi tout le Royaume ſoupiroit après une révolution, & ſuivant le premier plan des Conjurés, la choſe devoit ſe faire à Dumfarlin, où ils devoient préſenter au Roi la Requête dont j'ai parlé. Mais l'entrepriſe s'éxécuta à Huntingtoun, & le Roi y fut arrêté ſans que je puiſſe dire préciſément pourquoi on prit d'autres meſures. Cependant il eſt probable que les Conjurés choiſirent ce lieu, ſoit pour engager plus avant le Comte de Gaurie dans cette conſpiration (car

cette maison lui appartenoit,) soit pour hâter l'éxécution, de peur que l'entreprise ne vint à se découvrir. C'est cette action hardie que l'on nomma dans le tems l'entreprise de *Ruthvven.* (*a*)

Le Duc de Lenox ayant appris que les Conjurés s'étoient rendus maîtres de la personne du Roi, en avertit d'abord le Comte d'Aran qui s'amusoit alors fort tranquillement à Kinweel. Mais dès qu'il fut informé de cette nouvelle, il monta à cheval, & il se vanta qu'il sçauroit bien délivrer le Roi, & qu'il feroit rentrer dans leur devoir ces Seigneurs; mais il fut repoussé & contraint de se sauver dans la maison de Ruthwen, où il étoit en danger de périr, si le Comte de Gaurie ne l'eût sauvé: car la malheureuse destinée de ce dernier le portoit à conserver la vie à un homme qui devoit la lui ôter un jour. Le duc de Lenox se retira à Dumbarton, & le Roi fut conduit à Sterlin.

(*a*) Parce qu'elle s'éxécuta dans la maison du Comte de Gaurie, Seigneur de Ruthvveen.

Le

Le Roi de France & la Reine d'Angleterre étant informés de cette entreprise, envoyerent des Ambassadeurs en Ecosse, non-seulement pour s'informer des suites de cette conspiration, mais encore pour consoler le Roi, & pour lui offrir leur assistance, supposé qu'il en eût besoin pour se mettre en liberté. Le Prince leur fit beaucoup de remercimens, & leur dit en les congédiant, qu'il étoit content des Seigneurs qui étoient avec lui; que c'étoient de bons & fideles sujets, mais qu'ils avoient conçû quelque ombrage du Duc de Lenox, & de quelques autres qui avoient été auparavant auprès de sa personne. Cependant il avoit le cœur fort ulcéré, ainsi qu'il l'avoüa depuis, & qu'il le fit même entrevoir alors à Milord Cari, son cousin, Ambassadeur d'Angleterre. En effet ce Ministre l'ayant prié de s'expliquer sans déguisement, l'assurant qu'il lui garderoit le secret, & qu'excepté Elisabeth, ils ne s'en ouvriroit à personne, non pas même à M. Bows son Collégue, le Roi lui dit qu'il étoit fort irrité. Cari à son retour en parla à Elisabeth, mais cette Princesse témoi-

gna dans cette occaſion beaucoup d'indifférence, & ne fit aucune démarche pour délivrer le Roi.

Les Conjurés jugérent qu'il étoit expédient d'aſſembler les Etats pour délibérer ſur la maniere dont on devoit ſe gouverner. Les Etats déclarérent que l'entrepriſe de Ruthwen étoit également avantageuſe au Roi, au Royaume & à la Religion. C'eſt ce que le Roi reconnut lui-même, & l'on prit acte de ſa déclaration.

En même tems on tint un ſynode à Edimbourg, & l'on perſuada au Roi d'y envoyer deux Commiſſaires pour déclarer de ſa part, qu'il ratifioit ce que les Seigneurs aſſociés avoient fait, & qu'il prioit le Clergé d'approuver ledit acte, & de le faire publier par les Miniſtres de chaque Paroiſſe. Nonobſtant toutes ces démarches, le Roi étoit plus affligé de ſa détention qu'il ne le paroiſſoit. Il s'en plaignoit à ſes confidens, il les conſultoit en particulier, & leur faiſoit entendre qu'il ſçauroit bien trouver un jour le moyen de ſe tirer d'eſclavage.

Cependant le Duc de Lenox mourut

de chagrin dans ſon éxil, & le Comte d'Aran étoit étroitement gardé par le Comte de Gaurie : les Confédérés croyant qu'ils n'avoient plus rien à craindre, ſe retirérent de la Cour, & s'en retournérent chez eux, afin de diſſiper les ſoupçons du Roi; car ils avoient appris qu'il étoit inquiet & chagrin de ce qu'on l'obſervoit de ſi près. Le Roi ne ſe vit pas plutôt en liberté, qu'il convoqua une aſſemblée des Nobles à Saint André, ſous prétexte d'y traiter des affaires d'Angleterre. Jean Colvil & le Colonel Stuard avoient été députés dans ce Royaume, ils s'étoient fort mal accordés enſemble, & ils avoient rapporté des réponſes fort différentes

Le Roi invita quelques Nobles à cette aſſemblée, mais il n'y admit aucun de ceux qui avoient quitté la Cour. Il croyoit que ces Seigneurs n'y étant pas invités, n'auroient pas la hardieſſe d'y venir, & qu'ainſi il lui ſeroit aiſé de ſe tirer de leurs mains, ſurtout en retenant auprès de ſa perſonne ceux qu'il avoit appellés à cette aſſemblée, à ſçavoir les Comtes d'Argile, de Huntly, de Montroſſ, de Crawford, de Rothes,

de Marr & de Gaurie, car il ſe tenoit aſſuré de ce dernier; mais il avoit ſes raiſons pour ne pas s'en ſervir ouvertement, & l'employer ſi tôt dans les affaires du Gouvernement. En effet il craignoit que les Seigneurs de Ruthwen ne puſſent reprocher à Gaurie de les avoir abandonnés. Car celui-ci ayant appris que le Duc de Lenox ne lui avoit point dreſſé d'embuche, ſe repentit de s'être engagé dans la conſpiration ſur les faux rapports de Drumwhaſel..

Le Roi ſe tenant donc aſſuré de ces Seigneurs, & voyant approcher le jour de l'aſſemblée, il me fit dire par le Colonel Stuard qu'il avoit une affaire importante à me communiquer, & qu'il avoit beſoin de mes conſeils, & même de mon courage: que ma fidélité lui étoit connue, (*a*) & que j'en avois donné une bonne preuve, en lui découvrant la derniere conſpiration; que d'ailleurs j'étois Gentilhomme de ſa chambre, & qu'ainſi il ne doutoit pas

(*a*) Melvil ne laiſſe guéres échapper l'occaſion de parler de lui, & de ſe loüer. C'eſt le défaut de tous les faiſeurs de Mémoires.

que je ne voulusse contribuer de tout mon pouvoir à lui faire recouvrer sa liberté; qu'il étoit résolu d'y travailler à son arrivée à Saint André, où il y auroit une assemblée des Nobles; qu'il me prioit donc de me rendre auprès de sa personne, & d'y venir avec autant de résolution de le servir, qu'il en avoit de se regler sur mes conseils. Stuard me trouva dans mes Terres où je m'étois retiré pour n'être pas témoin des troubles de la Cour, & pour y mener une vie tranquille & exempte d'inquiétude. Ainsi la proposition que l'on me fit de la part du Roi, ne pouvoit m'être agréable. Mais l'ordre étoit si précis, que j'eus quelques scrupules de désobéir, & de préférer mon repos à mon devoir: ainsi je me mis en priere, & je conjurai Dieu de m'inspirer ce qui seroit le plus conforme à sa gloire, au salut de mon Roi, & au bien de ma Patrie.

Enfin je pris la résolution de me rendre auprès du Roi que je trouvai à Falkland, où il me fit ses plaintes sur la maniere indigne dont ses sujets l'avoient traité, ajoutant que tous ses voi-

ſins auroient ſujet de le mépriſer, s'il diſſimuloit plus longtems ces injures.

Je lui répondis que le mal étoit plus invétéré qu'il ne penſoit, & que d'ordinaire la Nobleſſe vouloit avoir plus de part au gouvernement qu'on ne lui en pouvoit accorder; que la maiſon de Guiſe avoit eu la même ambition ſous le Regne de François II; que le Prince de Condé du tems de Charles IX, & les Ducs de Sommerſet & de Northumberland, ſous Edouard VI en avoient uſé de même: que durant le Regne de ſa mere, pluſieurs autres Seigneurs pour conſerver ou pour augmenter leur crédit, s'étoient engagés en diverſes entrepriſes, non qu'ils vouluſſent porter aucun préjudice à cette Reine, mais dans la vûë d'avoir plus d'accès auprès de ſa perſonne, qu'ils conſidéroient comme la ſource de tout le bien & de tout le mal qui pourroit leur arriver; qu'il étoit bien vrai que cette envie de jouir de la préſence & des bonnes graces du maître portoit ſouvent de bons & de fidéles ſujets à des excès qui n'étoient pas excuſables, mais qu'un Prince ſage aimoit mieux

pardonner dans ces occasions, que d'employer la rigueur des Loix, surtout quand le nombre des coupables rendoit le châtiment ou trop dangereux ou trop cruel; que Charle IX s'étant accommodé avec le Prince de Condé, avoit reconnu pour un signalé service ce qu'un Roi un peu severe auroit regardé comme un crime d'Etat: de sorte que si le Roi en avoit usé de même à l'égard de ceux qui s'étoient rendus maîtres de sa personne pour se délivrer des oppressions du Duc de Lenox & du Comte d'Arran, la chose n'étoit pas sans exemple.

» Aujourd'hui, SIRE, ajoutai-je, » si vous voulez les éloigner de la Cour, » ils croiront être en plus grand danger » de leur vie & de leurs biens, qu'ils » ne l'étoient auparavant: & quand » même ils ne craindroient pas le res- » sentiment de Votre Majesté, ils ne » laisseront pas de redouter ceux qui » doivent remplir leurs places auprès » de votre Personne, & quoiqu'ils » soient présentement éloignés, il ne » faut pas croire pour cela qu'ils n'ayent » point d'amis ni d'espions à la Cour.

» Au contraire, je suis persuadé qu'ils se-
» ront aussi-tôt à Saint André que ceux
» que Votre Majesté y a appellés; car il
» y va de leurs biens & de leurs vies, s'ils
» ne sont pas les plus forts dans cette
» assemblée. C'est pourquoi, si Votre
» Majesté me permet de dire ce que
» j'en pense, je juge qu'Elle est pré-
» sentement dans une condition bien
» meilleure que celle où elle se trou-
» veroit, si elle entreprenoit de punir
» les rebelles, sans avoir bien pris ses
» mesures auparavant; du moins suis-je
» persuadé qu'il y aura plus de diffi-
» culté dans cette affaire, que Votre
» Majesté n'en a peut-être prévûes.

Le Roi au lieu de gouter mes raisons, persista dans la résolution qu'il avoit prise, & par un sentiment vraiment royal, il témoigna qu'il aimeroit mieux mourir que de ne pas récouvrer sa liberté. Mais pour suivre l'exemple des Princes sages, & ne pas démentir sa conduite passée, (car il avoit déja reconnu l'entreprise de Ruthwen pour légitime) il m'assura 1°. Que dès qu'il seroit en liberté, il feroit publier une amnistie générale pour le passé; en

sorte

ſorte que perſonne ne pourroit être recherché en aucune maniere à ce ſujet. 2°. Que pour mieux aſſurer la tranquillité de l'Ecoſſe, il donneroit au Clergé toute la ſatisfaction qu'il pourroit accorder raiſonnablement. 3°. Qu'il garderoit auprès de ſa perſonne ceux de la Nobleſſe qu'il trouveroit les plus vertueux & les mieux intentionés. Le Roi me pria de tenir la choſe ſecrette, & de demeurer attaché à ſes intérêts.

On avoit perſuadé au Prince, que pour mieux réuſſir dans ſon deſſein, il ſeroit bon de ſe rendre à Saint André quelques jours devant les Seigneurs qu'il y avoit appellés, afin de faire publier une proclamation, par laquelle il ſeroit défendu de paroître à l'aſſemblée ſans y être appellé. Le Comte de March qui étoit alors à Saint André, étoit du ſecret, & il devoit prier le Roi de prévenir de quelques jours le terme de l'aſſemblée, de peur que le gibier qu'il avoit préparé ne ſe gatât. Le Roi ſe détermina ſans héſiter à ſuivre ce parti, quoique pluſieurs perſonnes, du nombre deſquelles j'étois, fuſ-

ſent d'un avis contraire. Mais voyant qu'il ſeroit inutile de s'y oppoſer, nous nous contentâmes de lui repréſenter qu'il ſeroit dangereux de ſe rendre à Saint André avant que les Seigneurs, ſur leſquels on comptoit, y fuſſent arrivés, & que le Roi feroit mieux de ne pas tant précipiter la choſe. Il partit pourtant après avoir averti le Comte de March, le Prevôt de Saint André & quelques autres Seigneurs de le venir joindre à Darſie. Quand il y fut arrivé, & qu'il ſe vit environné des Seigneurs qu'il y avoit appellés, il crut être en liberté, & ſe réjouit *comme un oyſeau échapé de ſa cage*. Il chaſſa pendant le reſte du chemin ſans prendre aucunes meſures, comme ſi l'eſcorte qu'il avoit, eût été capable de le garantir de tous dangers. Lorſqu'il fut arrivé à Saint André, il logea dans une maſure qui étoit ouverte de tous côtés, & qui n'avoit, pour toute défenſe que les foſſés du jardin. Cependant de tous les Nobles qu'on y attendoit, perſonne n'étoit encore arrivé, excepté le Comte de Crawford, qui étant dans le voiſinage, n'avoit pas

eu tant de chemin à faire.

Je m'apperçus bientôt que le Roi n'étoit pas en ſûreté dans cette maiſon, & je me rendis en diligence chez le Prevôt de la Ville, pour ſçavoir combien il pourroit fournir de ſoldats en cas de beſoin. Il me répondit qu'il y en avoit fort peu, & qu'encore c'étoient des gens de peu de ſervice, & auxquels on ne pouvoit guére ſe fier. Je demandai qui réſidoit au Château, & ayant appris que c'étoit l'Evêque, je l'allai trouver incontinent, & le priai de tenir toutes choſes prêtes pour y recevoir le Prince. Ce qu'il promit de faire. Etant revenu auprès du Roi, & croyant que la proclamation étoit faite, & que ceux qui n'étoient pas invités à cette diette, n'y devoient pas venir, je trouvai que l'Abbé de Dumfarling, les Comtes de Marshal & de Dundée y étoient déja arrivés : car les Seigneurs de la Ligue avoient reçûs avis de Falckland, que le Roi s'étoit rendu en diligence à Saint André, & que s'ils ne ſe hâtoient auſſi de leur côté, ils pourroient y arriver trop tard.

L'Abbé de Dumfarling qui avoit dévancé les autres, se comporta devant le Roi avec beaucoup de dissimulation, & loua en habile Courtisan la généreuse résolution que ce Prince avoit prise de se remettre en liberté. Ensuite il persuada au Roi de ne point faire publier de proclamation, & lui représenta adroitement qu'il seroit odieux de défendre à la Noblesse de se rendre auprès de sa personne, & qu'il vaudroit mieux leur défendre généralement à tous d'amener chacun plus de deux personnes avec eux. L'Abbé mania si habilement l'esprit du Roi, que ses conseils furent suivis.

Quand le Roi m'eut communiqué cette résolution, je lui dis qu'il prenoit justement le moyen de rentrer bientôt dans l'esclavage dont il pensoit être sorti. Que j'étois persuadé que les Seigneurs qui l'avoient arrêté viendroient bien accompagnés, & qu'ils s'y rendroient plutôt que les autres. Qu'en faisant entrer leurs gens deux à deux, ou trois à trois, on seroit beaucoup moins à portée de juger de leurs forces: qu'il auroit été plus prudent de

les faire entrer tous ensemble, parce qu'alors on connoîtroit leur nombre, & l'on pourroit prendre de justes mesures.

Malgré ces avis, le Roi avoit encore de la peine à se résoudre d'entrer ce jour-là dans le Château, & il ne s'y détermina que fort tard après son souper. Cependant ceux du parti contraire avoient eu le tems de prendre leurs mesures, & avoient formé le dessein de surprendre le Roi, quand il iroit après souper se promener dans le jardin de l'Abbaye. Aussi lui proposa-t-on cette promenade; & déja l'on avoit fait entrer des gens armés dans le jardin, mais je m'en apperçus, & j'engageai le Prince à se retirer au plus vîte au Château.

Le lendemain on vit arriver tous les Nobles de l'un & de l'autre parti, avec cette différence pourtant que ceux qui tenoient pour le Roi étoient sans armes, au lieu que les autres étoient armés & bien accompagnés. Les Comtes de Marshal & de Marr, & l'Abbé de Dumfarling logerent avec le Roi au Château. Le dernier joua si bien son

rôle, que le Prince ne se défioit nullement de lui, quoiqu'il fût du parti contraire, de sorte que faisant semblant de s'intéresser pour le salut du Prince, il lui persuada d'ordonner aux Seigneurs de n'amener chacun au Château que deux personnes. Le lendemain au matin, le Château se trouva rempli de monde; & ceux du parti contraire qui étoient bien armés, s'étoient déja emparés des dégrés & des galeries: fort résolus de s'emparer encore une fois de la personne du Roi. On ne s'en apperçût qu'un peu tard; mais pour parer le coup, on fit entrer en diligence tous les Gentilshommes du Comté de March, avec les Lords de Dairsy, Balcomy, Segie, Forret, Barns, & tous les soldats que le Prevôt avoit pû amasser dans la Ville, de sorte que pour cette fois-là on prévint les Conjurés.

Le Comte de Gaury ne contribua pas peu à faire échouer cette entreprise; car bien qu'il s'y fût rendu armé, & aussi mal satisfait que les autres Seigneurs; néanmoins ayant été informé de la bonne volonté que le Roi avoit pour lui, il abandonna le parti op-

posé. Cette dangereuse journée étant ainsi passée sans aucun accident, on prit des mesures plus sûres pour le lendemain. Le Roi se rendit maître du Château, & ne se fia plus aux conseils de l'Abbé de Dumfarling. En même tems il déclara ses intentions à tous les Seigneurs, aux Barons de Fiffe, aux Députés des Villes Maritimes qui avoient été appellés à cette diette, & aux Principaux des Colleges, leur déclarant, que bien qu'il eût été peu satisfait de se voir détenu & gardé contre son gré, il ne vouloit pourtant en faire un crime à personne, ni se souvenir de tout ce qui s'étoit passé pendant sa minorité, ayant résolu de publier une amnistie générale, de satisfaire aux désirs du Clergé, & de s'appliquer à concilier les différens partis, les reconnoissant tous pour ses bons & fideles sujets, & n'en connoissant aucun qui ne fût bien intentionné pour lui, quoique leurs jalousies & leurs querelles particulieres les eussent quelquefois engagés dans des demarches qui n'étoient pas fort régulieres.

Le Roi se servit en cette occasion de

plusieurs autres expressions qui pouvoient contenter les uns & les autres, & qui faisoient connoître sa modération & la douceur de son naturel. Après cela il ordonna aux Comtes d'Angus, de Bothwel, de Huntly & de Crawford qui s'étoient engagés dans différentes factions, de se retirer pour quelque tems chez eux, retenant auprès de sa personne tous les autres qui n'avoient point pris d'engagement, pour en composer son conseil ordinaire; & pour regler avec eux les affaires du Royaume: il déclara en même tems que les quatre Seigneurs qu'il renvoyoit chez eux, seroient bientôt rappellés.

Ensuite le Roi m'ayant fait appeller, me combla d'éloges en présence de quelques-uns de ces Seigneurs, & me traita avec plus de bonté que je ne méritois, disant tout haut, qu'après Dieu il n'étoit redevable qu'à moi du recouvrement de sa liberté. Il fit dresser en même tems l'acte d'amnistie qu'il avoit fait espérer; mais je n'étois pas content de me voir loué sur une affaire si délicate, & je dis à Sa Majesté que

je n'étois déja que trop haï de ceux qui l'avoient fait prisonnier, & qu'il n'étoit pas nécessaire que je leur devinsse plus odieux.

Cette affaire s'étant terminée avec succès, & tout étant accommodé en apparence, on vit alors combien le cœur de l'homme est fier ou timide selon les occasions. Car quelques-uns de ceux sur lesquels le Roi avoit fait fond, non seulement avoient été les derniers à comparoître, mais même quand ils virent que ceux du parti contraire étoient les plus forts, & les mieux armés, ils avoient protesté ne rien sçavoir du dessein du Roi, se déchargeant de tout sur le Colonel Stuard & sur moi. Mais ces mêmes gens voyant que le Roi étoit le plus fort, changérent aussitôt de langage, & se vantérent en plein Conseil qu'ils avoient formé depuis longtems ce dessein, & qu'ils n'avoient attendu pour l'éxécuter que les ordres de Sa Majesté.

On vit en même tems combien le Roi étoit debonnaire, & combien il aimoit sa Noblesse : car pour montrer qu'il vouloit se reconcilier sincerement

avec tout le monde, il résolut d'aller voir le Comte de Ruthwen dans la maison même où ce Prince avoit été arrêté. Le Comte après l'avoir traité avec beaucoup de magnificence, se jetta à ses genoux, disant qu'il étoit bien malheureux pour lui & pour sa maison que son Roi eût été fait prisonnier dans ce lieu, quoique la chose fût arrivée par hazard, & non par un dessein prémédité, la fuite du Comte d'Aran, qui s'y étoit retiré, ayant occasionné tout le désordre; il ajouta qu'il n'avoit rien sçu de l'entreprise, sinon qu'on devoit présenter une Requête au Roi à son arrivée à Dumfarling; ensuite il le supplia de lui pardonner d'avoir malheureusement trempé dans cette affaire. Le Roi lui promit avec beaucoup de bonté de ne s'en souvenir jamais, ajoutant qu'il sçavoit fort bien qu'on l'avoit trompé par de faux rapports.

Cependant le Comte d'Aran qui n'avoit d'autre prison que la maison de Kinneal, écrivit au Roi pour le complimenter sur sa délivrance, & le pria en même tems de lui permettre de venir lui baiser les mains: ce qui lui fut re-

fuſé. Néanmoins il ne laiſſa pas d'écrire tous les jours au Roi, & de lui donner des avis à ſa mode, touchant les meſures qu'il devoit prendre avec la Nobleſſe en général, & avec chacun en particulier. Il lui conſeilla entre autres choſes de rappeller à la Cour les Comtes de Huntley & de Crawford ; à quoi les Comtes d'Argile & de Montroſſ conſentirent d'abord ſans en prévoir les conſéquences; mais le Comte de Gaury s'y oppoſa, alléguant qu'on avoit promis aux Comtes d'Angus & de Bothwel de les rappeller en même tems que les autres : l'avis du Comte d'Aran prévalut pourtant, & la neutralité qu'on avoit fait eſperer fut mal obſervée ; ce qui obligea le Comte de Marshal, & quelques autres à ſe retirer chez eux. L'Abbé de Dumfarling reſta toujours à la Cour, & pour gagner l'amitié du Colonel Stuard, qui étoit alors Capitaine des Gardes, il lui donna une bourſe de trente piéces d'or, de la valeur de quatre livres chacune. Le Colonel diſtribua cet or aux ſoldats qui appliquerent ces piéces ſur leurs havreſacs, & mirent la bourſe au bout d'une pique pour ſervir d'Enſeigne.

Peu de tems après l'Abbé de Dumfarling fut emprisonné à Lockleven. On fit le même traitement à Jean Colvil, au Lord de Clesh, & à Drumwasel, par les avis secrets du Comte d'Aran & de sa femme, qui faisoient de grandes instances pour être rappellés à la Cour. Enfin le Colonel Stuard, Agent du Comte, vint me prier de proposer au Prince de rappeller le Comte d'Aran. Il m'assura que le Roi le souhaitoit lui-même, & que non seulement les Comtes d'Argile, de Huntley, de Crawford, & de Montross ne s'y opposeroient pas, mais qu'Argile & Montross avoient dit au Roi qu'ils monteroient à cheval, & qu'ils iroient chercher eux-mêmes le Comte d'Aran: qu'il n'y avoit que le Comte de Gaury qui s'y opposât, & que le Roi avoit dit, qu'il ne vouloit rien résoudre sur cette affaire sans m'avoir consulté. Je me rendis là-dessus auprès du Roi, je lui fis connoître de quelle maniere on m'avoit parlé, & je lui dis qu'il mettoit un fardeau trop pésant sur mes épaules, en témoignant qu'il ne vouloit point se déterminer sur une affaire si délicate,

ſans me conſulter. Le Roi m'ayant mené dans la galerie de Falckland, ſe plaignit à moi qu'on lui avoit enlevé ſes meilleurs amis, tels que les Comtes de Lenox & d'Athol, & le Duc de Lenox. „ Aujourd'hui, *dit-il,* ils ne veu-
„ lent pas que le Comte d'Aran ſe rende
„ auprès de moi, quoiqu'il ait hazardé ſa
„ vie pour la conſervation de ma liberté.
„ D'où vient donc qu'on le hait ſi fort ? Je répondis que, ſi je diſois la vérité, il y auroit du danger pour ma perſonne, & que ſi je ne le faiſois pas, il y en auroit pour celle de Sa Majeſté. Le Roi m'ayant commandé de parler plus clairement, je lui dis ſans détour, que le Comte d'Aran étoit l'homme le plus dangereux qu'il pût avoir auprès de lui, & que les derniers déſordres que ſes violences ſeules avoient occaſionnées en étoient une bonne preuve. » Si votre Majeſté, *ajoutai-je*, le
» rappelle à la Cour, on verra arriver les
» mêmes troubles, & même de nou-
» veaux déſordres. Au reſte, Votre Ma-
» jeſté éprouvera peut-être elle-même
» que j'avois raiſon d'aſſurer qu'il étoit
» dangereux de dire la vérité : car ſi le

„ Comte d'Aran apprend jamais que
„ j'ai parlé de lui avec tant de liberté,
„ il deviendra mon ennemi mortel.

Le Roi me dit que tout ce qu'il demandoit aux Nobles étoit qu'ils lui permissent de voir une seule fois le Comte d'Aran, & qu'il le renverroit aussi-tôt. Il me pria de bien assurer le Comte de Gaury, qu'il ne demandoit rien de plus, & qu'il éxigeoit de sa complaisance qu'il ne s'y opposât point. Je promis au Roi d'en parler au Comte, & je le fis en effet. Mais je pris occasion de-là de lui remontrer combien de Princes s'étoient perdus pour avoir donné leur confiance à des Ministres ambitieux & violens, qui voulant gouverner seuls, se chargeoient ordinairement d'un fardeau qu'ils n'étoient pas capables de porter. C'est pourquoi je conseillai au Roi de conférer tous les jours une heure avec ses Conseillers sur les affaires de son Royaume, & de se déterminer ensuite sur l'avis qu'il trouveroit le meilleur, ainsi que les Rois de France avoient coutume de faire. Le Roi trouva cet avis bon, & en effet tant qu'il le suivit,

ses affaires allerent bien. Le Conseil étoit composé des Seigneurs qui avoient aidé le Roi à recouvrer sa liberté. J'en étois aussi avec Robert Melvil mon frere, le Colonel Stuard & le Lord Seigie.

Mais dès que le Comte d'Aran fut rappellé à la Cour, non-seulement il y fut retenu contre la parole donnée, mais il changea en peu de tems toute la forme du Conseil, bien résolu de ne pas souffrir d'associé dans le maniment des affaires. Il affecta pourtant au commencement beaucoup de modestie, & après avoir salué le Roi, il se jetta à mon col, m'accablant de remercimens & de caresses, en disant tout haut que la maison des Stuards étoit fort sensible aux grands services que j'avois rendus à Sa Majesté. Qu'en son particulier il étoit pénetré de reconnoissance, & qu'il ne feroit jamais rien sans me consulter, & sans prendre les avis de mon frere.

Le Comte d'Aran fut à peine de retour, qu'il eut une querelle avec le Colonel Stuart; mais le Roi m'ordonna de travailler à les reconcilier. Le Colonel

étoit si aigri, que lorsque je lui proposai ce racommodement, il me dit en jurant, qu'il s'opposeroit toujours au retablissement du Comte d'Aran, & qu'il étoit résolu de défaire tout ce qu'il avoit fait en sa faveur. Cependant j'eus le bonheur de les reconcilier.

Le Comte d'Aran nous laissa quelque tems en repos, sans nous donner toute fois l'espérance de le voir partir. Mais ce calme (*a*) ne dura gueres, & ce fut à moi qu'il s'attaqua le premier. Il commença par me dire que j'inspirois trop de moderation au Roi, & qu'il ne pouvoit pas souffrir que ce Prince dépendît d'un si grand nombre de Conseillers. En même tems il fit entendre au Roi qu'il y avoit trop d'embarras à concilier tant d'opinions contraires : que ce soin ne devoit point troubler ses plaisirs : qu'il pouvoit s'en reposer sur lui: qu'il recueilleroit les voix, & qu'il

(*a*) Le style de ces Mémoires est quelquefois si décousu, que je suis forcé dans certains endroits de suppléer des liaisons, pour rendre mon Auteur intelligible. C'est ce que j'ai fait dans cet endroit, & dans quelques autres, mais avec toute la réserve possible.

lui

lui feroit ensuite son rapport. Le Roi qui étoit jeune & qui aimoit le plaisir, se laissa aisément persuader, & cessa de conférer des affaires du Royaume avec ses Conseillers. Le Comte ne lui rapporta plus nos avis, & lui persuada que nous pensions tous qu'il falloit prendre les conseils les plus violens.

Ainsi contre les premieres intentions du Prince, & contre la déclaration expresse qu'il avoit faite dans l'acte d'amnistie qui avoit été publié, le Comte d'Aran dressa une proclamation, par laquelle il fut enjoint à tous ceux qui avoient trempé dans la conspiration de Ruthwen de venir demander pardon de leur crime, quoique ce qu'ils avoient fait eût été approuvé & ratifié par les Etats. Cette démarche du Ministre engagea plusieurs Seigneurs à s'éloigner, pour se mettre à l'abri de ses poursuites.

Lorsqu'il fit lire cette proclamation dans le Conseil, je m'y opposai ouvertement, disant que j'étois assuré qu'elle étoit contraire aux intentions du Roi & à la parole qu'il avoit donnée si solemnellement. Ce Ministre en con-

eût un si grand dépit, qu'il sortit de l'Assemblée, & dit, en se retirant que je perdrois le Royaume par mes conseils : *ce sera vous ou moi*, lui repliquai-je avec force. Quoiqu'il en soit, j'empêchai par ma fermeté que la proclamation ne passât dans le Conseil, & l'affaire fut renvoyée à un autre tems. Mais le Comte qui épioit toujours l'occasion de parvenir à ses fins, gagna quelques lâches flateurs, qu'il n'eut pas de peine à mettre dans ses intérêts. Et comme les biens des Seigneurs qu'il vouloit persécuter, & dont il promit la dépouille à ses Partisans, étoient un puissant attrait pour ceux-ci, il gagna par cette voye tous les suffrages qui lui étoient nécessaires : ainsi l'Acte d'Amnistie fut aboli, & un grand nombre de Nobles se virent sur le point de perdre leurs biens & leurs vies. Quand nous avertissions le Roi de ce qui se passoit, & que nous lui faisions connoître que nous étions en peine de ce qui en arriveroit, il témoignoit n'en être pas moins en peine que nous, mais il nous assuroit que le Comte d'Aran lui avoit déclaré que

tout ce qu'il faisoit, étoit conforme aux délibérations prises dans le Conseil : & quand nous disions à ce Prince, que le Comte d'Aran lui en imposoit, il paroissoit chagrin, & il témoignoit vouloir y apporter quelque remede. Le Comte manioit si adroitement son esprit, que le Roi ne se déterminoit jamais à rien.



» gagent dans des routes obliques, & » vous détournent du droit chemin. » Comment pouvez-vous croire que » votre conduite me plaise, si vos dernieres démarches démentent vos premieres actions ? Vous avez à faire » à une femme qui ne se paye pas de » mauvaise monnoye, & à qui il n'est » pas aisé d'en imposer. Sçachez que » je donnerois des leçons à vos plus » fins Conseillers. Je crains qu'en voulant nuire aux autres, vous ne vous » fassiez tort à vous-même, & certes, » si ceux que vous persecutez avoient » bien pris leur tems, ils pouvoient » vous faire plus de mal que mille de » ceux qui vous engagent dans ces sortes de démarches ne peuvent vous » faire de bien. Est-il croyable que » vous ayez la pensée d'éxiger qu'on » vous demande pardon, pour vous » avoir obligé ? Avez-vous oublié ce » que vous m'avez écrit vous-même, » que le Duc de Lenox étoit un homme fort dangereux ? Quoi, vous voulez aujourd'hui que ceux qui vous » en ont délivré, se reconnoissent coupables ? Je veux croire que vous êtes

„ trop jaloux de votre honneur pour
„ lui donner atteinte, en manquant à
„ la parole que vous avez donnée si
„ solemnellement ; quoiqu'il en soit,
„ je vous prie de ne point prendre de
„ résolution contre eux, jusqu'à l'arri-
„ vée d'un de mes plus fidéles Minis-
„ tres que je suis résolue de vous en-
„ voyer ; car vous verrez que j'agis
„ avec vous en sœur qui vous aime,
„ & de qui vous devez attendre plus
„ d'honneur & d'avantage que de vos
„ pernicieux Conseillers. Dieu qui
„ connoît la vérité de ce que je dis,
„ vous ait en sa sainte garde.

Votre très-affectionnée, & très-fidéle Sœur & Cousine

ELIZABETH.

Le Roi m'ordonna de faire à cette Lettre une réponse qu'il transcrivit lui-même de sa propre main. En effet il se défioit alors de son Sécrétaire. Voici la copie de la Lettre que je lui dictai.

MADAME,

» J'ai reçu votre Lettre, où vous » me faites ſouvenir de ce que dit Iſo- » crate que les Princes doivent être » plus jaloux de leur parole que les » autres ne le ſont de leurs ſermens; » ce qui me fait juger que vous me » croyez capable de contrevenir à une » parole que j'avois donnée dans une » occaſion juſte & convenable.

» Je répons à cela, Madame, que » le même Iſocrate dit dans un autre » endroit que nous devons tenir pour » amis, non ceux qui approuvent & » encenſent toutes nos actions & tou- ,, tes nos paroles, mais ceux qui nous ,, avertiſſent de nos fautes ſans aigreur. ,, C'eſt ce qui m'engage à prendre en ,, bonne part vos avis, quoiqu'ils ſoient ,, un peu vifs, & à les recevoir comme ,, ceux d'une bonne Sœur qui m'aime ,, véritablement. Cependant ſi vous vou- ,, lez conſidérer ſans prévention la ma- ,, niere indigne dont j'ai été traité, & la ,, patience que j'ai fait paroître, je ſuis ,, bien ſûr, non ſeulement que vous

„ ſerez ſatisfaite de ma conduite, mais
„ que vous avoüerez vous même que
„ ſi vous aviez été à ma place, vous
„ auriez agi comme moi.

„ Quand je fus pris & arrêté ſous un
„ ſpécieux prétexte, vous eûtes la
„ bonté, Madame, de m'envoyer vo-
„ tre Ambaſſadeur, pour m'offrir vo-
„ tre aſſiſtance, en cas de beſoin; &
„ quoique je fuſſe très-ſenſible à une
„ offre ſi obligeante, je ne jugeai pas
„ à propos d'en profiter alors; mais je
„ vous fis dire, que j'étois ſatisfait, &
„ que j'avois de bons amis autour de
„ moi, comme la choſe étoit vraye.
„ En effet, une partie de ces Sei-
„ gneurs s'étant apperçû de mon
„ chagrin, déclarérent qu'ils me re-
„ mettroient en liberté, dès que je le
„ ſouhaiterois. Néanmoins j'étois tou-
„ jours réſolu de me tirer de leurs
„ mains, & je n'attendois pour le faire
„ qu'une conjoncture favorable, ſui-
„ vant en cela une autre Sentence d'I-
„ ſocrate, qui dit, qu'un Roi doit plu-
„ tôt mourir que de ſouffrir qu'on le
„ traite indignement. Cependant, Ma-
„ dame, vous n'avez pû ignorer mes

„ vrais

» vrais ſentimens ; car je les ai expli-
» qués à M. Carew, quand il m'a dit
» que vous lui aviez ordonné de s'en
» informer ſecrettement, & de n'en
» faire part qu'à vous ſeule. Il eſt vrai
» qu'en ce tems-là j'ai ſigné quelques
» papiers que l'on m'a préſentés : mais
» n'étant pas libre, ce n'étoit pas le
» tems de diſputer contre ceux qui
» étoient maîtres de ma perſonne & de
» mes Etats.

» Je ne doute pas que cette réponſe
» ne vous ſatisfaſſe, étant auſſi perſua-
dé que je le ſuis de votre juſtice &
» de votre équité. Mais il s'en faut
» bien que j'aie la même idée de vos
» Conſeillers, qui agiſſant pour la plu-
» part par des vûes particulieres, vous
» ont apparemment inſpiré l'aigreur
» qui paroît dans votre Lettre. Auſſi
» c'eſt à eux que je l'impute, & non à
» vous, Madame, dont je connois le
» naturel affable. C'eſt pour cette rai-
» ſon que je ne crois pas qu'il ſoit né-
» ceſſaire que je réponde à tous les ar-
» ticles de votre Lettre. J'aime mieux
» attendre l'arrivée de votre Ambaſſa-
» deur, & ce qu'il doit m'annoncer de

» votre part. Jusques-là je ne me sou-
» viendrai de rien, si ce n'est de l'ami-
» tié & de l'étroite intelligence qui a
» toujours été entre nous.

„ Pour ce qui concerne le Duc de
„ Lenox, les beaux sentimens qu'il a
„ fait paroître en mourant, justifient
„ assez l'innocence de sa conduite. Je
„ pourrois dire avec beaucoup de rai-
„ son, que ceux qui l'ont chassé d'au-
„ près de moi ont été la cause de sa
„ mort, mais je veux bien oublier le
„ passé. Quant à la priere que vous
„ me faites de ne point prendre de ré-
„ solution sur cette affaire avant l'arri-
„ vée de votre Ambassadeur, je vous
„ promets de ne rien faire dans l'inter-
„ valle qui puisse vous déplaire, quoi-
„ que le même Isocrate conseille aux
„ Princes d'exécuter promptement les
„ résolutions qu'ils ont trouvées justes
„ & nécessaires. Je souhaite seulement
„ que celui que vous voulez m'en-
„ voyer soit aussi porté à maintenir la
„ bonne intelligence qui a été, & qui
„ est entre nous, que je suis assuré de la
„ droiture de vos intentions & des mien-
„ nes. Dieu vous ait en sa sainte garde.

C'étoit du Sécrétaire Walſingham que la Reine avoit parlé dans ſa lettre ; en effet il devoit ſe rendre inceſſamment en Ecoſſe. Mais comme il étoit d'une compléxion délicate & valetudinaire, il n'avançoit qu'à petites journées. Cependant M. Bows Ambaſſadeur ordinaire d'Angleterre qui avoit rendu au Roi la Lettre d'Elizabeth, & qui avoit renvoyé la réponſe, me fit beaucoup d'amitié, auſſi bien qu'à mon frere Robert, de la part de Milord de Burly, & de pluſieurs autres Conſeillers d'Angleterre. Il nous aſſura qu'ils avoient été charmés d'apprendre qu'étant leurs amis, & faiſant profeſſion de la même Religion qu'eux, nous euſſions la confiance du Prince, & qu'ils ſouhaitoient fort que tous ceux qui la partageoient nous reſſemblaſſent.

Vers ce même tems, le Comte d'Aran obtint le gouvernement du Château de Sterling, & ſon crédit augmenta de telle ſorte, qu'il gouverna bientôt le Royaume ſans concurrens. Il ſe prévalut tellement de ſa faveur, qu'il força pluſieurs Nobles à s'exiler

de la Cour, tels que les Comtes de Marr & d'Angus, M. de Glams, & quelques autres.

Il eut encore l'insolence de chasser le Comte de Gawry, quoique ce fût contre l'intention du Roi. Ce Prince me députa vers lui à Coupar, & je l'engageai à revenir à la Cour. Quand il y fut arrivé le Roi le fit aboucher avec le Comte d'Aran, & ils se réconcilierent ensemble, par sa médiation. Mais on ne tint pas à Gawry les promesses qu'on lui avoit faites, & on lui suscita tant de chagrin, qu'il résolut de quitter la Cour pour n'y plus revenir.

J'ai dit que les révolutions, que j'avois vû arriver à la Cour, m'en avoient dégoûté ; que satisfait d'une fortune médiocre, j'avois résolu de passer le reste de ma vie dans le repos ; mais que le Roi m'ayant rappellé, je m'étois cru obligé d'obeir, pour ne pas demeurer inutile à ma Patrie. Quand je vis révoquer la premiere proclamation si pleine de douceur, & si propre à ramener le calme, & qu'on lui substituoit un autre acte, qui ne tendoit qu'à persecuter ceux de la ligue de Rutwen,

cela me fit craindre de nouveaux troubles : vû que le nombre de ces Seigneurs, étoit fort grand, & qu'il y avoit de l'apparence que pour ſauver leurs biens, & leurs vies qui étoient en danger, ils ſe porteroient à quelque réſolution violente.

Ces conſidérations m'engagerent à remontrer au Roi juſqu'à quel point on abuſoit de ſa bonté, & à lui repreſenter les ſuites fâcheuſes qu'on en devoit craindre, s'il n'y remédioit de bonne heure. Le Roi comprit fort bien, que mes craintes n'étoient pas mal fondées, & promit d'y faire attention. Mais ſon malheur vouloit qu'il conſultât là-deſſus ceux mêmes qui étoient les Auteurs de tous ces maux : il croyoit en être aimé auſſi véritablement qu'il les aimoit lui-même, & qu'ils avoient autant de zele pour ſes interêts, qu'il témoignoit lui-même d'empreſſement pour les leurs.

Au-dehors ils affectoient de vouloir entrer dans les vûës pacifiques de ce Prince ; mais ils les traverſoient indirectement : enſorte que les intentions généreuſes & vraiment Royales de ce Prince n'étoient point ſuivies, & deve-

noient inutiles. C'eſt ce qui obligea un grand nombre de Nobles, & généralement tous les gens de bien, à ſe retirer, au grand contentement du Comte d'Aran & de ſa femme, qui ſe voyoient par-là les ſeuls maîtres à la Cour. Afin de ſe rendre encore plus abſolus, ils perſuadérent au Roi de choiſir Sterling pour le lieu de ſa réſidence, prévoyant que ceux qui n'étoient pas de leur faction, n'oſeroient paroître dans ce lieu, le Comte étant Gouverneur du Château & Grand-Prevôt de la Ville. Quand je vis que les choſes prenoient un ſi mauvais train, je me retirai de la Cour, après avoir donné de nouveaux avis au Prince, & lui avoir répeté, avec ma franchiſe ordinaire, qu'il devoit tout craindre de la conduite du Comte d'Aran.

Le Roi pendant ſon ſéjour à Sterling, demanda ſouvent de mes nouvelles, & parut inquiet de ce qu'il ne me voyoit point. Le Comte d'Aran en prit occaſion de lui dire, qu'il ſeroit à propos de m'envoyer vers la Reine d'Angleterre en qualité d'Ambaſſadeur. Il n'avoit en cela d'autre motif que de m'é-

ſoigner de la Cour, afin de travailler plus efficacement à me faire diſgracier. Il ſçavoit d'ailleurs que la commiſſion que l'on me donnoit, ne pouvoit réuſſir de quelque maniere qu'on s'y prit. C'eſt en ces ſortes de négociations, que les favoris engagent ordinairement ceux qu'ils ont deſſein de perdre; parce que n'y ayant ni honneur ni gloire à acquerir, ſoit par la nature de l'affaire, ou par les obſtacles qu'ils font naître malicieuſement, ils font paſſer celui qu'ils employent pour un homme ſans conduite & ſans capacité. Le Prince fâché du mauvais ſuccès de la négociation, n'écoute que trop ſouvent ces ſortes de calomnies, & ſe croit en droit de ſçavoir mauvais gré à ceux qui n'ont failli que par la malice des Miniſtres, qui les ont engagés dans ces dangereuſes négociations. Pour me jouer un tour ſemblable le Comte d'Aran conſeilla au Roi de m'envoyer un ordre ſigné de ſa main, de revenir à la Cour. Mais avant que cette Lettre me fût renduë, j'en avois préparé une pour le Roi, dans laquelle je le priois de ſe déſiſter des voyes de rigueur, & de s'en tenir

à ses premieres promesses à l'égard de ceux de la faction de Ruthwen.

La Lettre du Roi portoit, qu'il y avoit une affaire, pour laquelle il avoit besoin de mon secours & de mes conseils, que pour cet effet il m'ordonnoit de me rendre à Sterling avec mes équipages, dès que j'aurois reçû cette Lettre, & qu'on m'expliqueroit plus au long ce qu'on exigeoit de moi. Elle étoit datée du Château de Sterling le 22 Octobre 1583.

Aussi-tôt que je l'eus reçue, je montai à cheval pour me rendre auprès du Roi, & je portai avec moi la Lettre adressée au Prince, dont j'ai parlé ci-dessus, & qui étoit conçue en ces termes :

„ Votre Majesté m'ayant toujours „ fait la grace de considérer plutôt ma „ bonne volonté que les foibles servi- „ ces, que j'étois capable de lui ren- „ dre, j'espere qu'Elle sera toujours „ dans la même disposition envers moi, „ quoique je ne sois plus si assidu auprès „ de sa personne. Car bien que durant „ la minorité de V. M. on m'ait per- „ mis de vivre tranquillement dans mes „ terres, sans m'obliger à prendre part

» aux affaires publiques, néanmoins, j'ai
» toujours crû, que je devois être prêt à
» exécuter les ordres qu'il vous plairoit
» de me donner, & que vous daigneriez
» agréer mes services. Aujourd'hui, quoi-
» que je n'aye pas la présomption de pré-
» tendre donner des avis à V. M. je me
» crois toutefois obligé de lui faire part
» de mes sentimens, & de ne pas lui
» laisser ignorer les tristes effets, que
» ses dernieres démarches doivent, à
» mon avis, infailliblement produire.
» Lorsqu'il vous plut, Sire, d'aller à
» S. André; & de prendre en main
» les rênes de votre Royaume, vous
» fîtes publier une Déclaration si plei-
» ne de clémence & de modération,
» que non-seulement les Nobles, qui
» se trouvoient auprès de V. M. mais gé-
» néralement tous vos Sujets en furent
» charmés. Vous déclarâtes alors que
» vous n'aviez d'autre but que de re-
» couvrer votre liberté, en rétablissant
» le repos & le bien public: Que vous
» vouliez satisfaire aux desirs de votre
» Clergé : Concilier les différentes fac-
» tions, & oublier toutes les fautes
» que l'on pouvoit avoir commises

» pendant votre minorité, les regar-
» dant, disiez-vous, comme des que-
» relles particulieres de Sujet à Sujet,
» dont vous ne vouliez pas faire des
» crimes d'Etat; qu'enfin vous étiez ré-
» solu de gouverner votre peuple en
» bon pere, assisté des conseils de ceux
» de votre Noblesse, qui seroient recon-
» nus pour les moins factieux : que
» personne ne parviendroit aux em-
» plois, par faveur ou par brigue,
» & que chacun seroit récompensé
» & puni selon son mérite.

» Si l'on avoit suivi une route si sure
» & si aisée, il y a de l'apparence que
» votre Royaume seroit tranquille.
» Mais comme on en a pris une toute
» contraire, & qu'on a fait passer pour
» criminels un grand nombre de No-
» bles du premier rang, dont il y en a
» plusieurs qui sont recommandables par
» leur vertu: ces violences ont tellement
» augmenté le nombre des mécon-
» tens que si l'on n'y remédie promp-
» tement l'Ecosse sera bientôt déchirée
» par des guerres civiles. C'est la con-
» noissance que j'ai de l'humeur de cet-
» te Nation, les intelligences que j'ai

» dans le Pays, & la néceffité, où je » vois réduits tant de Nobles, que » l'on pouffe au défefpoir, qui me font » préfager avec tant d'affurance les » maux qui en arriveront.

» Il eft vrai Sire, que le moyen le » plus fûr de rendre un Etat heureux » & floriffant, eft de récompenfer les » gens de bien, & de châtier les mé» chans. Il eft vrai encore que pendant » votre minorité il s'eftcommis bien des » excès, qui mériteroien d'être punis: » mais vouloir trop fcrupuleufement » rechercher & accumuler les crimes » dans un tems, où le nombre des cou» pables eft fort grand, & le châtiment » auffi difficile que dangereux, c'eft » ce que je ne puis trouver raifonna» ble. Certes, fi V. M. étoit réfolue » de prendre la voye de la rigueur » (ce que pourtant j'ai de la peine à » croire, fes fentimens m'étant trop » connus) elle devroit confidérer » auparavant, fi fes forces font pro» portionnées au Parti, que l'on » veut attaquer, & fi de puiffans voi» fins qui épient toutes les occafions » de nous nuire, ne feroient pas tentés

« de profiter de nos désordres. Outre
» cela il est certain, que la soumission,
» que les Sujets ont coutume d'avoir
» pour leur Souverain, s'est extrême-
» ment affoiblie en Ecosse, pendant
» la minorité de V. M. & la captivité
» de la Reine votre Mere, & d'ailleurs
» V. M. est environnée de jeunes gens,
» qui lui plaisent, parce qu'ils ont tou-
» jours été les compagnons de ses plai-
» sirs; ces jeunes Favoris peuvent être
» fort honnêtes & fort fidéles, mais
» ils sont haïs de vos Sujets, qui les
» croyent intéressés, violens & sans
» expérience, & qui sont persuadés,
» qu'ils vous conseillent de regner plu-
» tôt par la force que par la clémence.
» Il est certain encore, qu'un Prince
» peut choisir honnêtement la voye la
» plus sure, & la moins périlleuse,
» puisqu'en faisant autrement on tombe
» souvent dans un plus grand mal, que
» celui auquel on veut remédier.

» Les Royaumes & les Etats sont
» gouvernés, ou par la force ou par la
» douceur; & un Prince qui ne sçait
» point employer avec succès l'une ou

» l'autre de ces voyes, n'eſt jamais eſti-
» mé. C'eſt pourquoi, ou il faut être
» aſſuré de ſon coup, quand on veut ſe
» faire craindre, ou ſi l'on n'en eſt pas
» trop ſûr, il faut changer de méthode
» & gagner les eſprits, par la douceur,
» pourvû que cette douceur ſoit rai-
» ſonnable. Il eſt très-aiſé de juger de
» quel côté V. M. doit pancher.

» Comme on demandoit à l'Empe-
» pereur Trajan pourquoi il étoit plus
» aimé & plus honoré que ſes Prédé-
» ceſſeurs, il répondit que c'étoit parce
» qu'il étoit prompt à pardonner les
» offenſes, & qu'il n'oublioit jamais les
» ſervices qu'on lui avoit rendus. Jule
» Pollux Précepteur de Céſar, vou-
» lant peindre un Prince parfait, dit
» qu'il doit avoir quelque choſe de di-
» vin, s'appliquer à ſatisfaire tout le
» monde; être bon, affable, équita-
» ble & honnête; ferme dans ſes ac-
» tions, fidele à ſa parole, maître de
» ſes paſſions, & toujours prêt à ſe ſou-
» mettre à la raiſon; qu'il doit être le
» pere de ſes Sujets, d'un accès facile,
» d'une converſation aiſée, prompt à
» pardonner, lent à punir, libéral,

» secret, d'un esprit pénétrant, & d'un
» jugement solide.

» A présent, Sire, qu'il paroît assez
» que vous vous êtes formé sur un si
» beau modele, tout ce que je desire,
» est, que tous ceux, qui sont autour
» de vous, daignent se régler sur vos
» sentimens & sur votre exemple. Ce
» qui seroit d'autant plus nécessaire,
» que l'on juge ordinairement du na-
» turel des Princes par l'humeur de ceux
» qui approchent le plus de leur per-
» sonne.

» C'est pourquoi, Sire, pour éviter
» tous les maux dont ce Royaume est
» menacé, & pour y remédier de la ma-
» niére la plus aisée, & la plus sûre, il sera à
» propos de vous rendre à Edimbourg,
» dès que vous le pourrez, & d'y as-
» sembler les plus anciens & les plus
» accredités des Nobles & des Barons,
» afin qu'ils délibérent conjointement
» avec ceux qui sont déja auprès de
» V. M. sur les moyens d'assurer la
» tranquillité de l'Ecosse. Car dans la
» situation présente des choses, vou-
» loir parler de clémence pour attirer
» les gens à accepter un honteux par-

» don, c'est une entreprise chimérique;
» puisque personne ne voudra se fier à
» une déclaration qui est si contraire à
» celle que vous avez fait publier au-
» paravant.

» L'Empereur Adrien cherchoit
» toujours des personnes d'âge & d'ex-
» périence pour les avoir à sa Cour,
» & s'en trouvoit fort bien. Alexandre
» Sévére ne se déterminoit jamais sans
» consulter l'avis des plus âgés & des
» plus expérimentés de son Conseil. Il
» ne sortoit point de Rome sans étre ac-
» compagné de quatre ou cinq des
» plus considérables du Senat, afin que
» tout le monde fût persuadé qu'il ne
» résolveroit rien légerement. Il fit une
» Loi, par laquelle le Senat ne pou-
» voit rien conclure, à moins que cin-
» quante Sénateurs ne fussent présens.
» Ces Conseillers étoient obligés de
» donner toujours leur avis par écrit,
» afin de connoître s'ils agissoient par
» des vûes de partialité, ou avec désin-
» téressement. On observa encore qu'il
» partageoit à dessein sa familiarité &
» ses bonnes graces entre plusieurs, afin
» que personne ne s'emparât de son
» esprit, & n'eût la hardiesse de lui faire

„ des sollicitations importunes.

„ C'est la nécessité des conjonctures „ présentes qui m'oblige d'être en„ nuyeux, & d'écrire à V. M. une si „ longue Lettre. Je lui en demande „ très-humblement pardon, & je prie „ Dieu qu'il lui donne une longue & „ heureuse vie. De Halhil ce 15 Octo„ bre 1583,

Sire, de Votre Majesté, Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
JACQUE MELVIL.

Je remis cette Lettre au Roi en arrivant à Sterling. Non-seulement il approuva les avis qu'elle contenoit ; mais il promit aussi de s'y conformer. Il se plaignit en même tems du peu de droiture des personnes qui étoient de son Conseil, ajoutant qu'il n'y avoit que mon frere Robert, qui eut des vûes droites : qu'il s'étoit toujours opposé aux violences des autres, & qu'il leur avoit dit la vérité en sa présence avec beaucoup de franchise. Le Roi me fit ensuite connoître que c'étoit pour m'en-

voyer

voyer en Angleterre, qu'il m'avoit fait venir, & qu'il vouloit que j'y travaillasse à entretenir & à fortifier une amitié réciproque, entre Elisabeth & lui, aussi-bien qu'à lui faciliter la succession à la Couronne d'Angleterre, & à lui faire tenir du secours contre ses Sujets factieux, & remuans. Je répondis au Roi, que je ne croyois pas la conjoncture favorable pour obtenir des demandes si importantes, & que tant qu'il seroit mal avec ses propres Sujets, l'Angleterre n'auroit guéres de considération pour lui, ni pour ses Envoyés, qu'ainsi il vaudroit mieux faire voir auparavant à tout le monde, qu'il avoit assez de prudence & de conduite pour régler ses propres affaires, & pour se faire obéir par ses Sujets; que ce pas une fois fait, les Anglois auroient de l'estime & de la vénération pour lui, & que le moyen le plus sûr d'affermir son droit à la Couronne d'Angleterre étoit de gouverner si bien les Ecossois, que les Anglois souhaitassent d'être un jour gouvernés de même. Le Roi approuva ce conseil, & résolut de remettre cette Ambassade à un tems plus fa-

vorable. Je quittai donc de nouveau la Cour, & je me retirai dans mes terres.

La Reine d'Angleterre avoit déclaré dans la derniere Lettre qu'elle avoit écrite au Roi, qu'elle étoit résolue d'envoyer en Ecosse un Ambassadeur, & l'on apprit avec beaucoup de joie, que ce seroit le Sécrétaire Walsingham, parce que c'étoit un homme d'un grand mérite, & qui étoit en crédit auprès de la Reine Elisabeth; mais comme il étoit d'un tempéramment délicat & foible, il n'avançoit qu'à petites journées; ce qui fit que le Comte d'Aran, qui ne faisoit pas grand cas des sollicitations de la Reine d'Angleterre, eut le tems de pousser sa pointe.

Dès que le Roi apprit l'arrivée de Walsingham, il m'ordonna de me rendre à la Cour, pour aller recevoir & complimenter cet Ambassadeur de sa part, & pour le conduire ensuite à S. Johnstoun, où l'on devoit lui donner audience. J'avois ordre de lui dire, que le Roi étoit très satisfait que la Reine d'Angleterre eût choisi pour cette commission une personne, pour laquel-

le il avoit toujours eu une estime particuliere, & dont il connoissoit la droiture & la probité : qu'ainsi il ne doutoit nullement qu'ayant entrepris malgré son indisposition, un voyage si pénible, un des principaux objets de son Ambassade, ne fut d'affermir & de fortifier l'intelligence qui étoit entre lui & Elisabeth.

Walsingham répondit, que l'extrême envie qu'il avoit de réussir dans ce projet, l'avoit engagé à se charger en personne de cette négociation, outre qu'il avoit un attachement & une vénération si particuliere pour Sa Majesté, qu'après la Reine sa Souveraine, il n'y avoit point de Prince dans le monde pour lequel il eût autant de respect, desorte qu'il avoit toujours souhaité de le voir, & d'en être connu; qu'il auguroit déja bien du succès de sa négociation, puisqu'il rencontroit d'abord à son arrivée un de ses plus anciens amis, & l'unique qu'il avoit en Ecosse. En effet nous nous étions vûs souvent dans les voyages que nous avions faits dans les Pays Etrangers: aussi je n'étois jamais allé en Angleterre, qu'il ne m'eût invité de loger chez lui.

Quand je fus instruit des propositions qu'il devoit faire au Roi, je l'en avertis aussi-tôt par deux Lettres, afin qu'il pût préparer sa réponse. Walsingham apprit en chemin que le Roi, pour le recevoir plus solemnellement, vouloit envoyer audevant de lui les Lords Seatoun & Levinstoun; mais il me pria de l'empêcher, m'alléguant pour ses raisons qu'il pourroit s'entretenir plus librement avec moi, si nous étions seuls. Mais je crois que le véritable motif de son opposition étoit de faire briller avec plus d'avantage ses équipages & son train, où il y avoit 140 chevaux. Lorsqu'il fut près de la Cour, le Roi envoya audevant de lui deux Ministres de son Conseil Privé, à sçavoir Milord de Down & mon frere Robert.

Le lendemain le Roi lui donna audience en présence de M. Bows, Ambassadeur ordinaire d'Elisabeth. Le premier entretien roula sur la liberté du Roi. L'Ambassadeur témoignant qu'on étoit surpris que ce Prince eût quitté la bonne Compagnie qui étoit auprès de lui, puisque c'étoient les meilleurs & les plus honnêtes gens de la Nobles-

se. A quoi le Roi répondit avec tant d'esprit & de prudence, que M. Walsingham en fut étonné. Le lendemain le Roi nomma quatre Commissaires, du nombre desquels j'étois, pour entendre les propositions du Ministre d'Angleterre, & pour entrer en conférence avec lui ; mais il refusa de traiter avec d'autres qu'avec le Roi même, qui lui accorda une seconde audience, où M. Bows ne se trouva point. Elle dura assez long-tems, & lorsque M. Walsingham en sortit, il me prit par la main, & me dit, qu'il étoit le plus satisfait de tous les hommes ; & qu'ayant eu l'honneur de parler à un Prince qui avoit du sçavoir & du bon sens, & qui promettoit beaucoup, il se croyoit assez payé de ses peines. Le Comte d'Aran désira d'entrer en conférence avec lui, mais il refusa de lui parler. Aussi ne s'arrêta-t-il pas long-tems à la Cour, mais il prit bien-tôt congé du Roi, qui m'ordonna de l'accompagner jusques sur la frontiere.

A notre séparation il m'assura que j'aurois souvent de ses nouvelles, & il me témoigna être fort en peine de

ce que le Comte d'Aran étoit revenu à la Cour, & s'étoit si bien remis dans l'esprit du Roi; ajoutant que s'il l'avoit sçu plutôt, il auroit fait donner cette commission à un autre; qu'il ne croyoit pas qu'il pût y avoir une amitié sincere & solide entre leurs Majestez, tant que ce Comte seroit en crédit, qu'il le regardoit comme un libertin, un brouillon, & un homme enfin qui se moquoit de tout, & particulierement des gens de bien, qu'aussi avoit il évité de se familiariser avec lui. En effet Walsingham étoit d'une humeur tout-à-fait contraire à celle de l'autre, étant dévot, plein de probité & d'honneur, & aimant généralement tous les honnêtes gens. Le Comte d'Aran, résolut de se venger des mépris de Walsingham, méme aux dépens de l'honneur de son Maître. Car premierement il ne voulut pas laisser entrer dans la Chambre du Roi le Gouverneur de Barwick & plusieurs autres personnes de marque, qui étoient venus avec cet Ambassadeur, & il lui fit donner à lui méme à son départ un présent qui montroit assez le peu de cas qu'il faisoit de sa personne.

C'étoit une Bague, où à la place d'un Diamant de la valeur de 700 écus, que le Roi avoit déstiné au Ministre d'Angleterre, il avoit fait mettre une fausse Pierre. Walsingham fut souvent tenté de renvoyer cette Bague, moins par ressentiment, que pour faire voir au Roi le tort qu'on lui faisoit à lui-même. On lui avoit promis aussi, qu'on feroit satisfaction à l'Angleterre de quelques désordres, que les Ecossois avoient commis sur la frontiere, mais on ne lui tint pas parole, le Comte d'Aran travaillant de toutes ses forces à rendre sa négociation inutile & sans effet. Walsingham ne laissa pas pour cela de faire à son retour un rapport si avantageux du mérite & des talens de notre Roi, qu'il en devint en quelque façon suspect à la Cour d'Angleterre. En effet, notre Roi ne pouvoit revenir de son étonnement, en voyant qu'un si grand Ministre, qui avoit tant d'affaires sur les bras, & qui étoit d'ailleurs âgé, & d'une compléxion fort foible, eût entrepris un voyage si pénible, & étoit persuadé, que ce voyage ne s'étoit pas fait pour rien. Néanmoins on ne pouvoit com-

prendre les motifs qui l'y avoient déterminé, à moins que ce ne fût pour donner de bons conseils au Roi, comme il fit effectivement. D'ailleurs comme c'étoit un homme de bien, & zelé pour sa Patrie, il y a de l'apparence qu'il étoit curieux de voir, si le mérite de celui qui en devoit être un jour le maître, répondoit à la bonne opinion qu'on lui en avoit donnée. Mais tous les bons effets qu'on auroit pu attendre de l'amitié de cet honnête homme, furent prévenus par sa mort, qui arriva bientôt après son retour en Angleterre. Malgré cela la conjoncture étoit encore assez favorable, & le Roi auroit pu augmenter le nombre de ses partisans en Angleterre & y affermir son crédit, si le Comte d'Aran n'avoit tout gâté; c'est ce que je ne manquai pas de remontrer assez souvent au Roi, quoiqu'il y eût du danger à le faire.

En effet, ce n'étoit pas l'intention du Prince, que le Comte restât à la Cour, mais le Favori avoit sçu gagner quelques Membres du Conseil en leur promettant de faire leur fortune, & par le moyen de ces Messieurs, il avoit

fait entendre au Roi que sa présence étoit nécessaire à la Cour, & que sans cela ma conduite trop douce, & trop modérée, ruineroit les affaires du Roi. Il demeura donc auprès de ce Prince, fort résolu de s'enrichir des dépouilles de ceux de la Ligue de Ruthwen.

Les Courtisans qui étoient d'humeur de profiter de la misere publique, se jetterent peu à peu dans son Parti, car le butin étoit considérable, & il consentoit à le partager avec eux. D'autres craignoient de perdre les bonnes graces du Roi, s'ils se brouilloient avec le Favori, & parmi ceux-là il y en avoit qui me conseilloient de faire la même chose, m'alleguant qu'autrement j'aurois de la peine à conserver mon poste. Mais je ne pus me résoudre à trahir l'honneur & les intérêts du Prince, & j'insistai toujours sur l'observation des Articles de sa premiere Déclaration; aussi je trouvai bien-tôt qu'on ne m'avoit rien prédit que de véritable. Car m'étant opposé en plein Conseil au Comte d'Aran, lorsqu'il voulut faire publier une proclamation contraire à l'autre; il quitta brusquement le Con-

ſeil, & raya mon nom de la Liſte des Conſeillers Privés. Il fit en même tems une réforme générale dans les Charges, & n'y admit que ſes Créatures. Le Roi témoigna n'y vouloir conſentir qu'après avoir écouté auparavant mes avis. Mais la cabale du Comte prévalut, deſorte que je perdis ma Charge, & je devins inutile au Public. Le Roi pour s'en excuſer, me dit que par la pluralité des voix il avoit été conclu au Conſeil, qu'il ne falloit pas ſouffrir deux freres dans un même Collége; mais il me promit que dès qu'il ſeroit marié, je ſerois Chancelier de ſa femme, & ſon premier Miniſtre. Mes ennemis étoient fort contens d'être débarraſſés de moi, & je ne l'étois pas moins de n'avoir plus rien à démêler avec eux, & de pouvoir vivre en repos à l'avenir, ſans participer aux pernicieux Conſeils, qui tendoient à deshonorer le Roi & à le perdre.

Cependant ce Prince étoit réſolu de ſe rendre à Edimbourg ſelon les avis que je lui avois donnés dans ma Lettre, & d'y faire venir les Nobles & les Barons avec les autres, que j'avois ſpé-

cifiés. En même tems il me fit sçavoir que le Comte d'Aran lui conseilloit d'envoyer l'Evêque de S. André en Angleterre, parce qu'ayant résolu d'aller aux Eaux de Spa pour quelque indisposition, il pourroit en passant faire des propositions à la Reine Elisabeth, & en cas qu'il y trouvât quelque jour, lui déclarer que je viendrois bientôt après lui, pour la satisfaire sur les points qu'elle voudroit: que pour cet effet le Capitaine Robert Melvil pourroit aller avec cet Evêque pour rendre compte à son retour de la situation des affaires de ce Royaume.

On me sollicita d'écrire en faveur de l'Evêque aux amis que j'avois en Angleterre, mais il y étoit déja trop connu. Car M. Bows Ambassadeur ordinaire en Ecosse, avoit fait son portrait en plusieurs occasions; indépendamment de son rapport, on connoissoit assez le Prélat: on sçavoit par exemple, qu'il avoit emprunté à l'Evêque de Londres de l'argent & d'autres choses prétieuses, sans les payer ni les rendre, & qu'il en avoit fait autant à plusieurs autres. Néanmoins le Roi m'ordonna de me

tenir prêt pour ce voyage, & de faire ma propre instruction, disant que je sçavois mieux que tout autre ce qu'il seroit à propos de dire ou de faire dans les conjonctures présentes.

Je refusai de dresser cette instruction, croyant que là, où il s'agissoit d'exécuter les commandemens de mon Maître, je n'en devois pas recevoir de moi-même. Mais je promis de mettre par écrit le discours que je ferois à la Reine, & l'ayant conçû dans les termes qui suivent, Sa Majesté témoigna qu'il étoit conforme à ses intentions, & qu'elle l'approuvoit.

MADAME,

» Quoique par les informations du » Sécrétaire Walsingham & ensuite par » celles de l'Evêque de Saint André, » Votre Majesté puisse être suffisamment instruite de la forte envie qu'a » le Roi mon maître de lui complaire » en toutes choses; néanmoins après » avoir pris lui-même le gouvernement en main, il est persuadé qu'à » mesure qu'il croît en âge & en expé-

» rience, il doit aussi donner de jour en
» jour de plus fortes preuves de la dé-
» férence qu'il a pour vous, & de
» la droiture de ses intentions; &
» afin que Votre Majesté en soit
» mieux convaincuë, il déclare qu'il
» n'ignore pas que votre amitié &
» votre bienveillance lui est plus utile
» & plus nécessaire que celle de tout
» autre Prince de l'Europe; car outre
» qu'il revere Votre Majesté comme sa
» propre mere, il considere encore que
» les intérêts de deux Nations si voi-
» sines, & qui paroissent ne faire qu'un
» méme peuple, ne sçauroient être que
» les mémes. Il reconnoît avec com-
» bien de prudence Votre Majesté
» s'est toujours gouvernée, & que tous
» ses voisins, & particulierement les
» Ecossois jouissent des effets de sa bon-
» ne conduite. Jamais l'Angleterre n'a
» été si florissante, si paisible & si ri-
» che qu'elle l'est sous votre Regne: si
» l'Ecosse ne jouit pas de ces avantages
» au même dégré, c'est que nos dissen-
» tions civiles nous ont rendus incapa-
» bles de suivre votre exemple, & vos
» sages conseils. C'est cette considéra-

„ tion, Madame, qui a poussé le Roi
„ mon maître à me députer vers vous,
„ & comme vous l'avez toujours assisté
„ de vos conseils & de vos forces, il
„ vous prie de lui continuer vos secours,
„ afin qu'il puisse remédier aux désor-
„ dres qui se sont glissés dans son Royau-
„ me pendant sa minorité.

„ Il ne vous demande, Madame,
„ que ce que Votre Majesté lui a of-
„ fert généreusement elle-même, & il
„ se flatte de l'obtenir d'autant plus ai-
„ sément, qu'il en a plus besoin aujour-
„ d'hui que jamais, & que par de tels
„ offices réciproques, la prospérité &
„ la puissance des deux Royaumes se
„ peut accroître, au lieu qu'au défaut
„ d'une bonne intelligence il arriveroit
„ un effet tout contraire.

„ Le Roi mon maître sçait qu'un
„ homme quelque robuste qu'il soit,
„ ne peut *se tenir longtems sur une jam-*
„ *be*, & il avoüe qu'il a maintenant
„ plus besoin de votre assistance, que
„ vous n'en avez de la sienne. Mais quoi-
„ qu'il ne soit pas en état aujourd'hui de
„ vous rendre aucun service impor-
„ tant, il ne laisse pas pour cela d'as-

„ pirer à la premiere place dans votre „ amitié, & ce sera par ses soumissions „ & par une déférence entiere qu'il „ disputera ce prix à ses Compéti- „ teurs, qui voudroient faire valoir le „ droit qu'ils ont à votre succession; „ aussi ne demande-t-il pas que Votre „ Majesté se déclare d'abord sur cet „ article. Il ne prétend d'autre préfé- „ rence que celle qu'un fils obéissant „ & soumis peut attendre d'une tendre „ mere: une parole prononcée dans un „ tems convenable, suffit pour assurer „ ses espérances, & le Roi est encore „ assez jeune pour attendre qu'il plai- „ se à Votre Majesté de faire quel- „ que chose en sa faveur.

„ Cependant il vous souhaite de bon „ cœur une vie de longue durée, afin „ que vous puissiez encore longtems „ suppléer au défaut de son âge, se „ tenant assuré, que sans rien risquer, „ il peut se divertir à la chasse & à d'au- „ tres innocens plaisirs, pendant que „ vous prendrez soin de ses affaires & „ de son Royaume, qu'il ne prétend „ gouverner que par vos conseils.

„ Il vous souhaite de plus un Regne

„ plein de prospérité, durant tout le
„ cours de votre vie, afin qu'après avoir
„ gouverné les deux Royaumes, avec
„ une gloire immortelle, & au con-
„ tentement de tout le monde, vous
„ puissiez en faire un jour une seule &
„ ferme Monarchie, & achever par-là
„ le glorieux projet que vous avez
„ formé & commencé en quelque ma-
„ niere vous-même. Plusieurs ont en-
„ trepris de gouverner toute la Gran-
„ de Bretagne, & ont prodigué en
„ vain le sang de leurs sujets pour y
„ parvenir. Mais vous êtes la premiere
„ qui y ait réussi, Madame, & vous pou-
„ vez perpetuer ce bonheur après vous
„ sans effusion de sang; en suivant l'e-
„ xemple d'Alexandre, qui déclara pour
„ son successeur l'homme le plus digne
„ de le remplacer, ou bien celui de Cé-
„ sar, qui choisit son plus proche pa-
„ rent, pour prévenir les guerres civi-
„ les. C'est par-là, Madame, que vous
„ couronnerez toutes vos actions, &
„ que vous mettrez le dernier sceau à la
„ gloire que vous vous êtes acquise,
„ étant réputée la meilleure, la plus sa-
„ ge, & la plus heureuse Princesse de
„ notre siécle.

Si la Reine d'Angleterre eut pû compter sur les protestations du Roi mon maître, on auroit pû espérer avec justice que la bonne intelligence se seroit rétablie entre eux. Il est certain, que le Roi avoit tous les sentimens, qu'il témoignoit & qu'il agissoit de bonne foi; car il sçavoit que sa mere, en voulant avancer ses affaires avec trop d'empressement, les avoit reculées, & que la Reine d'Angleterre ne se détermineroit jamais sur l'article de la succession, à moins qu'elle n'y fût forcée. Or, il n'y avoit pas moyen de réussir par cette voye-là, l'autorité de cette Reine étant trop affermie & trop paisible. Il falloit donc avoir recours aux soumissions, & par-là on avoit du moins cet avantage, que les Ambassadeurs pouvoient aller & venir librement, faire des amis sous main, & former des intelligences.

Le Comte d'Aran voyant que le Roi demeuroit ferme dans la résolution qu'il avoit prise d'aller à Edimbourg, & d'y convoquer les Etats pour concerter avec eux tous les moyens de rétablir le repos & la sû-

reté publique sur le pié de sa premiere proclamation, & qu'il ne pouvoit prévenir ni arrêter un coup si contraire à ses desseins, tacha d'une maniere indirecte d'en empêcher les effets. Dans cette vûe, il mit tout en usage pour se faire déclarer Chancelier, & ensuite Gouverneur du Château d'Edimbourg afin que par ces grandes Charges & par le crédit qu'il avoit auprès du Roi, il pût intimider ceux qui auroient envie de s'opposer à ses desseins. Avec cela il se crût assez fort pour éluder les intentions de son maître, & il y réussit si bien, que tous les grands préparatifs que le Roi avoit faits en convoquant une assemblée si illustre, ne servirent de rien; car avant la premiere conférence, il prévint chaque membre en particulier, & leur dit, que le Roi avoit accordé une grace spéciale à ceux de la Ligue de Ruthwen, en pardonnant à tous les particuliers & en n'éxigeant d'autre satisfaction, sinon que quelques-uns fussent bannis pour peu de tems, laissant aux autres la liberté de demeurer en Ecosse, pourvû qu'ils ne parussent pas

à la Cour; que c'étoit-là l'intention du Roi, & que tous ceux qui ne prendroient pas cela pour un excès de clémence, perdroient assurément ses bonnes graces, & passeroient dans son esprit pour des gens, qui comptoient son honneur & sa liberté pour rien, & qui protégeoient un crime aussi odieux que l'étoit celui de mettre la main sur la personne de son Souverain.

Les esprits étant préoccupés de la sorte par un homme dont le crédit étoit si grand, & qui devoit mieux connoître les sentimens du Prince que tout autre, on conclut unanimement, que le Roi en usoit avec beaucoup de clemence envers ceux qui avoient commis un tel attentat. Le Roi qui fut la dupe des artifices du Favori, crût que les Nobles avoient opiné librement, & témoigna être satisfait de leur délibération.

Cela se passa dans la premiere séance, ou je n'assistai pas: car je n'arrivai que le soir; & quoiqu'il fût déja tard, le Roi ne laissa pas de me faire appeller, pour m'apprendre comment tout s'étoit passé, disant qu'il

ne doutoit pas que cela ne me fit plaisir, & qu'il me prioit de me trouver à l'assemblée le lendemain. Je lui répondis que je n'approuvois nullement la résolution qu'on avoit prise dans le Conseil, & que je craignois qu'elle ne produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit; que ce remede n'étoit propre qu'à irriter le mal, & que la digue étant une fois rompue, les dissentions & les désordres se répandroient bientôt à grands flots dans tout le pays, & que les plus forts l'emporteroient; que ceux qu'il vouloit forcer à demander un honteux pardon, croiroient trouver dans cet ordre la Sentence de leur proscription, & que voyant qu'on faisoit des changemens dans la premiere Amnistie qu'on leur avoit accordée, ils ne se fieroient plus à rien après cela.

Cet avis qui étoit peu conforme aux opinions du grand nombre, déplût au Roi. Il me demanda si je ne pensois pas que ceux de la Ligue de Ruthwen devoient être regardés comme des Rebelles. Je lui répondis, que je croyois qu'en effet ils avoient anciennement

mérité ce nom, mais qu'il falloit en juger bien autrement, depuis que le Roi & ſon Conſeil par les raiſons les plus ſolides n'avoient pas ſeulement reconnu comme juſte ce qu'ils avoient fait, mais déclaré auſſi la même choſe à la Reine d'Angleterre ; que de plus il avoit envoyé ſes Commiſſaires à l'Aſſemblée générale des Nobles, leſquels avoient tout approuvé en ſon nom, & avoient même obligé les Officiers de chaque canton de faire ſigner aux gens de leur reſſort un Acte, par lequel on déclaroit que ceux de la Ligue de Ruthwen avoient rendu un bon office à Sa Majeſté, & que la Nation leur devoit des remercimens. Je dis encore au Roi qu'il y avoit une clauſe ſous entendue en tout Acte d'amniſtie, qui en exceptoit ceux qui avoient mis la main ſur la perſonne de leur Roi ; de ſorte qu'il étoit aiſé de juger qu'il n'y avoit point de ſûreté pour les rebelles de Ruthwen. Le Roi me répondit que rarement on avoit porté atteinte à un Acte de pardon, & qu'il s'étonnoit que mes ſentimens fuſſent ſi contraires à ceux des autres Conſeil-

lers. Je répliquai, que ſi j'avois parlé autrement que les autres, c'eſt que je n'avois pas concerté auparavant la choſe avec le Comte d'Aran, dont j'avois déja ſouvent dépeint les bonnes qualités, & de qui j'avois prédit qu'il ne feroit que du mal, s'il étoit jamais rappellé à la Cour; je ſuppliai en même tems le Prince de le renvoyer, puiſqu'autrement cette grande Aſſemblée ne ſerviroit qu'à faire naître de nouveaux troubles.

Le Roi me répondit que je haïſſois le Comte, & qu'il ne ſe formeroit plus d'entrepriſe contre ſa perſonne. Je repliquai qu'il s'en feroit toujours, tant qu'un ſi grand nombre de Nobles n'auroient d'autre ſûreté que celle qu'ils ſe procureroient par la force. J'ajoutai que le Comte d'Aran travailloit à ſa propre perte, en même tems qu'il mettoit en danger la Perſonne du Prince & tout l'Etat.

Le Roi me quitta fort chagrin, mais il revint bientôt, en diſant: „ Eh! Qui „ reſtera donc auprès de moi, ſi je „ chaſſe de nouveau le Comte d'Aran? Ce ſera, repliquai-je, votre ancienne

Nobleſſe, les Comtes de March, d'Argile, d'Eglintoun, Montroſſ, Marshal, Rotheſſ, Huntly & Crawford, & d'autres Officiers & Barons qui vous ſont fideles.

Cependant pluſieurs Seigneurs qui étoient demeurés dans le Pays, voyant le train que les affaires prenoient, ſe liguérent enſemble, & gagnerent quelques-uns des Courtiſans. Leur deſſein étoit de tuer le Comte d'Aran & le Colonel Stuard avec quelques autres, afin de ſe rendre de nouveau les maîtres de la Cour, duſſent-ils éxécuter leur entrepriſe en préſence du Roi. J'en fus informé par quelques-uns à qui j'avois rendu de grands ſervices, & qui m'avertirent de m'abſenter pour quelques jours, juſqu'à ce que la premiere furie fut paſſée: car la haine que le Comte d'Aran me portoit, m'avoit procuré beaucoup d'amis. Je crus donc qu'il étoit de mon devoir d'en avertir le Roi pour le garantir du mal, qui en pourroit retomber ſur lui, le conjurant encore une fois de renvoyer le Comte: celui-ci, je ne ſçais pour quelle raiſon m'invita le ſoir même à ſouper,

mais je m'en excusai. Le lendemain il me prit par la main en présence du Roi, & me faisant meilleur visage qu'à l'ordinaire, il me dit que je dinerois avec lui; car le Roi lui avoit ordonné de bien vivre avec moi, sous peine de perdre ses bonnes graces. Il y a aussi quelque apparence, qu'il avoit été instruit de la conversation que j'avois eue avec le Roi; car ce changement extraordinaire n'arrivoit pas sans raison. Avant que de nous mettre à table, il me dit: He bien, Monsieur. comment croyez-vous que les affaires iront? Je lui répetai avec beaucoup de franchise tout ce que j'avois dit au Roi, il repliqua: „ Vous voulez placer auprès du Roi le Comte de „ Marr, qui n'est qu'un fol, que le „ Lord de Compte & Robert Sives „ gouvernent à leur gré. Je répondis „ qu'il y seroit conjointement avec les „ autres que j'avois nommez. Ni vous, „ repliqua-t-il, ni qui que ce soit au mon- „ de; ne m'obligera d'abandonner le „ Roi, tant que je le verrai dans un „ si grand danger. Le Roi, répondis- „ je, n'est en danger, que parce que „ vous

„ vous êtes avec lui ; quittez-le, & il „ n'aura plus rien à craindre. Le Comte se sentant piqué au vif, me dit un moment après, qu'il me feroit chasser du Palais, si je me mêlois encore de ses affaires. Je lui répondis que si j'avois envie d'y demeurer, j'y trouverois plus d'honnêtes gens pour me défendre, qu'il ne trouveroit d'estaffiers pour m'insulter. Le Roi ayant appris que nous nous étions pris de paroles, lui fit faire une severe reprimande par le Lord de Caprintown son oncle. Le Comte se retira là-dessus au Château d'Edimbourg, dont il étoit Gouverneur, déclarant qu'il ne reviendroit à la Cour que lorsque le Roi m'auroit exilé dans mes Terres.

Cependant sa femme venoit tous les jours se plaindre de moi, & sollicitoit avec instance mon bannissement. Ayant appris que le Roi se lassoit de toutes ces solicitations, & qu'il y céderoit à la fin, je me retirai de la Cour. Quand je pris congé du Prince, il me dit qu'il comptoit que je reviendrois quand il me feroit appeller ; ce qui me fit connoître que je ne devois pas y

retourner que le Roi ne m'en fit avertir. De quoi je fus fort satisfait ; car je n'avois eu dessein d'y demeurer que jusqu'à la fin de l'Assemblée.

Le Comte d'Aran fort content de cette victoire,& s'applaudissant de réunir dans sa personne la Charge de Chancelier & le Titre de Gouverneur d'Edimbourg & de Sterling, se comporta d'une maniere si absolue & si violente, qu'il intentoit tous les jours de nouvelles accusations, pour obtenir la donation de quelques Terres confisquées,ou de quelque Bénéfice vacant. Aussi plusieurs Nobles, qui ne voyoient plus de sûreté pour eux, quittérent le Pays, & d'autres furent bannis. C'étoit un profit considérable pour les Greffiers & pour les Notaires qui n'étoient occupés qu'à dresser des Actes de Donation en bonne forme. Le Comte en vouloit surtout à la vie & aux biens du Comte de Gawry; car les sorciers du Haut Pays avoient dit à sa femme qu'il falloit le perdre : aussi y travailla-t-il de toutes ses forces. Gawri ayant été autrefois dans un poste plus élevé que le Comte d'Aran, ne le traitoit

qu'avec mépris, & lui reprochoit souvent ses violences en plein Conseil, ce que les autres n'osoient pas faire si hardiment. C'est pourquoi, le Comte & sa femme le haïssoient mortellement, pendant qu'ils aimoient un peu trop ses biens & ses terres.

Gawry ne voulant plus être témoin de la désolation de sa Patrie, se détermina enfin à quitter le Pays, & en obtint la permission; mais comme il étoit naturellement fort lent, & qu'il reculoit de jour en jour son départ, il apprit avant que de s'embarquer, que les Comtes d'Angus & de Marr avoient formé le dessein de revenir d'Irlande, & de surprendre la Ville & le Château d'Edimbourg; car comme il y avoit un grand nombre de mécontens dans le Pays qui étoient d'intelligence avec eux, ils se crurent assez forts pour tenir tête au Comte d'Aran. Ce fut un nouveau motif pour le Comte de Gawry de retarder son voyage, & à la fin la haine qu'il portoit au Comte d'Aran, lui fit prendre parti parmi les Confédérés.

Il y avoit en ce tems-là un mécon-

tentement général dans tout le Pays, & le bruit couroit qu'il y auroit bientôt du changement dans le ministere. Là-dessus, le Colonel Stuard m'écrivit de la part du Roi, que j'eusse à me rendre à la Cour en toute diligence, & qu'en cas que je ne fusse pas encore bien guéri (car j'avois été longtems malade) le Roi m'ordonnoit de lui écrire ce que je pensois de ce bruit. Ne me trouvant pas encore assez fort pour supporter les fatigues du voyage, je fis connoître au Roy dans une lettre, qu'effectivement le mécontentement étoit grand & presque universel, & qu'il n'y avoit que trop d'apparence que la mauvaise conduite des uns, & le désespoir des autres feroient bientôt éclore quelque nouvelle révolution; que ceux que l'on poussoit à bout, étoient de la premiere qualité; qu'ils avoient beaucoup de parens & d'amis; qu'ils ne manquoient ni d'esprit ni d'expérience, & que d'ailleurs leur nombre étoit considérable; que je suppliois donc le Roi de poursuivre ses premiers desseins, & d'agir conformément à la déclaration qu'il avoit fait

publier à Saint André, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'appaiser les troubles de son Royaume.

Le Roi qui recevoit tous les jours de nouveaux avis, fit beaucoup d'attention à ceux que je lui donnois dans ma lettre, & mit des espions en campagne pour découvrir ce qui se passoit. Il apprit bientôt que le Comte de Gawry n'avoit plus dessein de sortir du Royaume, & qu'il attendoit l'arrivée des Seigneurs bannis qui devoient revenir d'Irlande. Le Roi eût en même tems un songe, dans lequel il crût voir le Colonel Stuard qui lui amenoit le Comte de Gawry prisonnier; il crût que cette vision présageoit la fin des troubles : ce qui se trouva véritable pour cette fois : car les Seigneurs qui avoient surpris Sterling, apprenant l'emprisonnement du Comte de Gawry, abandonnerent d'abord cette Ville, & quitterent le Pays pour la seconde fois, s'imaginant que le Comte de Gawry étant proche parent du Roi (puisque sa mere étoit de la Maison d'Angus) il avoit trahi le parti, & que s'entendant avec ce Prince, il s'étoit laissé

prendre à dessein. La chose paroissoit d'autant plus croyable, que le Comte ne s'étoit jamais engagé de son propre mouvement en aucune entreprise, & qu'il y avoit toujours été entraîné par quelque artifice. Le Roi qui connoissoit sa foiblesse en avoit pitié, & n'étoit nullement résolu de lui faire faire son procès; mais le Comte d'Aran, dans la vûe d'envahir une partie de ses Terres, & de se servir du reste pour se faire de nouveaux amis, sollicita sa mort, & l'obtint sans peine: car on sçavoit qu'il partageoit le butin entre ses Partisans. Gawry mourut en bon chrétien & en homme de cœur, & tous ceux qui entendirent ses dernieres paroles, & qui furent témoins de sa fermeté, ne purent s'empêcher de pleurer son malheur.

La mort du Comte de Gawry fut suivie d'un peu de calme, mais les plus sensés prévoyoient bien qu'il ne dureroit pas. Les Seigneurs bannis furent condamnés, & c'étoit à qui crieroit le plus haut contre eux; car ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit avoir part à leurs dépoüilles.

Dans ce même tems, le Roi m'or-

donna de revenir à la Cour, & il me reçut avec beaucoup de bonté. Après m'avoir parlé quelque tems en public, il me mena dans son cabinet, & me demanda ce que je pensois de ses affaires. Je lui répondis qu'il falloit rendre graces à Dieu de ce que les choses avoient pris une si heureuse tournure; mais qu'il ne falloit point attribuer ce succès à la prudence de son Ministre: que le hazard seul avoit fait échoüer la derniere entreprise, & que si l'emprisonnement du Comte de Gawry n'avoit pas inspiré une terreur panique aux Conjurés, ils auroient sans doute poussé leur pointe bien avant, & auroient trouvé un appui suffisant, non-seulement dans le Pays, mais à la Cour même, où le Comte d'Aran avoit plus d'ennemis qu'on ne croyoit, tout le monde étant obligé de dissimuler par crainte; mais que le plus grand nombre n'attendoit qu'une occasion favorable pour se déclarer ouvertement contre lui.

Vers ce même tems, Milord Burleigh conseilla à la Reine d'Angleterre, dont il étoit le premier Ministre,

d'envoyer M. Davison en qualité de son Agent en Ecosse, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de former de nouvelles intrigues. Ce Davison fut fait ensuite Sécrétaire d'Etat; car après la mort de Walsingham, le Sécrétaire Cécil étant devenu Lord de Burleig & Grand Trésorier d'Angleterre, on choisit deux nouveaux Sécrétaires, dont l'un se nommoit Smith, & l'autre Davison Ecossois d'origine; c'est pourquoi on le jugea propre à acquerir du crédit dans ce Pays. Il avoit fait anciennement un voyage en Ecosse, & je l'avois vû chez moi avec M. de Killegrew, dans le tems que ce dernier résidoit dans ce Royaume. Davison m'avoüa alors qu'il étoit Ecossois, non-seulement de naissance, mais encore d'inclination, & m'engagea par maniere de confidence, combien il étoit porté pour le droit du Roi à la Couronne d'Angleterre, m'assurant que s'il pouvoit trouver les moyens d'être employé en ce pays-ci, il ne manqueroit pas de donner des preuves de l'affection qu'il conservoit toujours pour sa Patrie.

Le Roi qui étoit alors à Falckland, m'écrivit d'aller au-devant de Davison, avec ordre de le mener à Coupar, & d'y rester jusqu'à ce que le Prince eût le tems de lui donner audience. Je le menai ensuite chez moi, & de-là à Falckland, où le Roi trouva que ses Lettres de Créance n'étoient pas en bonne forme. Le Sécrétaire Walsingham avoit refusé de conférer avec le Comte d'Aran, bien que le Comte lui eût fait toutes sortes d'avances. Davison ne fut pas si scrupuleux là-dessus, & il avoit un ordre exprès de traiter avec ce Comte, pour voir quel avantage on en pourroit tirer ; car Milord Burleig n'avoit pas approuvé cette délicatesse de Walsingham. Davison s'insinua donc si bien dans la familiarité du Comte, que ce dernier le pria de présenter un de ses enfans au Baptême. Ainsi le Comte d'Aran eût assez d'occasions d'entendre les belles propositions & les offres du Ministre d'Angleterre, dont il fut très-satisfait. Depuis que tant de Nobles Ecossois s'étoient retirés en Angleterre, cette Cour croyoit qu'il y

en avoit assez pour faire un nouveau parti capable de tenir le Roi & son Royaume en haleine. C'est ainsi que Davison qui avoit promis d'abord qu'il feroit voir par sa conduite, qu'il étoit vrai Ecossois de cœur & d'inclination, montra tout le contraire, & devint un des grands boutefeux qu'on eût encore vûs en Ecosse. C'est de quoi je ne manquai pas d'avertir le Roi.

Davison étant retourné en Angleterre, cette Cour ne parût plus avoir les mêmes ombrages du Comte d'Aran; au contraire, il se tint une conférence sur les frontieres entre ce Comte & le Comte de Hunsdean, où l'on traita longtems & à l'amiable des moyens d'entretenir une intelligence ferme & solide entre les deux Royaumes. Tel fut le motif apparent de cette conférence, mais il s'y traita bien d'autres choses dont on ne dit rien au Roi. Le principal article de cette négociation fut que le Comte d'Aran empêcheroit le Roi de se marier de trois ans, sous prétexte qu'il y avoit une jeune Princesse du sang Royal d'Angleterre qui ne pouvoit étre en état de se ma-

rier que vers ce tems-là; on ajoutoit que si le Roi se marioit avec elle, il seroit déclaré successeur de la Reine Elizabeth.

Le Comte d'Aran s'imaginant avoir affermi sa fortune par l'amitié d'Elisabeth qu'il croyoit sincere, conseilla au Roi d'envoyer en Angleterre le Lord Gray, qui s'étoit fort établi dans l'esprit du Roi par de certaines intelligences qu'il entretenoit entre la Reine sa mere & ses amis de France. Aussi portoit-il quelquefois des lettres de la Reine prisonniere au Roi son fils, & il en raportoit les réponses, sous prétexte de quelques affaires particulieres qu'il avoit en Angleterre. Il étoit galant, d'un esprit fin & pénétrant, & très-agréable en conversation; par-là, il s'étoit mis si avant dans l'esprit du Roi, que le Comte d'Aran trouva à propos de l'éloigner par cette Ambassade. Néanmoins il ne laissa pas de l'employer dans les intrigues qu'il avoit concertées avec le Comte de Hunsdean; mais il n'oublia pas de lui rendre en même tems toutes sortes de mauvais offices auprès du Roi, l'ac-

cusant d'avoir trahi la Reine sa mere, & découvert une bonne partie de ses intrigues à la Reine Elisabeth. Le Lord Gray revint d'Angleterre avec de beaux présens & des lettres dans lesquelles on parloit avec éloge de ses bonnes qualités & de sa prudence, ce qui ne contribua pas peu à effacer les impressions qu'on avoit données contre lui, & à le rendre plus agréable au Roi que jamais. Mais ayant été averti par ses amis, que le Comte d'Aran avoit voulu le détruire pendant son absence, il n'oublia rien pour s'en venger, & il lui rendit si bien la pareille selon la charité qui se pratique à la Cour, que le crédit du Comte en fut presque anéanti.

Le Lord Gray avoit fait connoître au Roi, que la Reine d'Angleterre vouloit lui envoyer un Ambassadeur, soit pour lui tenir compagnie, soit pour lier entre elle & lui une amitié encore plus étroite qu'auparavant. Que cet Ambassadeur nommé Wotton ne lui seroit aucunement à charge; mais qu'il chasseroit & s'amuseroit avec lui, & l'entretiendroit toujours de quelque

chose d'agréable, parce que c'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui connoissoit les mœurs & les coutumes des Pays étrangers. Enfin on en dit tant de bien, que le Roi l'aimoit déja avant que de l'avoir vû ; aussi m'appella-t-il en diligence pour converser avec cet Ambassadeur.

A mon arrivée, on me fit d'autant plus d'accueil, que le Comte d'Aran avoit beaucoup perdu de son crédit. Le Lord Grai étoit alors mon ami, parce que le Roi lui avoit dit, que je m'étois toujours opposé aux violences du Comte. Le Roi me fit connoître, que si je voulois lui plaire, il falloit tenir compagnie à l'Ambassadeur qu'on attendoit, & me parla de ses bonnes qualités, selon le portrait qu'on lui en avoit fait. Il m'ordonna aussi de le régaler chez moi. Mais après l'avoir fréquenté quelques jours, je me souvins de l'avoir vû autrefois en France chez le Docteur Wotton, qui étoit alors Ambassadeur ordinaire de la Reine Marie, du tems qu'elle étoit mariée à Philippe Roi d'Espagne. Il y avoit alors beaucoup de jalousie entre l'Angleter-

re & la France. Car celle-ci étant en guerre avec l'Eſpagne, l'Angleterre vouloit toujours paroître neutre, quoiqu'elle aſſiſtât l'Eſpagne d'argent & de troupes. Le Connétable de France, qui avoit tout le maniment des affaires durant le Regne de Henri II en fit ſes plaintes à l'Ambaſſadeur d'Angleterre, & lui fit entendre que la Reine ſe jouoit à rompre la paix. L'Ambaſſadeur excuſa la Reine, alléguant, que ſi quelques Anglois ſe laiſſoient enrôler dans les Pays-Bas, ce n'étoit que des gens ſans aveu qui cherchoient fortune, & qui étoient toujours prêts à ſervir dans tous les partis indifféremment pour de l'argent; que la Reine ne ſçavoit ni quels ils étoient, ni quand ils étoient paſſés en Flandre, & qu'ils n'étoient pas à ſa ſolde, quoiqu'elle eût aſſez de raiſons de prendre le parti de ſon mari, voyant que ſes ſujets rebelles qui s'étoient refugiés en France n'y étoient pas ſeulement protégés, mais qu'on leur faiſoit des penſions, & qu'on les encourageoit à former des deſſeins contre ſon Royaume & contre ſa vie. Le Connétable nia le dernier article, mais

il convint en quelque façon du premier, disant, que pendant la paix on avoit conçû une amitié générale pour tous les Anglois, & que c'étoit pour cela qu'on les souffroit volontiers dans un Pays qui portoit le nom de France, parce qu'il devoit y avoir liberté & franchise pour tous les Chétiens. L'Ambassadeur qui avoit de la pénétration, s'apperçût bien que ce n'étoit qu'une défaite, & que la guerre seroit bientôt déclarée. C'est pourquoi il résolut de tendre un piége au Connêtable. Il fit donc venir en France le fils de son frere, qui n'avoit alors que vingt ans, soit pour l'employer dans l'intrigue qu'il méditoit, soit pour lui faire apprendre le françois & l'italien. Ce jeune homme arriva à Paris avec un laquais Irlandois, qui entendoit le François, & qui lui servoit d'interprête. Ils affectérent tous deux de paroître en assez méchant équipage pour en être moins suspects, & pour qu'on ne les prît pas pour des gens occupés de quelque dessein politique. Le jeune Wotton s'adressa à un Gentilhomme du Roi, le priant de lui procurer une audience

ſecrette du Prince, parce qu'il avoit une affaire de grande importance à lui communiquer; mais le Roi le renvoya plusieurs fois au Connêtable pour lui déclarer la choſe. Enfin quand il fût en préſence du Connêtable, il demanda encore qu'il lui fût permis de communiquer directement l'affaire au Roi, puiſqu'elle étoit de la derniere conſéquence. Mais voyant qu'il le demandoit inutilement, il conjura ſi ſouvent le Connêtable de tenir la choſe ſecrette que ce Seigneur commença à ſoupçonner quelque choſe. Il déſira que je fuſſe préſent à cette audience.

Lorſqu'ils entrerent dans ſon cabinet, on ordonna à l'Interprête Irlandois de ſortir, de quoi le jeune Wotton fit ſemblant d'etre mal ſatisfait; car ſon oncle lui avoit recommandé de faire le groſſier, & de ſe comporter en homme qui ne ſçavoit pas vivre, afin de mieux couvrir la ruſe. Avant que de parler, il recommanda encore au Connêtable de tenir la choſe ſecrette.

Le Connêtable qui étoit un homme éclairé & ſage, voyant toutes ces précautions affectées & ridicules, en con-

çût encore plus de ſoupçon, & laiſſant le jeune Wotton à quartier, il me demanda tout bas, ſi je n'avois pas vû cet homme quelque part. Je lui répondis, que je l'avois vû le jour précédent en grande conférence avec M. Sommer, Sécrétaire de l'Ambaſſadeur d'Angleterre. Il en conclut d'abord que c'étoit un trait de la politique de cet Ambaſſadeur; ainſi il n'eût pas de peine à parer le coup. Il revint à Wotton, qui lui dit, que les Anglois étoient fort mécontens, ſoit parce qu'on faiſoit paſſer beaucoup d'Eſpagnols en Angleterre, ſoit à cauſe du changement que la Reine Marie avoit fait dans la Religion: qu'ils craignoient le joug tirannique des Eſpagnols & cette inquiſition ſi terrible à tout le monde, puiſque ſelon toutes les apparences, on étoit menacé de ces deux fléaux. Qu'un grand nombre de gens avoient été éxilés, & que pluſieurs autres prévoyant les maux qui devoient arriver, s'étoient retirés d'eux-mêmes en France, où ils avoient été reçûs fort civilement; que par ces manieres obligeantes la France s'étoit tellement acquis l'eſtime de cette

Nation, qu'un tiers de l'Angleterre étoit prêt à se soumettre à son Gouvernement, moyennant la liberté de conscience; que pour premiere preuve de leur bonne volonté, un certain nombre de Nobles & de Gentilhommes n'osant pas se déclarer par écrit, l'avoient envoyé secrettement vers le Roi de France, pour lui faire connoître les moyens de se mettre en possession de la Ville de Calais & de toute la Comté d'Oye. A cette proposition, le Connêtable fit un pas en arriere, & lui dit: „ Ne sçavez-vous, mon ami, „ qu'il y a une paix jurée entre votre „ Reine & notre Roi? L'autre répon- „ dit, que la Reine Marie ne se faisoit „ point de scrupule d'assister secrette- „ ment l'Espagne & d'argent & de „ troupes. Votre Reine, repartit le „ Connêtable, nie ce fait, & nous in- „ forme tout autrement par son Am- „ bassadeur; mais, ajouta-t-il, vous „ pouvez achever ce que vous avez „ à dire. Là-dessus l'autre continua de la sorte: „ Les moyens de surpren- „ dre Càlais, consistent principalement „ en ce que la plûpart des Habitans

„ de cette Ville sont de la Religion
„ Protestante, & sont mécontens de la
„ domination de Marie, ayant déja
„ refusé de recevoir garnison Espa-
„ gnole : de plus, ils sont d'intelligence
„ avec ceux qui m'ont ordonné de ve-
„ nir ici pour faire cette proposition.
„ Il n'y a que les vaisseaux de la Ville,
„ & quelques Mariniers qui la gardent;
„ encore, sont-ce des gens mal disci-
„ plinés, & qui ne sçavent pas se ser-
„ vir de leurs armes. C'est pourquoi
„ le Roi peut ordonner à M. Senar-
„ pon, son Lieutenant en Normandie,
„ de se mettre le jour de l'entreprise
„ en embuscade dans un bois, qui est
„ à une lieu & demie de Calais. En mê-
„ me tems un vaisseau bien armé se
„ tiendra à l'ancre à une demie lieuë
„ de la Ville, quelques Soldats débar-
„ queront habillés en matelots, & au-
„ ront des pistolets & des épées ca-
„ chées sous leurs habits : ils s'appro-
„ cheront de la Ville sur les deux heu-
„ res après midi, parce qu'à cette heure
„ on a accoutumé d'ouvrir les portes.
„ Ceux qui sont de garde, seront alors
„ la plûpart à table, & il ne s'y en

„ trouvera qu'un ou deux pour ouvrir
„ la porte, dont il ſera aiſé de ſe ſai-
„ ſir. On donnera après le ſignal à
„ ceux du vaiſſeau, d'où l'on tirera un
„ coup de canon, pour faire avancer
„ les troupes de M. Senarpon. En mê-
„ me tems il y aura un ſoulevement
„ dans la Ville, qui ſera excité par nos
„ amis, de ſorte que la place ſera priſe
„ ſans coup férir.

„ Le Connétable ayant entendu ce
„ diſcours juſqu'à la fin, répondit, que
„ la choſe n'étoit pas mal concertée,
„ & qu'il croyoit qu'elle pourroit bien
„ réuſſir; mais que la paix durant en-
„ core entre les deux Couronnes, il
„ n'y falloit pas penſer, le Roi n'ayant
„ pas deſſein de la rompre, & lui n'é-
„ tant pas d'humeur à le lui conſeil-
„ ler : que cependant Sa Majeſté ne
„ laiſſoit pas d'être obligé à ceux qui
„ témoignoient tant de zele pour ſes
„ intérêts; & que pour lui qui avoit pris
„ tant de peine, le Roi ne manqueroit
„ pas de le récompenſer „ Le Conné-
table m'ordonna en même tems de l'en
faire ſouvenir. Mais le jeune Wotton
ne revint pas demander ſon ſalaire, &

il fut reconnu ensuite pour le neveu de l'Ambassadeur d'Angleterre.

Tel étoit le Ministre pacifique, & qui ne venoit que pour amuser le Roi, & pour être plutôt le ministre de ses plaisirs, que l'Agent d'aucune importante affaire. J'en avertis le Prince, & je lui dis de se tenir sur ses gardes, assurant qu'il étoit à craindre qu'un homme qui avoit entrepris à l'âge de vingt ans de tromper un Ministre aussi sage & aussi expérimenté que le vieux Connétable, ne fût assez hardi, étant parvenu à l'âge de cinquante ans, pour vouloir tromper un jeune Roi qui n'en avoit que vingt. Mais ce Prince négligea mes avis, & se livra tellement à Wotton, que ce Ministre devint son favori & le compagnon de ses plaisirs. Il méprisoit en apparence tous les politiques, & se moquoit de leurs soins & de leur application, pendant qu'il avoit lui-même de plus grands desseins qu'aucun Ministre n'en avoit jamais conçûs avant lui.

J'ai déja dit qu'il s'étoit tenu une conférence sur les frontieres, entre les Comtes de Hunsdean & d'Aran, où il

fut arrêté sécrettement, que le dernier empêcheroit le Roi son maître de se marier de trois ans: le Comte d'Aran accorda tout ce qu'on éxigeoit de lui, tant il souhaitoit de gagner les bonnes graces de la Reine d'Angleterre.

Cette Princesse fut avertie en ce tems-là, que le Roi de Dannemarc avoit résolu d'envoyer trois Ambassadeurs en Ecosse, avec un cortége de six vingt personnes & deux Vaisseaux de guerre pour les transporter. Elle soupçonna, ou même elle fut avertie que ce pouvoit bien être pour traiter un mariage. Ses Correspondans à Copenhague lui avoient écrit que le dessein étoit d'établir une alliance & une amitié étroite entre les deux Couronnes. Ce fut pour rompre ces mesures qu'elle envoya Wotton en Ecosse; car elle n'approuvoit pas que ces deux Rois fussent amis, & d'ailleurs elle ne se fioit pas beaucoup au Comte d'Aran, connoissant son inconstance & sa légereté.

J'eus ordre d'entretenir ces Ambassadeurs & de leur tenir compagnie. Comme il y en avoit trois, le Roi

trouva à propos que je nommasse encore deux personnes pour m'assister. Je nommai donc le Lord de Ségie, & Guillaume Shaw Seigneur de Warck.

Les Ambassadeurs eurent leur premiere audience à Dumfarling, où ils complimentérent le Roi au nom de leur Maître. En même tems ils lui rappellérent l'ancienne alliance & l'union qui avoient été entre les deux Couronnes. A la fin de leur discours, ils parlérent de la restitution des Isles d'Orkny que l'Ecosse possedoit par engagement pour la somme de 50000 livres.

On raisonna diversement sur le voyage de ces Ambassadeurs & sur leurs propositions, les uns croyant qu'on auroit la guerre, & les autres qu'on avoit en vûe le mariage du Roi avec la fille aînée du Roi de Dannemarc.

Quoique le Roi eût résolu de les traiter honorablement, on ne laissa pas de leur faire mille incivilités & mille affronts. On les amusa l'espace de plusieurs mois sans entrer en conférence avec eux: ce qui les mortifia, & même dérangea fort leurs affaires. Car ils étoient

obligés de vivre à leurs dépens, & l'on n'avoit pas alors pour les Ambaſſadeurs de ce pays, la même conſidération qu'on a eue depuis. Comme ils devoient ſe rendre de Dumfarling à Saint André pour y recevoir leurs dépêches, le Roi leur fit dire, qu'il leur feroit donner des chevaux de ſon écurie; mais le jour de leur départ étant venu, les chevaux n'arrivérent pas. Cependant leur bagage étoit parti, & les Ambaſſadeurs ſe laſſant d'attendre ſi longtems en vain, ſe mirent à faire le voyage à pied. Le Roi en ayant été averti, en fut fort irrité, & fit partir en diligence ſes chevaux, pour voir ſi l'on pouvoit les joindre. Lorſque les Danois furent arrivés à Saint André, ils preſſérent leur départ, & on leur promit de jours en jours qu'ils auroient leurs Dépêches, mais on ne leur tint pas parole. En même tems on apoſta des gens pour les inſulter toutes les fois qu'ils paroiſſoient en public; en un mot, on n'oublia rien de tout ce qui étoit capable de les déconcerter. Perſonne ne leur rendoit viſite, à l'exception de l'Ambaſſadeur d'Angleterre qui ſe transportoit

toit chez eux quelquefois, & qui leur témoignoit, combien il étoit fâché des traitemens qu'on leur faisoit; il y joignoit quantité de protestations obligeantes pour les consoler. Il leur offrit même de l'argent, ajoutant que c'étoit le moins qu'il pouvoit faire pour des personnes qui venoient de la part d'un Roi, qui étoit ami de la Reine d'Angleterre. A la fin il leur dit en confidence qu'il avoit appris que le Roi témoignoit avoir du mépris pour leur Nation & pour leurs manieres, & que quelques-uns de ses Gentilshommes avoient entendu dire au Prince, que leur Roi étoit de race marchande. Il leur persuada aussi que Sa Majesté & son Conseil étoient résolus de les amuser encore longtems, & qu'ensuite on les renverroit sans réponse ni dépêche; ce qui les mit dans une telle colere, qu'ils résolurent de partir sans prendre de congé, & ils l'auroient fait, si je ne les eusse retenus.

Le Comte d'Aran étoit aussi leur grand ennemi, parce qu'ils ne carressoient pas assez ce Ministre. En effet, parmi les gens de leur suite, il y en

avoit plusieurs qui l'avoient vû porter la Pique en Suede : de son côté le Comte d'Aran ne les ménageoit pas, quoiqu'il eût perdu une bonne partie de son crédit, & que le grand parti, qui agissoit contre lui sous les auspices de M. Wotton dût l'avoir rendu plus souple & plus honnête.

Le premier de ces trois Ambassadeurs étoit un homme âgé, fort grave & fort sage. Le second étoit emporté, & passionné dans ses discours, & le troisiéme disoit tout haut, qu'on leur faisoit injure, & qu'il falloit se venger.

Ayant tiré le premier à part, je lui parlai dans ces termes : » Faites plus » d'attention, Monsieur, au sens de mes » paroles, qu'à mes paroles mêmes, » car je sçai bien, que je ne m'expli» que pas si bien en Allemand que » vous. Vous étes venus ici pour éta» blir une bonne intelligence & une » amitié réciproque entre nos deux » Rois. Il n'y a donc rien de plus con» traire à votre commission, que de » donner occasion à une guerre, qui » ne manquera pas d'arriver, si vous » partez mécontens, & si vous rompez

» la négociation: Il dépend de vous
» aujourd'hui de faire le bien ou le
» mal. Si vous embrassez le dernier
» parti, vous obligerez, ceux qui vous
» ont fait tout le déplaisir imaginable:
» mais si vous choisissez le premier, &
» & que vous surmontiez avec fermeté
» & avec prudence cette cabale, qui
» voudroit rendre votre négociation
» inutile, vous aurez la gloire d'avoir
» réussi dans votre dessein, & vous se-
» rez plaisir à votre Roi & à votre Pa-
» trie & à tous les gens de bien, qui
» souhaitent la continuation de la paix
» entre votre Nation & la nôtre.

» La Reine d'Angleterre est une
» Princesse de grand mérite, d'une
» prudence & d'une politique consom-
» mées, & l'on trouve autant d'hon-
» nétes gens en Angleterre qu'en tout
» autre pays du monde; mais les inté-
» réts comme les sentimens, y sont
» différens, ainsi que par tout ailleurs,
» & comme cette Reine ne veut pas
» se marier, ses Sujets sont impatiens
» de sçavoir qui regnera après elle. La
» plûpart esperent que ce sera notre
» Roi, parce qu'il est son plus proche

„ parent, soit du côté paternel, soit „ du côté de sa mere. Mais ceux qui „ ont le maniment des affaires, ont „ d'autres desseins, & voudroient „ qu'eux-mêmes ou quelqu'un de leurs „ amis parvînt à la succession de cette „ Couronne. D'ailleurs comme ils ont „ un juste sujet de craindre que si notre „ Roi succede jamais à la Reine d'An- „ gleterre, il ne se venge sur eux des „ injustices que l'on a exercées contre sa „ Mere, ils font naître le plus de diffi- „ cultés qu'ils peuvent pour l'éloigner „ du Trône. C'est pour cet effet qu'ils „ voudroient bien empêcher, qu'il ne „ se mariât avec une Princesse étran- „ gere, dont il pourroit s'appuyer. „ L'Ambassadeur d'Angleterre, qui est „ actuellement en Ecosse, & ses Gen- „ tilshommes sont des esprits fort dan- „ gereux; car se mêlant dans tous les „ plaisirs du Roi, ils lui donnent de „ mauvais conseils, & ne vous épar- „ gnent pas. Quoi ce Wotton, repliqua „ l'Ambassadeur, feroit des rapports à „ notre préjudice, lui qui nous fait tant „ de protestations d'amitié, qui nous „ avertit en confidence de toutes les

„ injures qu'on nous fait, & qui nous „ offre sa bourse & tout ce qui est en „ son pouvoir. „ Je répliquai qu'il pouvoit leur faire toutes ces offres sans rien risquer : que le Roi de Dannemarc étoit un grand Prince, qui figuroit dans l'Europe, & qu'il n'étoit pas étonnant qu'on eût de la considération pour ses Ambassadeurs : mais que ceux du Conseil d'Angleterre ne vouloient pas que notre Roi en eût cette opinion, parce qu'ils ne cherchoient qu'à augmenter le nombre de ses ennemis, & à diminuer celui de ses amis. Après cela je les assurai, que le Roi & tous ses Sujets, excepté quelques Courtisans mercenaires, qui étoient corrompus par le Conseil d'Angleterre souhaitoient sincerement que les deux Couromnes fussent étroitement unies. Je l'exhortai à résister avec fermeté à cette cabale, & à ne pas abandonner la place ; qu'ils verroient bien tôt du changement, & qu'ils sortiroient de cette commission avec honneur & avec succès ; que de ce pas même, quoiqu'il m'en pût arriver, j'irois découvrir au Prince les intrigues de Wotton & de ses Partisans.

Sur cet avis les trois Ambaſſadeurs délibérérent entre eux en ſecret, & après avoir conferé aſſez long-tems, ils revinrent me trouver, & me dirent, que n'étant venus que pour établir une bonne intelligence, ils ſeroient très-fâchés de voir, que leur Ambaſſade ſe terminât par une rupture; qu'ainſi ils étoient réſolus d'attendre l'effet de ma promeſſe, quoique juſqu'alors on les eût traités fort mal, & qu'on leur eût toujours manqué de parole.

J'allai donc trouver le Roi, & je lui repréſentai toutes les ſuites fâcheuſes qu'auroit cette affaire, ſi l'on ne cherchoit à appaiſer les Ambaſſadeurs de Dannemarc. Je lui dis que je ne m'étonnois pas que Sa Majeſté en fit ſi peu de cas, après tout ce qu'avoit fait l'Ambaſſadeur d'Angleterre, & ſes Créatures pour les décrediter, & pour les tourner en ridicule. Le Roi reçut d'abord mes remontrances aſſez mal, & il parut mécontent des reproches que je faiſois à des hommes qu'il aimoit fort. Il me dit qu'il ſçavoit, à n'en pouvoir douter, que le Roi de

Dannemarc étoit d'extraction Marchande, & qu'il n'y avoit que les Flamans, qui eussent de la considération pour lui. C'est ce qu'on lui avoit persuadé, afin qu'il eût moins de scrupule de traiter ses Ambassadeurs avec mépris. Je lui répondis, que la Reine d'Angleterre, & le Roi de France n'étoient pas Flamans, que néanmoins ils faisoient beaucoup de cas du Roi de Dannemarc; que le dernier avoit toujours son Ambassadeur à Coppenhague, & qu'il faisoit à ce Monarque une pension de 20000 écus. » Tant pis » pour le Roi de Dannemarc, répliqua » le Roi; tant pis plutôt pour le Roi » de France, repartis-je, puisqu'il avoue » par-là, qu'il a besoin de l'amitié du » Dannemarc, & qu'il la doit acheter. » La Reine d'Angleterre ne considere » pas moins ce Roi, & elle se garde » bien de l'offenser à cause du détroit » du Sond, & des forces Maritimes, » par lesquelles il est en état de met» tre à la raison ceux qui voudroient » l'insulter.

» Pour ce qui est de l'extraction de » ce Prince, ceux qui ont persuadé à

» V. M. qu'elle étoit roturiere & basse,
» n'ont eu d'autre dessein, que de le
» rendre méprisable, & de vous brouil-
» ler avec lui, puisque rien n'est si faux,
» ni si mal inventé. Car le Roi Fréde-
» ric, qui regne à présent, est des-
» cendu d'une Maison Royalle, & fort
» ancienne. Chrétien, premier de ce
» nom, Roi de Dannemarc, avoit deux
» fils & une fille nommée Marguerite,
» qui fut mariée au fils aîné de Jac-
» ques III Roi d'Ecosse. Jean lui suc-
» céda, & Fréderic son cadet fut fait
» Roi de Norwege & Duc d'Holstein.
» Jean eut un fils nommé Chrétien II,
» qui fut Roi après lui, & qui se maria
» avec la sœur de Charle-Quint. Il en
» eut deux filles, dont l'aînée fut donnée
» en mariage à Fréderic Electeur Pa-
» latin, & la cadette au Duc de Mi-
» lan : celle-ci ayant perdu son mari,
» se remaria avec le Duc de Lorraine.
» Chrétien II fut mis en prison par ses
» propres Sujets, pour les avoir traités
» trop rudement, & son oncle Fréde-
» ric fut élevé sur le Trône. Après la
» mort de Fréderic, le Comte d'Ol-
» denbourg fut élu Roi par les intri-
gues

» gues de la Ville de Lubec. Mais Chré-
» tien III, fils de Fréderic le chassa,
» & reconquit son Royaume. Néan-
» moins comme c'étoit un Prince fort
» debonnaire, il ne voulut pas violer les
» privilèges de son peuple, & il fit fai-
» re une élection, comme si sans cela
» il n'eût pu être Roi légitime. Son
» fils Fréderic imita l'exemple de son
» pere, & se fit élire après lui. C'est
» ce même Fréderic, qui regne à pré-
» sent, & qui a envoyé à V. M. comme
» à son allié & à son parent, une Am-
» bassade si honorable. S'il redemande
» encore les Isles d'Orkny, ce n'est que
» pour la forme : & pour satisfaire à son
» serment, tous les Rois de Danne-
» marc étant obligés de jurer à leur
» Sacre, qu'ils maintiendront leur
» droit sur ces Isles. De sorte que V.
» M. peut être assurée que le vrai but
» de cette Ambassade est d'établir une
» amitié ferme & solide; car s'il s'agis-
» soit d'autre chose, & que le Roi de
» Dannemarc eût envie de nous que-
» reller, il vous auroit plutôt envoyé un
» Héraut que trois Ambassadeurs avec
» un si grand cortége. »

Le Roi trouvant mon rapport fort diſtérent de celui qu'on lui avoit fait auparavant, en fut fort ſatisfait, & me dit qu'il ne voudroit pas pour ſa tête être reſté dans la prévention qu'on lui avoit inſpirée. Auſſi fit-il venir ces Ambaſſadeurs dès le ſoir même, & après leur avoir dit qu'il étoit proche parent du Roi de Dannemarc, il fit apporter du vin & les renvoya fort ſatisfaits à leur Hôtel. Il commanda auſſi qu'on leur donnât un repas; mais ceux qui étoient de la cabale d'Angleterre le contremandérent, diſant qu'il n'y avoit point de gibier. Le Lord de Segie & moi, en ayant été avertis, nous perſuadâmes au Comte de March de les traiter au nom de Sa Majeſté; ce qu'il fit au grand regret de Wotton & de ſes Partiſans, qui n'oſoient ſe montrer. Et quoiqu'on ne voulût pas ſouffrir que le Roi fût préſent à ce feſtin, & qu'on l'eût obligé de dîner dans ſon appartement, néanmoins quand je l'eus informé de ce qui ſe paſſoit, il ſe leva de table, & s'étant rendu au lieu du feſtin il but à la ſanté du Roi, de la Reine, & des Ambaſſadeurs de Dannemarc, ce qui répara

tout le passé. Ils eurent aussi leurs dépêches au jour marqué ; mais quand j'avertis Sa Majesté, qu'il falloit donner à chacun un présent, & qu'il n'y en avoit pas de prêt, il témoigna en être fâché, & dit que ceux qui avoient la direction de ses affaires, avoient résolu de le deshonorer.

Cependant l'autorité du Comte d'Aran étant bien déchue, un accident qui arriva sur la frontiere, pensa la ruiner entierement. Car il se donna un combat entre les Gardes des deux Nations, où M. François Russel fut tué du côté des Anglois. L'Ambassadeur d'Angleterre en prit occasion d'accuser le Comte, disant que le Lord de Fernihast, qui avoit commandé les Ecossois, étoit marié avec la Niéce de ce Seigneur, & que ce coup avoit été fait à dessein, afin que les Troupes qui étoient sur la frontiere eussent un prétexte de ravager le Pays, & de commettre des hostilités. Le Lord Gray ne manqua pas de prendre parti contre lui, de sorte qu'il fut mis en prison dans le Château de S. André, où il fut gardé fort étroitement trois ou quatre jours,

Le Comte d'Aran, se voyant en danger de perdre la vie, fit venir le Colonel Stuard, le Lord de Segie & moi, & nous fit ses plaintes, s'excusant, comme il le pouvoit faire avec justice, d'un accident, qui n'étoit arrivé que par hazard & nous priant d'interceder pour lui auprès du Roi.

Il nous découvrit en même tems une affaire secrette, & nous chargea de la déclarer au Roi, en cas qu'il fût condamné à mort; c'est qu'il avoit promis à la Reine d'Angleterre, d'empêcher le mariage du Roi pendant trois ans, comme je l'ai dit ci-dessus. Cependant il n'oublia point de travailler à sa liberté, & pour cet effet, il envoya à minuit son frere Guillaume au Lord Gray, & lui offrit l'Abbaye de Dumfarling, pourvu qu'il s'engageât à interceder pour lui. L'accord fut bien-tôt conclu. Le Comte fut relâché, & l'Abbaye donnée au Lord Gray, à qui Wotton en voulut du mal pour quelque tems; mais cette querelle dura peu. Le Sécrétaire Jean Mai: and, le Clerc de Justice, & le Comte d'Aran eurent ordre de se retirer dans leurs terres. Avant

que le dernier partît, on fit sçavoir au Roi, qu'il avoit une chaîne d'or du poids de 57 écus, qui lui avoit été donnée par Jacques Balfour. On fit entendre à ce Prince que ce seroit un présent convenable pour les Ambassadeurs de Dannemarc. On la lui demanda donc, & quoiqu'il fût fort fâché de la donner, il n'osa pas la refuser de peur d'irriter le Roi.

Les Ambassadeurs ayant appris que leurs dépêches étoient prêtes, prirent congé du Roi dans le tems qu'il étoit sur le point de partir pour S. André.

Je lui fis connoître qu'il ne falloit pas leur délivrer sitôt leurs dépêches, parce que la chaîne n'étoit pas encore venue. Car la saison étant déja fort avancée, ils vouloient s'embarquer sans perdre de tems, quoique j'eusse déja dit à quelques-uns de leurs domestiques, qu'on leur destinoit des présens, qui devoient être prêts dans deux jours, les priant de différer encore un peu. Mais ils n'en voulurent rien faire, & ils se rendirent à bord de leurs Vaisseaux, où je leur promis de porter leurs dépêches, que je fis remettre entre mes

mains, afin qu'elles ne fussent délivrées qu'avec les présens. On coupa la chaîne en trois portions égales, parce qu'elle étoit fort longue, & j'eus ordre de leur remettre le présent. Je trouvai les Ambassadeurs qui soupoient. Quand ils furent sortis de table, je leur donnai leurs dépêches & à chacun sa portion de chaîne, leur faisant des excuses des mauvais traitemens qu'ils avoient reçus, & de ce qu'on les avoit arrêtés si longtems pour les récompenser si mal. Ils partirent fort satisfaits, & promirent de travailler de tout leur pouvoir à établir une amitié réciproque entre les deux Couronnes, quoique le mauvais accueil qu'on leur avoit fait au commencement les eût d'abord portés à faire tout le contraire. Ils n'avoient pas ordre de parler de mariage, & le bruit en avoit couru sans fondement. Le Roi leur Maître avoit des filles d'une grande beauté, & l'on croyoit, que si notre Roi en épousoit une, la prétention sur les Isles d'Orkny seroit éteinte par ce mariage. Ils me remerciérent en particulier des bons offices, que je leur avois rendus, & des peines que j'avois pri-

ſes pour prévenir la rupture entre les deux Nations, m'aſſûrant qu'ils en feroient leur rapport au Roi leur Maître, & qu'ils me feroient connoître à ce Prince, ne doutant point, qu'il n'avouât lui-même, que je lui avois rendu de bons ſervices. Après cela je pris congé d'eux, après avoir diſtribué quelqu'argent aux Canoniers, aux Trompettes & aux Muſiciens.

Quand je revins à la Cour, je dis au Roi que les Ambaſſadeurs étoient partis fort contens, & je lui rapportai en même tems les diſcours qu'ils m'avoient tenus. Cela le fit ſonger peu de tems après à envoyer quelqu'un en Dannemarc, & il vouloit me charger de cette Ambaſſade. Mais voyant que le Parti dominant à la Cour ne ſouhaitoit point ce mariage, & aimoit mieux ſe conformer aux ſentimens de la Reine d'Angleterre, j'évitai cette commiſſion, & je priai le Roi d'en charger Pierre Young, ſon Aumônier, qui me parut fort propre pour cette Ambaſſade. Il y fut donc envoyé, non-ſeulement pour faire des remercimens au Roi de Dannemarc, mais pour voir les Princeſſes ſes filles,

& s'informer ſi elles étoient jolies. Il avoit ordre auſſi de dire qu'on envoyeroit bien-tôt après lui une Ambaſſade ſolemnelle.

Le Comte d'Aran, ayant été renvoyé chez lui, comme j'ai dit ci-deſſus, toute la direction des affaires rouloit ſur l'Ambaſſadeur d'Angleterre, ſur le Sécrétaire Maitland, & ſur le Clerc de Juſtice, *(a)* ſes intimes amis. Cet Ambaſſadeur s'étoit rendu ſi familier & ſi puiſſant auprès du Roi, qu'il oſa former le deſſein de faire revenir ſecrétement les Seigneurs bannis *(b)* dans un tems qu'il croyoit qu'ils auroient tant d'amis à la Cour, qu'ils s'en rendroient aiſément les maîtres, & qu'on n'oſeroit pas leur refuſer leur pardon,

(a) Melvil vient de dire que ces deux Seigneurs avoient eu ordre de ſe retirer dans leurs Terres. On ne voit pas comment la direction des affaires pouvoit rouler ſur des exilés ; à moins qu'ils n'euſſent des intelligences étroites avec Wotton, & que de leur exil ils gouvernaſſent la Cour, ainſi que le Cardinal Mazarin & d'autres Miniſtres l'ont fait.

(b) Les Seigneurs de la Ligue de Ruthwen.

après quelques grimaces, qu'ils auroient faites en se jettant aux pieds de Sa Majesté. Mais cette entreprise échoua, parce que ces Seigneurs, ne croyant pas la conjoncture encore assez favorable, ne voulurent pas en courir les risques.

Après cela l'Ambassadeur entreprit de surprendre le Roi au Parc de Sterling, & de le faire transporter en Angleterre. Ayant manqué son coup, il résolut de se saisir de sa personne dans le Château de Sterling, & il avoit déja posté des troupes pour cet effet. Mais mon frere en ayant eu vent, en avertit d'abord le Roi, & lui nomma les principaux Auteurs de la conspiration, entre lesquels il y en eut un, qui ayant sçu qu'on l'avoit nommé parmi les Conjurés, nia hardiment le fait, & mon frere, pour soutenir la vérité de son rapport, offrit de se battre contre lui; mais le Roi n'y voulut pas consentir, parce que cette personne avoua enfin la chose. Là-dessus mon frere persuada au Roi, quoiqu'avec beaucoup de peine, de quitter Sterling pour douze ou quinze jours, & d'aller chasser à Kincardin avant qu'on

eût pris les mesures nécessaires pour l'entreprise. Dès que ce voyage fut arrêté, M. Wotton se retira avec beaucoup de précipitation, sans prendre congé du Roi. Il ne partit pourtant pas sans avoir conféré avec ses amis, qu'il laissoit à la Cour d'Ecosse ; ils lui avoient conseillé de faire revenir les Seigneurs bannis, & de leur faire connoître, qu'ils trouveroient à la Cour beaucoup d'amis, qui leur aideroient à se rendre maîtres de la personne du Roi. Le Lord Gray se retira en même tems que l'Ambassadeur d'Angleterre, & s'en alla chez le Comte d'Athol. Peu de tems après on parla encore d'une nouvelle entreprise, qui se préparoit ; & ceux qui avoient l'oreille du Roi, pour lui témoigner leur zele, & le soin qu'ils avoient de la sureté de leur Maître, dresserent un Edit contre les Conspirateurs ; mais en même tems on en retarda la publication, afin que les Seigneurs bannis pussent la prévenir, & en user ensuite comme ils voudroient.

J'eus ordre en même tems de me rendre auprès du Roi le plutôt qu'il

me seroit possible, & de l'autre côté le Comte d'Aran me pria de l'aller trouver à Kineal, & de l'accompagner à la Cour, car il avoit obtenu la permission d'y revenir. Mais je m'en allai tout droit à Sterling, où étoit le Roi, & le Comte s'y rendit la même nuit.

A mon arrivée je reçus une Lettre de bon endroit, qui m'apprit, que les Mécóntens étoient arrivés sur la frontiere, & qu'ils étoient assistés par les Seigneurs Hamilton, Maxwel, Bothwel, de Hume & plusieurs autres, qui n'avoient pas été auparavant de leur faction. Le Comte d'Athol, le Lord de Tillibardine, Buccleugh, Cesfoord, Coldinknows, Drumlanrik, & quelques autres, qui étoient le plus en crédit auprès du Roi, devoient se joindre à eux, dès qu'ils seroient entrés dans le pays. J'en informai d'abord le Roi & le Colonel Stuard, qui résolut aussitôt de marcher contre eux, avec les troupes qu'il avoit, afin de combattre les Rebelles, avant la jonction de leurs forces.

Le projet auroit réussi selon toutes les apparences; mais quelques-uns des

Conjurés, qui n'étoient pas encore connus pour tels, & qui étoient auprès du Roi, rompirent le coup, & montrant un grand zele pour les intérêts du Prince, ils lui persuadérent qu'il seroit beaucoup plus sûr d'écrire auparavant à Coldinknows, à Buccleugh, à Cesfoord, & à quelques autres, & d'attendre les secours, qu'ils pourroient fournir. Ils n'ignoroient pas que ces Seigneurs refuseroient d'assister le Roi, & qu'ils étoient unis d'intérêt, avec les Conjurés.

Les Mécontens eurent donc le tems de s'assembler, & pour me mettre hors d'état d'avertir le Prince de ce qui se passoit, on me députa sous quelque prétexte au Comte d'Athol, pour lui persuader de rester dans ses terres,& de ne pas se joindre aux autres. En passant je devois rendre une Lettre aux Magistrats de S. Johnstoun, par laquelle on les avertissoit d'être sur leurs gardes, & de fermer les portes à tous les ennemis du Roi. Quand je leur eus remis la Lettre, ils me demandérent, si le Comte d'Athol & le Lord Gray étoient de ce nombre, & s'il falloit

aussi s'en défier. Je leur dis, qu'ils pourroient les laisser passer, chacun avec dix hommes seulement. Ils me répondirent que cela n'étoit pas spécifié dans la Lettre, mais je leur répliquai, que j'avois ordre de leur dire cela de bouche, & qu'il y avoit une clause dans la Lettre, qui les obligeoit à me croire.

Quand je fus arrivé à Dunkel, j'appris que le Comte d'Athol ne se laisseroit point fléchir par mes sollicitations : qu'il avoit assemblé mille hommes dans le dessein de prendre la Ville de S. Jonhstoun, & de se rendre ensuite à Sterling avec le Lord Gray, qui s'étoit déja joint à lui. Nonobstant cela je l'allai trouver, & je lui dis, que le Colonel Stuard étoit parti, avec des troupes, pour s'opposer aux Mécontens, lorsqu'ils entreroient dans le pays, & pour les combattre avant qu'ils pussent joindre leurs forces, desorte qu'il feroit sagement de se tenir chez lui, & d'attendre le succès de cette entreprise ; que si elle réussissoit, ce seroit folie à lui de se déclarer, & de passer plus avant ; mais que, si elle ne réussissoit

pas, alors il pourroit entreprendre tout ce qu'il voudroit, sans rien hazarder. Il trouva cet avis fort bon, & me pria d'écrire au Roi, pour lui obtenir la permission de rester chez lui. En conséquence j'écrivis à ce Prince. En même tems le Lord Gray reçut ordre de se rendre à la Cour. Mais on ne voulut pas laisser passer à Pearth les gens qu'il faisoit venir d'Angus. Quand il parut à la Cour, il y fut aussi bien reçu, & il eut autant de crédit que jamais. Il logea avec le Roi au Château de Sterling, où il y avoit alors deux factions, qui ne levérent le masque qu'à l'approche des Mécontens. Ceux-ci qui étoient au nombre de 3000 hommes, entrérent dans la Ville sans coup férir. Le Roi qui avoit toujours beaucoup de confiance en ceux qui avoient fait revenir les Seigneurs bannis, envoya par leur conseil des Députés aux Mécontens, & leur fit parler d'accommodement. Il fut enfin conclu, à condition que le Roi demeureroit entre leurs mains, & qu'on ne feroit aucune violence, à ceux qui étoient autour de lui. Ainsi quelques-

uns de ceux qui étoient de la conſpiration, ſe portoient eux-mêmes pour Médiateurs, & il ſembloit que le Roi leur fût encore fort redevable. Cette affaire ſe paſſa ſans effuſion de ſang; car le Comte d'Athol, à qui l'on en vouloit principalement, s'étoit ſauvé de bonne heure. Mais le Colonel Stuard, qui n'avoit avec lui que dix ou douze ſoldats, & qui attendit les Mécontens au milieu de la Ville dans un paſſage étroit, fit ſur eux une ſi furieuſe décharge, qu'il s'en fallut peu, qu'il ne les mit en déſordre, car la plûpart de leurs gens s'étoient mis à piller les maiſons.

Les Mécontens s'étant préſentés au Roi, ſe jettérent à ſes piés, & lui demandérent humblement pardon, diſant, que les violences du Comte d'Aran & de quelques Membres du Conſeil, les avoient contraints à prendre les armes pour la défenſe de leurs vies & de leurs biens, mais qu'ils n'en étoient pas moins réſolus de ſervir Sa Majeſté, & de ſe comporter en Sujets obéiſſans.

Le Roi leur parla d'un ton plein de

générosité & de courage, comme s'il avoit eu tout l'avantage, & les traita de traîtres & de rebelles.„ Néanmoins, „ ajouta-t-il à la fin, eu égard à la né„ cessité, où vous êtes réduits, & dans „ l'espérance où je suis que vous vous „ gouvernerez mieux à l'avenir, ; je „ vous pardonne vos fautes passées, „ parce que vous n'avez point exercé „ de cruautés.

Le Roi mit en même tems les Comtes de Montross & de Cramford, sous la garde de Milord Hamilton, & le Colonel Stuard, sous celle de Milord Maxwel. Ces trois Seigneurs furent quelque tems en danger, parce qu'ils avoient eu beaucoup de part aux violences du Comte d'Aran. On n'inquiéta point les autres. Mon frere Robert & son fils furent traités avec beauconp de politesse. Par cette conduite douce & modérée, les Seigneurs gagnérent le cœur du Roi. Aussi ne lui firent-ils aucune violence. Quand ils avoient quelque grace à lui demander, ils le faisoient solliciter par ceux, qui avoient eu anciennement le plus de crédit auprès du Prince.

Cependant

Cependant on convoqua un Parlement à Litgow en faveur des Rebelles, & le Roi fut prié de s'y rendre, sous prétexte d'y chasser. Le Comte d'Athol, chez qui je m'étois arrêté pour attendre la réponse que feroit le Roi à la Lettre, dont j'ai parlé, y fut invité. Quand je revins auprès du Roi, ce Prince me dit en riant *que j'étois le Messager de Corbie.* Je lui répliquai, que par mon absence j'avois sauvé tous mes Chevaux, que de plus, j'avois empêché que Jonstoun ne fût pris, & que le Comte d'Athol ne se joignît aux autres. » Si tous ceux, » ajoutai-je, qui sont restés auprès de » Votre Majesté, en eussent fait autant, » & qu'ils eussent donné d'aussi bons or- » dres du côté du Midi, que j'en ai » donnés du côté du Nord, ils auroient » aussi conservé leurs Chevaux. » Le Roi répondit, que grace à la Providence tout s'étoit bien passé ; qu'on avoit tâché de lui persuader, que sa vie seroit en danger, si jamais les Seigneurs bannis devenoient les plus forts, mais qu'aujourd'hui qu'ils avoient en leur disposition sa personne, & celle de

tous ses Domestiques, ils ne se portoient néanmoins à aucune violence, & ne faisoient rien qui sentît l'animosité. Le Roi m'avoua encore que je lui avois tout prédit, & qu'il étoit obligé de convenir, que le Comte d'Aran étoit un très-méchant Conseiller. Il ajouta qu'il étoit bien déterminé à ne le plus souffrir auprès de sa personne. Il m'ordonna en même tems de rester à la Cour, pour être en quelque façon le Médiateur entre lui & sa Noblesse, & pour bien persuader à tout le monde, qu'il n'approuvoit pas la conduite passée de ses Ministres : qu'il n'étoit ni intéressé ni violent, & qu'il n'en vouloit ni aux biens, ni à la vie de personne, mais qu'il souhaitoit par-dessus tout le bien & le repos de son Royaume. Je pouvois sans flatterie rendre témoignage de toutes ces choses, puisque rien n'étoit plus vrai, & que j'en avois fait moi-même l'expérience. Le Roi me dit encore, qu'il avoit fait connoître à ces Nobles, qui étoient revenus dans le Pays, que j'avois souvent parlé en leur faveur, & que je m'étois toujours opposé aux entreprises du Comte d'A-

ran. A la fin il me pria auſſi de ſonger aux moyens de contenter ceux à qui on avoit ôté leurs Charges à la perſuaſion du Comte d'Aran, & qui ſollicitoient alors leur rétabliſſement. En effet, ils avoient été les premiers auteurs du ſoulevement, & leur mécontentement s'étoit en quelque ſorte répandu ſur tout le Peuple. Je reſtai donc à la Cour juſqu'à ce que le bon ordre y fût un peu rétabli. Ma préſence fit grand plaiſir à ceux de la Ligue, qui ſçavoient que j'avois toujours exhorté ce Prince à uſer de modération & de droiture. Auſſi me faiſoient-ils ſouvent des complimens là-deſſus, & quand ils avoient quelque grace à ſolliciter auprès du Prince, ils vouloient que je la lui demandaſſe, de peur de gêner le Roi s'ils la demandoient eux-mêmes.

Cependant le Conſeil étoit partagé ſur l'article du rétabliſſement des Officiers qui avoient perdu leurs emplois. La plûpart ſoutenoient, qu'il falloit les amuſer quelque tems, & c'étoit le ſentiment de ceux, qui s'étoient auparavant trop déclarés contre eux ; car

ils avoient honte de se dédire, & d'ailleurs ils avoient des desseins, qui ne pouvoient réussir si la tranquillité étoit universellement rétablie dans tout le Royaume. On m'appella à mon tour pour me demander mon avis: je soutins d'abord, qu'on ne pouvoit imputer au Roi ni le bannissement des Seigneurs, ni l'injustice qu'on avoit faite aux Officiers, en leur ôtant leurs emplois & leurs privileges, puisque c'étoit l'ouvrage des Ministres alors en place, qui avoient abusé de la confiance du Prince. Ensuite j'ajoutai, qu'aujourd'hui qu'on étoit délivré de ces Ministres, je ne voyois rien qui dût empêcher, que ces Officiers ne fussent rétablis dans leurs Charges & dans leurs privileges, de même que les Nobles dans leurs biens & dans leurs dignités, l'un n'étant pas moins nécessaire que l'autre pour l'entiere pacification des troubles; qu'au contraire si l'on négligeoit ce point, le blâme en rejailliroit sur le Roi, & les désordres recommenceroient. Le Sécrétaire Maitland s'opposa à cet avis; car il avoit été d'un sentiment contraire, & il ne vouloit

pas en avoir le démenti. Néanmoins j'avois de mon côté la plûpart des Nobles & des Conseillers. Quoiqu'il en soit leur avis & le mien ne fut point suivi alors, mais peu de tems après, on trouva que j'avois raison, & qu'il étoit de l'intérêt du Roi & de son Royaume, que les Officiers destitués fussent rétablis.

Young Aumônier du Roi, ayant été envoyé en Dannemarc, comme j'ai dit ci-dessus, le Colonel Stuard le suivit bien-tôt, pour ses affaires particulieres, à ce qu'il disoit, car il avoit une pension du Roi de Dannemarc. Ils en revinrent tous deux fort satisfaits, & ils assurérent qu'on n'y parloit presque plus de la restitution des Isles d'Orkney. Le Colonel en rapporta une procuration par écrit, en vertu de laquelle il pouvoit proposer un mariage entre notre Roi & la fille aînée du Roi de Dannemarc : il avoit fait espérer de son côté à ce Prince qu'on lui enverroit incessamment une Ambassade solemnelle, pour traiter de cette affaire.

LIVRE VI.

LA mort de Marie Stuart qu'on retenoit depuis si long-tems dans les prisons d'Angleterre, ayant été arrêtée dans le Conseil d'Elisabeth, on crut que pour exécuter plus sûrement un coup si hardi, il falloit auparavant s'assurer de la personne du Roi d'Ecosse son fils. L'on se flattoit que le ressentiment de ce jeune Prince seroit bien-tôt appaisé, lorsqu'on lui promettroit la succession d'Angleterre, & qu'on lui feroit entendre que c'étoit lui en ouvrir le chemin, que de le retenir dans un Pays dont il devoit être un jour le Maître. Mais le but des Anglois étoit de le garder comme en ôtage, & ils espéroient, que tant qu'ils seroient en possession d'un gage si précieux, les Ecossois & les François, n'oseroient point s'intéresser pour la Reine captive, ni entreprendre de venger sa mort. Il y a de l'apparence, que le

fils n'y auroit pas été plus en sûreté que la mere ; car on faisoit déja courir quantité de faux bruits contre lui , & c'étoit justement ce qu'on avoit pratiqué à l'égard de sa Mere , que ses ennemis avoient noircie de toutes sortes de calomnies, débitant publiquement des Lettres supposées , & des Libelles diffamatoires , afin de préparer l'esprit du Peuple à voir répandre un sang si illustre, sans compassion, & sans murmure. Ceux du Conseil d'Angleterre, voyant que leur dessein d'enlever le Roi, avoit échoué, & que M. Wotton avoit pris la fuite , crurent que tout ce qu'ils pouvoient faire étoit de faire tomber notre Roi entre les mains des Mécontens , & de l'abandonner à leur ressentiment. Mais la vengeance de ces derniers n'alla pas si loin que la Cour d'Angleterre se l'étoit imaginé, & ils se gouvernérent avec tant de modération, que le Roi en conçut une véritable estime pour eux.

Jamais il n'y a eu en Ecosse tant de révolutions & de désordres avec si peu d'effusion de sang, que pendant le régne de ce Prince ; mais ce n'étoit pas

la même chose en Angleterre, où dans le cours d'un regne paisible on ne laissoit pas de répandre beaucoup de sang.

Cette cruauté à la fin s'étendit jusques sur notre Reine. Car ses ennemis qui ne vouloient pas que la Couronne d'Angleterre fût mise sur la tête d'un Ecossois, voyant que plusieurs de leurs entreprises avoient échoué, entrérent sérieusement en délibération sur les moyens de lui ôter la vie. Pour cet effet ceux du Conseil d'Angleterre, accompagnés d'un bon nombre de Nobles, se jettérent aux piés de la Reine Elisabeth, la suppliant avec de grandes soumissions, & d'un air fort affligé, de faire réflexion sur les dangers ausquels son Royaume se trouvoit exposé par les intrigues & les pratiques de la Reine d'Ecosse, & de songer du moins à la conservation de leurs vies & de leur fortune, si elle ne trouvoit pas à propos de songer à sa propre sûreté. Elle répondit, qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à prononcer un Arrêt de mort contre sa Sœur & sa Cousine, qui étoit sortie du même sang

sang qu'elle. Néanmoins la compassion apparente qu'elle avoit pour ceux qui lui faisoient ces plaintes, la fit à la fin résoudre à prononcer cette Sentence de mort, & à la signer. Mais elle déclara hautement, que ce n'étoit que pour intimider la Reine d'Ecosse, & lui ôter l'envie de former de nouvelles intrigues, ne voulant pas qu'un sang si noble fût répandu.

La Sentence écrite & signée fut mise entre les mains du Sécrétaire Davison, à qui l'on défendit de la délivrer sans un ordre exprès de la Reine; mais le Conseil trompa Davison, & eut l'adresse de se saisir de la Sentence. Alors on avertit notre Reine de se préparer à la mort. On lui annonça cette nouvelle sur le soir, & l'on choisit le lendemain matin pour l'exécution. La Reine sans se plaindre ni de cette Sentence, ni du peu de tems qu'on lui donnoit pour se préparer à la mort, reçut cette nouvelle avec beaucoup de fermeté, & sans témoigner la moindre foiblesse. Elle passa la nuit à écrire à son fils, au Roi de France, & à plusieurs autres Princes, qui étoient de ses amis. Ensuite elle fit son Testament, & elle

partagea tout ce qu'elle avoit d'argent en autant de petites bourses qu'elle avoit de femmes à son service, & elle les leur distribua selon le rang qu'elles tenoient auprès d'elle, & selon les services qu'elles lui avoient rendus. Elle passa le reste de la nuit en prieres : le matin on la conduisit à l'échafaut, qu'on avoit fait préparer, & elle y termina sa vie avec beaucoup de courage. Cette Tragédie fut exécutée avec d'autant plus d'hardiesse que quelques Ecossois avoient mandé à leurs amis d'Angleterre, que le Roi son fils n'en auroit guéres de ressentiment. Néanmoins ce Prince ayant appris cette funeste nouvelle, en conçut une douleur extraordinaire, & fit convoquer un Parlement pour délibérer sur les moyens de se venger d'une action si cruelle & si injuste. Tous les Membres de cette assemblée s'écriérent, qu'il ne falloit pas qu'un tel affront demeurât impuni, & qu'ils employeroient leurs biens & leurs vies pour venger cet attentat. En effet, on y songeoit sérieusement, & la Cour d'Angleterre n'en étoit pas peu allarmée. Cependant quelques Anglois qui étoient en Ecosse,

& quelques-uns de nos Miniſtres même avoient écrit que la playe commençoit déja à ſe fermer, & qu'en tout cas on ſçauroit y mettre l'appareil néceſſaire.

Quelque tems auparavant le Roi ayant appris qu'on vouloit faire le Procès à ſa Mere, avoit député le Lord Gray & mon frere Robert à Eliſabeth pour parer ce coup. Mon frere parla ſi haut qu'on délibéra ſi on ne lui feroit pas trancher la tête, & on l'auroit mis en priſon, ſi le Lord Gray ne l'eût empêché par le crédit qu'il avoit à la Cour, & par les belles promeſſes qu'il fit; deſorte qu'on lui permit de retourner en Ecoſſe avec le Lord Gray.

Quatre mois avant que la Reine fût exécutée, le Roi m'ordonna de me préparer au voyage d'Angleterre, il me déclara qu'il vouloit m'envoyer dans ce Royaume pour conclure en ſon nom une ligue offenſive & défenſive avec la Reine d'Angleterre, M. Randolph, qui étoit alors en Ecoſſe, devoit la faire jurer à ce Prince avec les mêmes cérémonies qu'on la feroit jurer à Londres à Eliſabeth.

Je fis tout ce qui me fut poſſible

pour secouer cette commission, sachant que c'étoit une démarche délicate, & que la France prendroit cette alliance pour une espece de rupture. Mais le Roi ne voulut pas recevoir mes excuses, disant qu'il vouloit s'informer de certaines choses, dont il croyoit que tout autre que moi ne pourroit si bien l'instruire, parce que je connoissois particulierement les amis, que sa Mere & lui avoient en Angleterre. Mais Randolph ayant appris que le Roi étoit dans cette résolution, se servit de toute sa Rhétorique pour lui persuader qu'il n'étoit pas à propos pour lors de se servir de moi. Le Roi me fit appeller,& me dit que Randolph avoit parlé de moi le plus avantageusement du monde; & qu'il avoit témoigné que j'étois le plus ancien & le meilleur ami qu'il eût en Ecosse, mais qu'il avoit assuré, que dans les conjonctures présentes je ne serois pas agréable à la Cour d'Angleterre, parce que mon frere Robert avoit toujours été de la faction de la Reine d'Ecosse, & qu'un autre de mes freres nommé André de Garvock, étoit actuellement au service de cette Reine, en qualité

de son Maître d'Hôtel. Le Roi ajouta qu'il avoit répliqué, à ce Ministre que je n'étois rien moins que factieux & intriguant, & qu'il ne pouvoit changer de résolution. Mais je priai le Roi de déférer aux raisons de Randolph, d'autant que je n'avois aucune envie d'accepter cette Commission, étant bien assuré que l'Angleterre n'agissoit pas de bonne foi ; *c'est justement pour cela*, répondit le Roi, *que je voudrois que vous y allassiez ; & c'est pour cela aussi*, répondis-je, *que j'en voudrois être dispensé, sous le bon plaisir de Votre Majesté.*

Le Roi me dit entre autres choses, qu'il étoit surpris de ce que Randolph qui témoignoit d'ailleurs être si fort de mes amis, travailloit à m'exclure de cette Ambassade. Je répondis qu'il agissoit en cela en homme d'esprit : qu'en effet nous avions été amis dans nos voyages de France & d'Italie, tant que nous n'avions eu à démêler que nos affaires particulieres, mais que nous avions souvent eu de différentes vûes & des sentimens contraires, dès qu'il s'étoit agi de la gloire & de l'intérêt de nos Maîtres. Je ne chan-

gerai pas d'avis, repliqua le Roi; mais qui croyez-vous, que M. Randolph me proposera pour cette Ambassade? Ce sera, repartis-je, ou le Lord Gray, ou Archibald Duglas; car le Lord Gray avoit fait revenir ce Duglas d'Angleterre, & n'avoit fait juger sa cause que par des Commissaires qui étoient dans ses intérêts; de sorte qu'il s'étoit aisément justifié du meurtre du feu Roi, & qu'il vivoit aussi familierement avec le Roi, que s'il n'en eut point été coupable. Ce fut en effet Duglas que Randolph proposa, ajoutant, qu'on pourroit aussi y envoyer le Lord Gray, si l'on n'aimoit mieux les députer tous deux. Mais le Roi n'y voulut pas consentir, & Randolph refusa aussi à son tour le Lord de Coldingknows, Gouverneur du Château d'Edimbourg qui avoit sollicité cette Commission. Il engagea même Elisabeth à déclarer par une lettre qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer un Ambassadeur pour cette affaire, que Sa Majesté n'avoit qu'à lui écrire de sa main, & que le Traité fait de cette maniere seroit aussi bon que s'il s'étoit conclu avec toutes les formalités ordinaires. Le Roi se rendit à cet avis,

& sa lettre fut envoyée ensuite à l'Ambassadeur d'Angleterre, qui résidoit en France pour être montrée au Roi de France & à la Reine Mere, auxquels Elisabeth fit sçavoir en même tems, que bien qu'on recherchât son alliance, elle n'étoit pourtant pas résoluë de leur donner le moindre ombrage, & qu'elle se soucioit peu de l'amitié du Roi d'Ecosse, tant qu'elle pourroit conserver celle de la France. C'est ainsi qu'on abusa de la bonne foi de notre Roi pour le décréditer auprès de ses voisins. Le projet de cette alliance ne fut point éxecuté, & je fus très-aise de n'avoir pas été employé pour une si méchante négociation.

Lorsque le bruit courut en l'an 1587 que le Roi d'Espagne équipoit une flotte formidable pour envahir l'Isle de la Grande Bretagne, le Roi m'ordonna aussi de me préparer au voyage d'Espagne, mais j'évitai cette Commission avec le même bonheur.

Pour revenir à Archibald Duglas, il retourna en Angleterre pour y résider en qualité d'Ambassadeur de notre Roi, & il se mit par ce moyen fort en crédit

auprès de la Reine prisonniere, ce qui causa à la fin la perte de cette Reine; car il découvrit plusieurs intrigues qu'elle avoit tramées avec quelques Catholiques d'Angleterre, pour se mettre en liberté; ce qui servit de prétexte pour lui faire ôter la vie. Lorsque mon frere Robert arriva en Angleterre avec ordre de parler haut, pour essayer de sauver la Reine par ce moyen, il prit la place de Duglas, & lui succéda dans ses fonctions. J'ai raconté en passant cette anecdote de l'Ambassade de Duglas, afin qu'on puisse voir comment les Princes se laissent quelquefois gouverner, & à quoi ils s'exposent lorsqu'ils ont une confiance aveugle dans leurs favoris.

Peu de tems après, il y eut sur la frontiere quelques mouvemens causés par les Maxwels & les Johnstouns, ce qui obligea le Roi de s'y rendre en personne, pour se faire mieux obéir. Mais quelques Châteaux lui fermérent leurs portes, & refusérent de se soumettre; sur quoi Jean Maitland, alors Chancelier, le Lord Gray, & quelques autre Partisans de la faction Angloise,

conseillérent au Roi d'emprunter du canon au Gouverneur de Berwick, sous prétexte que c'étoit le lieu le plus proche dont on pût en tirer. Le Gouverneur en fournit autant qu'on en voulut, ce qu'apparemment il n'eût osé faire, s'il n'en eut auparavant reçu l'ordre de la Reine Elisabeth.

Cette Princesse s'apperçût bientôt que l'ardeur qu'on avoit fait paroître pour venger la mort de la Reine d'Ecosse s'étoit fort ralentie. En effet, le Roi ayant murement considéré toutes choses, & se souvenant du grand nombre d'amis qu'il avoit en Angleterre, lesquels n'avoient pas trempé dans le meurtre de sa mere, ne crut pas qu'il fût juste de troubler le repos de tout un Royaume qui lui devoit appartenir un jour pour le crime de quelques particuliers qui gouvernoient en ce tems là la Reine & tout le Royaume. D'ailleurs, sa mere étoit dans un âge avancé, (*a*) & apparemment elle ne pouvoit plus vivre longtems. C'est

(*a*) Elle n'avoit que 44 ans, étant née le 7 Décembre 1542, & ayant été éxécutée au commencement de l'année 1587.

pourquoi il trouva bien plus raisonnable d'attendre une occasion favorable pour se venger des coupables, sans envelopper les innocens dans sa vengeance. Pour ce qui est d'Elisabeth, elle s'étoit purgée par serment de cette infâme action, soutenant que son Conseil & Davison l'avoient trompée. Aussi fit-elle conduire le dernier à la Tour.

Cependant une nouvelle faction s'étoit formée à la Cour: le Comte de Huntly qui avoit épousé la sœur du Duc de Lenox en étoit le Chef. Ce parti avoit pour but de travailler peu à peu à la ruine du Lord Gray, du Chancelier, & de leurs créatures, & de se joindre à ceux qui avoient été en faveur auparavant. On tenta plusieurs fois d'assassiner le Chancelier, & de chasser ceux qui étoient de son parti. En même tems les Comtes de Huntly, de Bothwel & quelques autres entreprirent de se rendre maîtres de la personne du Roi: & quoique leur dessein eût échoué deux fois, ils ne laissérent pas de travailler de nouveau à se rendre les plus forts à la Cour, dans le tems que les Espagnols entreroient dans le

Pays; car le bruit couroit, qu'ils feroient une descente en Angleterre, en Ecosse ou en Irlande. Ils tâchérent encore de persuader au Roi d'envoyer M. Seatoun en Espagne; mais le Roi vouloit m'y députer. Le Chancelier & mon frere Robert m'avertirent des intentions du Prince, me priant de ne pas refuser cette Commission, puisque le Roi n'y vouloit employer qu'un homme de sa Religion, & sur lequel il pût compter. Cependant ce Prince ne se soucioit point de traiter avec l'Espagne, & je n'avois pas plus d'envie d'être l'agent de cette négociation. Quoique George Duglas sollicitât cette Commission pour lui, bien assuré de l'obtenir en considération des services qu'il avoit rendus à la Mere du Roi, il en arriva pourtant tout autrement. Cependant le Lord Gray étant tombé en disgrace, on lui ôta le Bénéfice de Dumfarling, pour le donner au Comte de Huntly.

Personne n'ignore que les Espagnols travaillérent trois ans à équiper cette grande flotte dont j'ai parlé ci-dessus, & qu'elle fut abondamment pourvûe d'hommes, de munitions & de vivres;

mais on sçavoit si peu le dessein de Philippe II, que les principaux Officiers & les Amiraux même de la flotte ignoroient le secret de cet armement, ayant sur eux des ordres cachetés qu'ils ne devoient ouvrir qu'après être arrivés dans les ports qu'on leur avoit nommés. Avec tout cela, cette flotte ne fit aucune entreprise, & fut obligée de s'en retourner en Espagne fort délabrée & en très-mauvais état. Beaucoup de gens imputérent ce mauvais succès au Prince de Parme. Il avoit toujours été si prévoyant dans ses desseins, si ferme & si fidele dans ses promesses, & si hardi dans ses entreprises, qu'il n'avoit pas seulement gagné le cœur de ses soldats, mais même celui de ses ennemis. Le Roi d'Espagne, Prince naturellement défiant & jaloux, soupçonna ce Seigneur de vouloir se rendre maître des Pays-Bas, & crût qu'en bonne politique on devoit lui ôter le gouvernement de ces Provinces. Le Prince en étant averti, en conçût, à ce qu'on prétend un secret dépit, & refusa de fournir à la flotte les vivres & les autres choses nécessaires. Il ne voulut pas

même souffrir que les Troupes débarquassent dans les Pays-Bas; ce qui les obligea de se tenir à l'ancre dans une rade assez incommode, & François Drake Amiral d'Angleterre profita de l'occasion pour harceler la flotte avec des brulôts; un grand vent qui s'éleva favorisa son dessein. Plusieurs grands Vaisseaux furent réduits en cendres, & pour sauver les autres, on fut forcé de couper les cables. En même tems Dieu les dispersa par une horrible tempête, & fit échoüer la plupart des Vaisseaux sur nos côtes & sur celles d'Irlande. Le naufrage étoit d'autant plus inévitable, qu'ils avoient perdu toutes leurs ancres.

J'ai dit que Pierre Young, Aumônier du Roi, & le Colonel Stuard étoient revenus de Dannemarc, bien récompensés, & surtout bien satisfaits de la beauté de la jeune Princesse. J'ai ajouté qu'ils avoient fait espérer au Roi de Dannemarc qu'on lui députeroit bientôt une Ambassade solemnelle, pour traiter des moyens d'affermir & d'augmenter l'union qui étoit entre les deux Rois. On nomma pour cette Commis-

ſion l'Evêque de Saint André, le Lord de Segie & moi ; mais je m'étois abſenté, & n'avois nulle envie de me mêler de cette affaire, voyant que ceux qui étoient tout puiſſans auprès du Roi, ne ſouhaitoient point d'alliance avec le Dannemarc. A mon refus, le Chancelier nomma le Lord de Barnbarrow & Pierre Young; mais on leur donna des pouvoirs fort bornés & inſuffiſans, quant au point du mariage. Ils reçurent ordre de ſoutenir que les Danois ne pouvoient pas redemander avec juſtice les Iſles d'Orckny ; ce qui ne tendoit qu'à broüiller la négociation & à la terminer par une diſpute ; car le Roi de Dannemarc étoit aſſez porté de lui-même à ſe relâcher ſur cet article, pourvû que le mariage ſe conclût.

A peine ces Ambaſſadeurs furent-ils embarqués, que M. Dubartas arriva à notre Cour. Il avoit appris que le Roi avoit conçû de l'eſtime pour ſes belles poëſies. Il ne convint pas qu'il avoit un ordre ſecret de propoſer au Roi le mariage de la Princeſſe de Navarre, mais il dit ſeulement que le Sécrétaire du Roi de Navarre voyant qu'il vouloit

faire ce voyage, l'avoit prié d'en parler comme de son propre mouvement. Les bonnes qualités de M. Dubartas le firent bientôt considérer du Roi, & il se mit si bien dans son esprit, que si les Ambassadeurs avoient encore été dans le Pays, on ne les eut pas laissé partir. Le Chancelier assura même à M. Dubartas, de qui je tiens la chose, que le mariage de la Princesse de Dannemarc ne se feroit pas. Il le pouvoit bien assurer, puisque nos Ambassadeurs avoient un pouvoir si limité, qu'à moins d'en passer les bornes, ils ne pouvoient rien conclure. Ainsi leur Ambassade ne pouvoit servir qu'à faire juger au Roi de Dannemarc que l'on ne parloit pas sérieusement, & qu'on le ménageoit assez peu. Ils revinrent donc sans avoir rien terminé, fort mécontens de la Cour d'Ecosse, & s'imaginant avec raison qu'on ne les avoit employés dans cette négociation, que pour les rendre ridicules.

Pendant qu'ils étoient en Dannemarc, M. Dubartas vint chez moi, & me pria de ne pas refuser une Commission que Sa Majesté avoit résolu de me

donner. C'étoit de me rendre auprès du Roi de Navarre, & d'y voir la Princesse sa sœur : & parce que le Roi avoit prévû qu'il ne seroit pas trop facile de m'y déterminer, il avoit nommé en même tems Milord Tungland mon frere. Celui-ci entreprit ce voyage, & fut très-bien reçû de la Princesse & du Roi de Navarre son frere (a) qui est aujourd'hui Roi de France. Il en revint avec de riches présens, & il apporta le portrait de la Princesse; mais celui qu'il fit de son esprit & de ses rares qualités, valoit bien celui de sa personne.

Le Lord de Barnbarrow, & M. Pierre Young étant revenus de leur Ambassade, déclarérent que le Roi de Dannemarc avoit reçu avec beaucoup d'indifférence leur proposition, & qu'ayant remarqué combien leurs pouvoirs étoient bornés, il avoit jugé qu'on n'avoit d'autre but que de l'amuser par de belles paroles. Je ne sçais, si ce Roi avoit appris que mon frere étoit envoyé au Roi de Navarre, mais le mariage qui se fit peu à près de sa fille aînée avec le Duc de Brunswick, fit croire qu'il en

(a) Henri IV.

avoit

avoit été informé par la Reine d'Angleterre, qui sçavoit tout ce qui se passoit dans notre Cour.

Le Colonel Stuard qui souhaitoit toujours que le Roi épousât une Princesse de Dannemarc, fit plus d'un voyage dans ce Royaume à ses propres frais, & tâcha de renoüer l'affaire, surtout quand il vit que la Princesse aînée étoit déja mariée. Il excusa notre Roi, il rejetta toute la faute sur ses Ministres, & mania si adroitement l'esprit du Prince, que le Danois résolut de donner à notre Roi sa fille puisnée, pourvû qu'elle fût recherchée par des Ambassadeurs avant le 1 May de l'année suivante. Ce Prince mourut dans l'intervalle, & laissa la décision de cette affaire à son successeur & à ses Conseillers.

Le Roi d'Ecosse ayant le choix de plusieurs grandes Princesses, eût recours aux prieres, & résolut de remettre cette affaire entre les mains de Dieu; le conjurant de lui inspirer ce qu'il jugeroit le plus convenable à ses intérêts & au bien de son Royaume. Après avoir passé 15 jours en prieres

& en méditation, il fit assembler ses Conseillers dans son cabinet, & il leur déclara qu'après y avoir mûrement pensé, il s'étoit déterminé à épouser une Princesse de Dannemarc

Ce choix fut approuvé au moins en apparence par tous ses Conseillers qui opinérent qu'il falloit envoyer au plutôt des Ambassadeurs en Dannemarc, pour conclure cette affaire. Le Roi déclara alors, qu'il en avoit déja choisi un, & que ce seroit moi, mais qu'il laissoit à son Conseil le soin de choisir l'autre. Le Conseil nomma donc Milord Atry, Oncle du Comte de Marshal, & l'on nous appella tous deux à la Cour; mais nous ne trouvâmes pas que les Conseillers eussent pour ce mariage autant d'empressement que le Roi. Milord Atry s'en étant apperçû, s'en retourna chez lui, s'excusant sur son grand âge & sur la foiblesse de son tempérament. Le Roi ne laissa pas de m'exhorter à partir, & me dit qu'il ne sçavoit pas comment ayant voulu m'employer en plusieurs Ambassades, la chose n'avoit jamais réussi. Je lui répondis, que je sçavois bien que Sa Majesté m'avoit voulu

faire cet honneur plus d'une fois, mais qu'elle n'en auroit pas eu la pensée, si mon incapacité pour des affaires si importantes lui eut été aussi connue qu'elle me l'étoit à moi-même. Le Roi repliqua que le mariage qu'il projettoit, étoit la plus importante affaire de sa vie, & qu'il ne prétendoit pas que je lui manquasse dans cette occasion. Je lui répondis que Milord Tungland mon frere y seroit beaucoup plus propre que moi, puisqu'il entendoit parfaitement le haut Allemand, le Flamand & le François. Mais le Roi demeura ferme dans sa résolution, & pour m'ôter tout prétexte de refus, il déclara que mon frere iroit avec moi. „ Mon „ Conseil, ajouta-t-il, vous donnera „ une instruction, mais vous devez vous „ régler principalement sur celle que „ je vais vous donner moi-même de „ bouche.

„ 1°. Si le Roi de Dannemarc vi„ voit encore, il est à croire qu'il au„ roit donné une riche dot à la Princesse „ sa fille, au lieu que le Régent & le „ Conseil voudront apparemment épar„ gner l'argent, autant qu'il leur sera

qu'il étoit persuadé qu'il y en avoit de meilleurs que lui : à quoi je répliquai, qu'il étoit le plus versé dans les Coutumes d'Allemagne ; que d'ailleurs, c'étoit un homme franc & sincere, & aussi brusque qu'aucun Allemand le pût être. A la fin le Roi trouva bon que je le prisse avec moi.

Après m'être arrêté assez longtems à la Cour, voyant arriver le 1 de Mai que le Roi de Dannemarc avoit donné pour terme, sans qu'il y eut encore ni Vaisseau ni argent, ni rien de prêt pour le voyage, je travaillai sous main à faire donner cette Commission à un autre ; car je ne voyois nulle apparence de réussir dans une affaire que l'on traitoit avec tant de négligence. Aussi le Chancelier faisoit de son côté tout ce qu'il pouvoit pour m'en dégouter.

Cependant le Comte de Marshal briguoit la place de son Oncle Milord d'Atry, & le Roi consentit qu'il lui fût substitué. Je pris cette occasion de représenter au Roi que le Comte étoit très-propre pour cet emploi, & que si on lui laissoit la liberté de s'associer quelqu'un de ses amis, les choses n'en

iroient que mieux. Le Roi répondit, qu'il vouloit choisir lui même ses Ministres, & que son parti étoit déja pris: que le Comte de Marshal auroit la premiere place, parce qu'il étoit Lord, mais que j'aurois la principale direction des affaires. Je répondis que le terme prescrit par le Roi de Dannemark étoit déja expiré, & qu'on n'avoit fait aucuns préparatifs pour le voyage, ce qui parût inquiéter le Roi. Je proposai le Lord Barnbarrow, & M. Pierre Young, comme des personnes très propres pour accompagner le Comte de Marshal, puisqu'ils avoient déja été dans ce Pays-là; mais le Roi n'en voulut pas entendre parler parce qu'on l'avoit assuré, que ce n'étoit qu'à leur incapacité qu'il falloit attribuer le mauvais succès de la derniere négociation: cependant ils s'étoient fort bien conduits, & ce n'est que faute d'avoir des pouvoirs suffisans, qu'ils n'avoient rien terminé. C'est ainsi que des Ministres bien intentionnés perdent souvent leur crédit, quoiqu'ils ayent utilement servi, pendant que des hommes qui n'ont aucune capacité, & uniquement attachés à leurs inté-

rêts, joüissent des bonnes graces du Maître. Quel homme ne seroit pas rebuté de ces traitemens, & ne seroit pas tenté de renoncer aux affaires publiques ?

Le Roi résolut à la persuasion de son Conseil d'envoyer un Ambassadeur en Angleterre pour faire part de son mariage à Elizabeth, & lui demander son consentement. Mais ceux qui avoient engagé le Roi à cette démarche, sçavoient bien que la Reine refuseroit son agrément, & s'opposeroit même à tout autre mariage, ainsi qu'elle avoit toujours fait, soit à l'égard du Roi même, soit à l'égard de la Reine sa Mere. Cela me fit juger qu'on n'agissoit pas tout de bon ; c'est pourquoi je demandai la permission de retourner chez moi, jusqu'à ce que je fusse nécessaire, promettant que je me tiendrois toujours prêt à éxécuter les ordres du Roi : cependant la saison se passoit.

La Reine d'Angleterre répondit, qu'elle n'approuvoit pas que le Roi épousât une Princesse de Dannemarc : que le mariage de la Princesse de Navarre seroit beaucoup plus avantageux à

ce Prince, & qu'elle employeroit tout ſon crédit pour le faire réuſſir. Elle fit pourtant tout le contraire,& elle manda au Roi de Navarre qu'il ſeroit bon de ne conclure ce mariage que dans 3 ans, alléguant pour le différer des raiſons aſſez frivoles. Sur cette réponſe le Roi convoqua ſon Conſeil, qui ſe déclara contre ſon mariage; ce qui irrita ſi fort le Roi, qu'il ſollicita les Doyens des Corps de Métiers d'exciter une ſédition dans Edimbourg, & de faire menacer le Chancelier & les autres Conſeillers de les tuer, ſuppoſé que le mariage fût empêché ou même différé. Ce ſoulevement, & la peur qu'il donna à ceux du Conſeil, leur fit prendre d'autres meſures, de ſorte qu'il fut réſolu que le Comte de Marshal partiroit en diligence, accompagné du Connétable de Dundie & de Milord André Kieth, le Comte ayant prié Sa Majeſté de permettre que ces deux perſonnes l'accompagnaſſent. Le Prince le permit d'autant plus aiſément, que juſque-là il avoit trouvé beaucoup de difficultés & d'oppoſitions de ma part, & qu'il étoit informé par quelques-uns de mes

amis,

amis, que je serois très-aise que l'on me dispensât de cette Commission.

Cependant la chose ne laissa pas de traîner encore en longueur, & d'ailleurs on donna à ces Ambassadeurs un pouvoir si limité, qu'ils furent obligés de renvoyer le Lord Dingual en Ecosse, pour demander d'autres pouvoirs, ou la permission de revenir. Ce Lord eut le bonheur de trouver le Roi à Aberdeen, dans un tems où le Chancelier & la plupart des Conseillers étoient absens; de sorte qu'il obtint plus aisément ce qu'il demandoit pour les Ambassadeurs. Aussi le mariage fut conclu immédiatement après son retour en Dannemarc, & la nouvelle Reine s'embarqua avec le Comte de Marshal, & une nombreuse suite. Mais une tempête les poussa sur les côtes de Norwege, où ils furent obligés d'attendre un vent favorable. Quelques sorciers que l'on brûla peu de tems après en Dannemarc, confessérent, que cet orage avoit été excité par leurs enchantemens, pour se venger de ce que l'Amiral de Dannemarc avoit donné un souflet à un des domestiques du Magistrat de

Copenhague, dont la femme qui étoit ſorciere, avoit imploré l'aſſiſtance de ſes compagnes.

Le Roi ayant appris que la Reine s'étoit embarquée, ſe prépara à la recevoir le plus honorablement qu'il pouroit. Mais l'ayant attendue quelque tems en vain, il devint fort chagrin, & il en rejetta la faute ſur le Chancelier & ſur ceux du Conſeil qui s'étoient ouvertement déclarés contre ce mariage, & qui avoient trainé la choſe en longueur, en ſorte que la ſaiſon s'étoit paſſée, & que la navigation étoit devenue fort dangereuſe. Il ſouffloit un grand vent ſur nos côtes, & une barque de tranſport perit entre Bruntland & Lieth. Une Dame nommée Jeanne Kennedi, qui avoit été longtems en Angleterre avec la mere de notre Roi, & qui s'étoit mariée enſuite avec mon frere André Melvil de Garwock, y périt. Le Roi, ſur le bien qu'il avoit entendu dire de cette Dame, l'avoit appellée à la Cour, dans le deſſein de la placer auprès de la nouvelle Reine. Dans la crainte de ne pas arriver aſſez tôt, elle ne voulut pas

écouter l'avis du Patron, qui lui conseilla d'attendre que l'orage fût passé, de sorte qu'une autre barque battue de la tempête heurta la sienne, & la fit couler à fond. Tout périt hormis deux personnes, & j'y perdis deux Valets. Les Sorciers d'Écosse ont avoüé depuis qu'ils avoient excité cette tempête. (a)

Cependant le Roi accompagné de son Conseil, passoit fort mal son tems à Craigmillar, où il étoit dans une inquiétude continuelle. Enfin il nous députa à mon frere & à moi le Colonel Stuard, & nous fit dire, qu'ayant toujours éprouvé notre fidélité & notre attachement pour ses intérêts, il nous prioit de nous charger à l'avenir du soin de ses affaires. Il nous manda qu'il ne reconnoissoit que trop, que ceux auxquels il s'étoit confié auparavant, avoient abusé de sa bonté, & nous ordonna de concerter ensemble un nouveau sistême de gouvernement, où nous ferions en-

[a] Melvil est fort crédule sur l'article de la Magie, & débite gravement & en homme persuadé, des Historiettes, & de petits Contes fort ridicules.

trer les moyens que nous jugerions les plus efficaces, pour réformer les abus & les désordres qui s'étoient glissés dans le ministere; qu'il étoit résolu de se reposer entierement sur nos Conseils, & qu'il ne doutoit pas, que par-là il ne pût prévenir les maux qui étoient encore à craindre. Nous répondîmes que le Roi nous faisoit trop d'honneur, en témoignant avoir une si bonne opinion de notre prudence; que nous tâcherions de nous en rendre les moins indignes qu'il nous seroit possible; que nous étions trés-sensibles aux déplaisirs de Sa Majesté, que nous prenions la liberté de la supplier de ne pas prendre les choses si fort à cœur, & de se reposer plus sur Dieu que sur les hommes, comme elle avoit toujours fait auparavant; que déformais nous donnerions tous nos soins à bien recevoir la Reine, & à traiter honorablement ceux de la Noblesse Danoise qui l'accompagneroient; qu'après leur départ il seroit à propos de songer à régler les affaires du Royaume, conformément aux intentions de Sa Majesté, & qu'alors nous y travaillerions conjointement avec ceux

de ses Conseillers qu'elle croiroit les plus zélés pour son service; mais que nous n'osions nous charger seuls d'une Commission si importante, d'autant que tous les malheurs de l'Ecosse n'étoient venus que de ce que les Rois avoient abandonné toute la direction des affaires à un seul homme, ou à peu de personnes; que cet excès de faveur & de crédit aveugloit ordinairement les Ministres, & les rendoit orgueilleux & intéressés, personne n'osant les contredire, de peur d'offenser des hommes qui disposent en quelque façon de la bonne & de la mauvaise fortune.

Le Chancelier ayant appris que le Roi étoit peu satisfait de lui, résolut (du moins le bruit en courut) de sortir du Royaume, & fit dire sous main au Roi qu'il vouloit aller au-devant de la Reine, & l'amener lui-même, voyant que ceux qui étoient avec elle, n'étoient que des discoureurs, qui sçavoient mieux parler qu'agir. En même tems il n'oublia pas de gagner par ses libéralités quelques-uns de ceux qui étoient le plus en faveur; cet artifice lui réussit assez bien: car on donna une

tournure si favorable à ce voyage, que le Roi oublia tout le passé. On lui parla même tant de fois des préparatifs & des frais que faisoit le Chancelier pour équiper un Vaisseau que l'envie lui prit de faire le voyage lui-même avec le Chancelier. La chose fut résolue & exécutée presqu'en même tems, mais avec tant de mystere, qu'excepté les Favoris, personne n'en sçut rien. Le Chancelier avoit été averti de la résolution que le Roi avoit prise de remettre la direction des affaires à mon frere & à moi, il en conçut un tel dépit & une telle jalousie, que pour s'en venger, il engagea le Roi à ne me point parler de cette affaire. Cependant il ne put empêcher que mon frere Robert ne fût fait Vice-Chancelier, & malgré toutes ses intrigues, il fut chargé de présider dans le Conseil, pendant l'absence du Roi, assisté du Duc de Lenox, de Milord Hamilton, de Bothwel, & de quelques autres Nobles.

Outre le Vaisseau du Chancelier, trois autres Vaisseaux partirent avec le Roi : le Clerc de Justice Carmichaël,

le Prevôt de Lincludin, Guillaume Kieth, George Hume, Jacqûe Santland, avec les Officiers ordinaires du Roi, s'embarquérent ſur ces Vaiſſeaux. La ſaiſon étoit aſſez mauvaiſe, car on entroit dans l'hyver. Le dernier jour du trajet, il s'éleva un ſi grand vent qu'ils furent en danger de faire naufrage. Ils arrivérent pourtant la nuit même en Norwege, où la Reine attendoit un vent favorable pour s'embarquer. Mais elle fut agréablement ſurpriſe lorſqu'elle vit arriver ſon Epoux. Le Roi, après tant de fatigues, & tant de riſques, ne put ſe résoudre à ſe mettre en mer avant que l'hyver fût paſſé. La Reine & le Conſeil de Dannemarc ayant appris cette réſolution, invitérent les nouveaux mariés à paſſer l'hyver à Coppenhague. Ils s'y rendirent par terre, & le Roi dans tous les lieux où il paſſa, donna des marques de ſa libéralité & de ſa magnificence.

Mais les Nobles qu'il avoit avec lui, lui ſuſcitoient tous les jours de nouveaux embarras & de nouveaux chagrins. C'étoit à tout moment quelque querelle ſur le rang, ou quelqu'autre

incident de cette nature : surtout le Comte de Marshal, qui n'étoit pas un Comte de nouvelle datte, & qui se voyoit employé dans une Ambassade si honorable, vouloit avoir le pas sur tous les autres Ministres du Roi, tant qu'il demeureroit dans une Cour, où il avoit représenté son Maître. Mais le Chancelier alleguoit, que l'importance & la prérogative de sa Charge lui donnoit la préséance. Le Clerc de Justice intervint dans la dispute, & le Connétable de Dundie & Milord Dingual, se disputérent pareillement le pas. George Hume enleva à Guillaume Kieth la Charge de Maître de la Garderobe, qui appartenoit au dernier. Mais à la fin tous ces petits partis se réduisirent à deux grandes factions, dont l'une tenoit pour le Comte de Marshal, & l'autre pour le Chancelier. Le dernier l'emporta sur son Compétiteur, le Roi ayant plus de penchant pour lui que pour l'autre. Le Chancelier triompha donc, & quoiqu'il fût en Dannemarc, il ne laissa pas de faire de nouveaux projets pour réformer tout le Ministere, dès qu'il seroit reve-

nu en Ecosse. Selon le plan qu'il avoit tracé, on devoit supprimer le Conseil Privé, mais il vouloit faire grace à celui des Finances, pourvu qu'on n'y admit point de Nobles. Outre cela plusieurs Seigneurs qui n'avoient pas assez de soumission pour lui, devoient être cassés pour faire place à ses Créatures. Il dressa en même tems une Ordonnance, & engagea le Roi à la faire publier en Ecosse pendant son absence. Elle portoit, qu'aucun Gentilhomme ne viendroit à la Cour, sans y être appellé; qu'en ce cas il n'ameneroit avec lui que six personnes, & que les Barons n'en pourroient amener que quatre. Outre cela le Chancelier avoit résolu de faire mettre en prison, ceux qui avoient désobéi au Roi pendant son voyage, entre lesquels il comptoit le Comte de Bothwel, Milord Hume, & quelques autres, qui habitoient sur les frontieres dans le haut Pays.

Le Roi revint en Ecosse au commencement du Printems, & il débarqua à Lieth, accompagné de l'Amiral de Dannemarc & de plusieurs Membres du Conseil, & de la Noblesse de

ce Royaume. On les traita fort honorablement, & après le Couronnement de la Reine, on les renvoya avec de beaux présens; il y avoit plus de 12 chaînes d'or, sans compter les médailles, les portraits, & plusieurs autres bijoux.

Le Roi m'appella à la Cour immédiatement après son retour de Dannemarc, & m'ordonna de tenir compagnie aux Nobles Danois qui l'avoient suivi. Je m'en acquittai d'une maniere dont le Roi parut satisfait.

Sur ces entrefaites le Comte de Worcester arriva en Ecosse, avec la qualité d'Ambassadeur d'Elisabeth, pour complimenter les nouveaux mariés & pour leur faire des présens. On m'ordonna aussi d'accompagner cet Ambassadeur, à qui l'on fit présent d'une bague en le congédiant.

Quand le Roi fut débarrassé des Danois, il me raconta à loisir les avantures de son voyage, & me dit qu'il voudroit bien m'avoir envoyé seul en Dannemarc à la place du Comte de Marshal & des deux autres qu'il avoit ajoints à ce Seigneur, tant il étoit mé-

content de leur conduite. Je répondis que j'avois oui dire que le Comte s'étoit fort bien gouverné, & que l'Amiral de Dannemarc & les autres Nobles de ce Pays-là avoient parlé fort avantageusement de sa personne. Mais le Roi, prévenu par les rapports peu favorables du Chancelier ne voulut point se laisser désabuser. Il m'avoua encore qu'il avoit eu plus de peine à contenir le peu de gens qu'il avoit avec lui, que mon frere n'en avoit eu à maintenir en paix toute l'Ecosse. Dans le fond mon frere méritoit cet éloge; car toute la Noblesse avoit si bonne opinion de lui, qu'elle étoit persuadée qu'il ne lui proposeroit rien qui ne fût conforme aux intentions du Roi, & qu'à son retour il ne lui donneroit pas de fausses informations. Mais le Chancelier jaloux du grand crédit de mon frere, & oubliant tout ce que celui-ci avoit fait pour avancer sa fortune, & lui faire obtenir la Charge de Chancelier, ne se souvenoit que trop bien que le Roi avoit voulu lui confier la direction des affaires. Il résolut donc de travailler à ruiner son crédit; n'ayant point d'autre pré-

texte pour le détruire, il l'accusa de s'être une fois absenté de la Cour, dans le tems qu'il devoit fournir quelques petits secours à des Etrangers. En effet, sa femme ayant été attaquée d'une maladie mortelle à Bruntland, avoit désiré de le voir, & là-dessus il s'étoit rendu auprès d'elle. Le Chancelier empoisonna cette démarche, & il persuada au Roi que mon frere avoit fait ce voyage régulierement toutes les semaines, & qu'il y avoit toujours employé trois ou quatre jours, négligeant ainsi les affaires du Royaume. Que pendant ce tems-là le Sécrétaire Alexandre Hay, avoit été chargé de l'administration, & que c'étoit lui qui méritoit les louanges qu'on donnoit à mon frere. Le Roi croyant ce rapport, entra dans une telle colere contre mon frere, que la moindre menace qu'il lui fit, fut de le faire mettre en prison, & de lui ôter sa Charge. Cela arriva six jours après que le Roi lui avoit donné tant d'éloges. C'est ainsi que souvent le bon naturel & la générosité ne servent de rien au Prince, ni la fidelité ni les soins au Courtisan. Mais le Roi ayant été mieux

informé dans la suite, se repentit de son emportement, & tourna tout son ressentiment contre le Chancelier. Cependant celui-ci n'en ressentit les effets que quelque tems après.

La jalousie se mit entre le Chancelier & ceux du Conseil. Ceux-ci publioient que le Chancelier étoit la cause de tous les désordres, & qu'il faisoit signer au Roi tout ce qu'il vouloit, ne travaillant que pour son profit, ou pour l'intérêt de ses Créatures.

D'un autre côté le Chancelier pour être le Maître dans le Conseil, vouloit en exclure tous ceux qui n'avoient pas une déference aveugle pour ses volontés, & tâchoit de mettre en leur place d'autres personnes qui lui fussent plus dévouées. Quelques Membres du Conseil se liguérent donc contre lui, & travaillérent à le faire disgracier. Mais un des Conseillers, ayant une affaire d'importance à solliciter, & voyant qu'il avoit besoin du Chancelier pour y réussir, trahit ses Confreres, & lui découvrit tout le complot; ce qui lui donna les moyens de le préve-

nir. Néanmoins, la premiere fois qu'il voulut parler au Roi, ce Prince refusa de l'entendre, & le quittant avec dédain, il me prit par la main, & me dit : » Je suis le Prince du monde le » plus maltraité, comme je vous le fe- » rai voir demain, car il est trop tard » aujourd'hui pour entamer une con- » versation si chagrinante. C'est pour- » quoi faites venir votre frere Robert, » & je vous en parlerai à tous les deux. » Je ne puis oublier, ajouta-t-il, ce » que je vous ai entendu dire souvent, » qu'il n'y avoit pas de plus grande fi- » nesse, que celle d'être fidele.

Nous apprimes le lendemain ce qui causoit le chagrin du Roi, c'est que le Chancelier & ses Créatures avoient complotté de perdre ses plus fidels amis. Mais mon frere voyant qu'il étoit de l'intérêt du Roi, que l'affaire fût assoupie, appaisa cette querelle, au grand contentement du Prince.

Après le Couronnement de la Reine, la Cour étant delivrée de cette grande foule d'étrangers, on convoqua une assemblée, pour délibérer sur les moyens de régler les affaires du Royau-

me. On y invita beaucoup de Gentils-hommes & de Barons : mais il y en avoit peu , qui voulussent s'y rendre. En effet, quoiqu'on les eût appellés au Couronnement de la Reine, on leur avoit fermé les portes du Palais, & on avoit eu si peu de considération pour eux, qu'il sembloit qu'on ne les eût fait venir que pour leur faire un affront. Le principe de la conduite qu'on avoit tenue à leur égard venoit de ce que ceux qui avoient suivi le Roi en Dannemarc lui avoient conseillé de ne pas se rendre si familier, ni de trop facile accès , lui faisant entendre qu'il ne devoit être permis d'entrer dans sa Chambre, qu'à ses Chambellans , au Chancelier, & à quelques-uns du Conseil; ils s'imaginoient que par ce moyen ils pourroient se maintenir seuls dans la direction des affaires, & disposer plus absolument de la faveur du Prince.

Ils ne se contentérent pas de tenir le Roi comme assiegé, & de garder les avenues ordinaires, par lesquelles on pouvoit avoir accès auprès de sa personne, ils voulurent encore se servir de cette methode sans discernement,

envers les Membres des Etats du Royaume, qui venoient à un Parlement, ou à une assemblée générale de la Nation. C'étoit même dans ces occasions, que voulant faire parade du crédit, qu'ils avoient auprès du Prince, ils affectoient de lui parler souvent à l'oreille à la vûe de toute l'assemblée, afin que ceux qui avoient quelque grace à solliciter, ne pussent pas ignorer, à qui il falloit faire des largesses. Si j'avois été d'humeur à faire valoir mon crédit, j'avois plus d'occasion de le faire que tout autre. Mais toutes les fois que le Roi me faisoit venir pour sçavoir de moi de quelle maniere on avoit traité les Etrangers, ou qu'il s'informoit de quelqu'autre chose, je lui faisois une réponse fort courte, & je me retirois au plutôt. Ce qui fut remarqué de plusieurs Gentilshommes & Barons qui étoient venus à cette assemblée. Dans ce Parlement on avoit dessein de réformer beaucoup d'abus, mais on n'exécuta rien : ce qui fit murmurer d'autant plus le peuple, qu'on avoit fait esperer quelque changement, & que le Roi avoit pro-
mis

mis en public dans l'Eglise d'Edimbourg, qu'il se comporteroit tout autrement à l'avenir, & qu'il s'appliqueroit aux affaires de son Royaume, avec plus de soin qu'aucun de ses Prédécesseurs. En effet, il en eut le dessein: mais les personnes qui devoient seconder ses intentions, n'agissoient pas si sincerement, & ceux en qui le Roi prenoit plus de confiance, ne songeoient qu'à faire leur fortune, & s'embarrassoient très-peu du reste. Cependant ils tâchoient de persuader au Roi que tout alloit bien; mais comme l'imposture étoit visible, je présentai au Prince un Mémoire, pour l'informer du véritable état de ses affaires. J'en avois fait le projet avant le voyage du Roi, lorsqu'il envoya le Colonel Stuard pour demander les avis de mon frere Robert & les miens. Ce Mémoire étoit conçu en ces termes.

SIRE,

„ L'heureux retour de Votre Majesté a rendu la joye à tous vos Sujets, qui n'ont jamais rien attendu de

» vous que de grand depuis que vous
» êtes ſorti du berceau. La promeſſe
» que vous avez faite publiquement
» après votre retour de Dannemarc,
» de vous appliquer avec ſoin aux affai-
» res, a augmenté les grandes eſpé-
» rances qu'on avoit déja conçuës de
» votre heureux Gouvernement. Votre
» zele pour la véritable Religion, vo-
» tre équité, jointe à votre prompti-
» tude à étouffer les ſéditions dans leur
» naiſſance, vous ont acquis l'amour
» & l'eſtime de la plûpart de vos Su-
» jets, deſorte qu'ils vous regardent
» comme le meilleur Roi qui ait de-
» puis long-tems gouverné ce Pays.
» Mais ils s'étonnent de voir que vos
» affaires ſoient ſi mal adminiſtrées,
» que jamais on n'a vû l'Ecoſſe en un
» plus grand déſordre qu'aujourd'hui.
» Le Clergé murmure, & ſon mécon-
» tentement ſe répand par une ſecrete
» influence ſur tout le Peuple. Vos af-
» faires domeſtiques ſont en grande
» confuſion. Votre Nobleſſe eſt divi-
» ſée en diverſes factions. Jamais on
» n'a vû les Barons ſi pauvres, ni le
» menu Peuple ſi foulé. Jamais on n'a

» chargé le Royaume de tant d'im-
» pôts, & jamais si peu de Particu-
» liers n'en ont profité. Jamais on n'a
» vû tant de Parlemens, & jamais
» pourtant on n'a enfraint si impuné-
» ment les Loix du Royaume & vos
» Ordonnances. Et ce qui est incom-
» préhensible, jamais les meurtres &
» les assassinats n'ont été si fréquens
» que depuis votre retour, & depuis
» que vous avez fait espérer un meilleur
» Gouvernement.

» C'est pourquoi, Sire, comme dans
» une grande tempête, ou dans un
» incendie, chacun accourt & offre
» une assistance, qu'on ne refuse pas
» dans une occasion si pressante, ainsi
» j'espere que Votre Majesté prendra
» en bonne part les avis que j'ose lui
» donner, puisqu'Elle me les a de-
» mandés elle-même avant son voyage
» de Dannemarc.

» Tous les désordres de l'Etat pro-
» cedent de trois sources.

» La premiere concerne le Service
» de Dieu.

» La seconde, l'administration de
» vos Finances.

» La troisiéme, la Police & le Gou-
» vernement de tout le Pays.

» Pour ce qui est du Service de
» Dieu, il est certain que nous l'avons
» négligé, & que nos pechés nous
» ont attiré la malediction du Ciel. Ce
» qui ne peut se réparer que par un
» humble repentir, & par une sincere
» conversion. Rien n'y peut tant con-
» tribuer que l'exemple de Votre Ma-
» jesté; car tout le monde ayant les
» yeux sur Elle, chacun imitera sa
» pieté, sa justice & sa tempérance.

» La Religion & la Justice ont tou-
» jours été les colonnes les plus fermes
» d'un Etat. Quand les Payens virent
» la prospérité des Juifs, ces exacts
» Observateurs de tous les points de
» leur Religion, ils comprirent qu'il
» n'étoit point de frein plus sûr pour
» contenir les Peuples, que de les
» assujettir à des Cérémonies Reli-
» gieuses : ainsi ils instituérent des
» Rits à leur maniere; & quoiqu'ils
» fussent bien persuadés de la fausse-
» té & de l'absurdité du culte qu'ils
» introduisoient, ils ne laissoient pas
» de faire mourir tous ceux qui osoient

» en parler avec mépris. Que ne devez-vous donc pas faire, Sire, pour » la véritable Religion ? Et combien » de soins ne devez-vous pas prendre » pour la faire observer ? Il sera donc » nécessaire de choisir des Ministres » dévots & vertueux, non-seulement » capables d'instruire par leurs Sermons, mais dont la vie & les mœurs » soient des Prédications continuelles. » Quand l'Eglise sera pourvûe de Ministres exemplaires, il faudra leur » fournir de quoi vivre, non en telle » abondance que l'avarice ou l'ambition puisse les tenter, ni en si petite » quantité, qu'ils puissent se plaindre » de leur pauvreté, comme ils font » aujourd'hui.

» Pour ce qui concerne les désordres de votre Maison, & de vos Finances, que Votre Majesté ait la » bonté de considérer que ce n'est ni » le mérite ni les bonnes qualités qui » lui ont fait choisir ses Officiers & ses » Ministres, mais qu'elle a écouté uniquement les sollicitations de ses Favoris. Si Votre Majesté veut y remédier, il faut qu'elle s'arrête peu aux

» recommandations de ces derniers,
» & qu'elle s'étudie elle-même à con-
» noître les Sujets ; alors il lui sera fa-
» cile de placer chacun dans le poste
» pour lequel la nature l'a fait naître :
» & comme ce discernement suppose
» de grandes lumieres, vous trouverez
» en cela, Sire, une belle occasion
» de faire admirer votre pénétration
» & votre prudence : par-là vous aug-
» menterez encore la bonne opinion
» que tout le monde a déja conçue de
» vous ; car tel Maître, tel Ministre ;
» & si vous n'avez auprès de vous que
» des gens de mérite, tout le monde
» en jugera d'autant plus avantageuse-
» ment de votre personne. De plus,
» l'attention que vous aurez de bien
» choisir vos Officiers & vos Ministres,
» vous conciliera le cœur de vos Su-
» jets. Car lorsque le Peuple voit au-
» près du Prince des personnes inté-
» ressées, violentes & insatiables, qui
» inventent des crimes imaginaires,
» afin que les confiscations soient fré-
» quentes, & qu'ils puissent s'enrichir
» aux dépens des Accusés, tout trem-
» ble alors, & le mécontentement en

» rejaillit sur la personne du Prince.
» Mais quand un Roi ne souffre auprès de lui que des gens de bien, qui aiment la justice, & qui sont libéraux sans être prodigues, chacun croit alors que sa vie & ses biens sont en sureté, & tout le monde applaudit au discernement & à la bonne conduite du Maître. Il faut surtout qu'un Prince ne charge de l'administration de ses Finances que des personnes vertueuses & fideles, & qu'il soit souvent présent à la révision des comptes. Car il y en a peu qui osent découvrir les erreurs qui s'y trouvent, quand il s'agit de contrôler & d'offenser un homme qui est en crédit. Je l'ai fait quelquefois, lorsque j'étois Membre de ce Bureau, mais je m'en suis toujours mal trouvé.

» La dissipation de vos Finances, vient de ce que Votre Majesté, par un mouvement de piété, a fait de grandes donations à l'Eglise, & à plusieurs Nobles & Barons pour reconnoître leurs services. Les fréquentes rebellions ont fait encore

» une grande brêche à vos revenus ;
» car elles vous ont obligé d'engager
» une partie de vos Domaines, pour
» vous mettre en état de réduire les
» Révoltés. Mais on y peut remédier
» avec un peu de sagesse & d'œcono-
» mie.

» Outre cela, Sire, par une gé-
» nérosité, qui vous est naturelle,
» vous avez donné durant votre mi-
» norité une bonne partie de vos ren-
» tes & de vos terres à des personnes
» insatiables & importunes, & vous
» vous êtes fait un plaisir d'enrichir à
» vos dépens, non ceux qui en étoient
» les plus dignes, mais ceux qui plai-
» soient le plus à vos Favoris. Quand
» vous aurez bien choisi les Ministres
» des Finances, vous leur ajoindrez en
» qualité de Receveurs ou de Substi-
» tuts, des personnes qui puissent don-
» ner caution. Mais s'il est bon qu'ils
» ne soient pas d'une condition trop
» basse, il est encore bien plus né-
» cessaire qu'ils ne soient pas d'un rang
» à se faire craindre. Il faut que ces
» Officiers soient tels qu'on ne craigne
» pas de leur dire la vérité. En atten-
» dant

„ dant réservez-vous le Casuel & les „ Bénéfices vacants, jusqu'à ce que vous „ ayez vû à quoi ces nouveaux reve- „ nus peuvent monter.

„ Vous sçaurez encore que votre „ meilleur revenu vient du Haut-Pays, „ où le Roi ni Dieu même, n'ont ja- „ mais été servis ni obéis. Cependant „ si vous pouvez établir une discipline „ exacte dans ce Pays, aussi bien que „ dans les Isles du Royaume, ainsi que „ fit Jacque V, votre épargne augmen- „ tera du double. Jamais le Roi d'E- „ cosse n'a été riche, tant qu'il a souf- „ fert que ceux du Haut-Pays rava- „ geassent la Plaine. Car depuis ce „ tems-là le revenu de la Couronne „ est diminué, & la dépense est de- „ venue plus grande, le luxe de nos „ Voisins nous ayant malheureusement „ infectés vers le même tems.

„ Après la réduction de ce Pays, „ vous pourrez mettre en valeur vos „ Parcs, & vos ménageries; de cette „ maniere votre Table sera abondam- „ ment pourvue. Pour ce qui est des „ Domaines situés au Midi, ils sont „ engagés à des hommes si puissans,

„ qu'il n'y a point de sureté pour moi „ à toucher cette corde. Néanmoins „ ceux qui en sont maintenant possesseurs, devroient du moins vous fournir „ tous les ans des Bestiaux, pour votre „ table.

„ Les Marchandises, & les Denrées „ défendues, que l'on fait tous les „ jours sortir de l'Ecosse, monteroient „ aussi à quelque somme, si l'on étoit „ vigilant & exact à les saisir, conformément à plusieurs Edits du Parlement, qui ont été publiés à ce „ sujet.

„ Enfin le moyen le plus sûr de bien „ gouverner un Royaume, est de se bien „ gouverner soi-même. Car les Peuples sont toujours prêts à se soumettre à la volonté du Prince, quand „ le Prince lui-même se soumet à la „ raison; lorsqu'un Roi est maître de „ lui-même, il l'est bientôt du cœur „ de ses Sujets, & il peut disposer à „ son gré de tout l'Etat.

„ Comme on demandoit à Theopompe quelle étoit la meilleure maniere de regner, il répondit que c'étoit d'entendre avec plaisir la vérité.

„ Le Sénat de Rome écrivant à
„ Trajan, lui disoit que les Princes
„ sont excusables, en ce qu'ils négli-
„ gent beaucoup de choses, & que
„ cela ne vient pas de ce qu'ils man-
„ quent de bonne volonté, mais de
„ ce que personne n'ose leur dire
„ la vérité. Il ajoutoit dans la même
„ Lettre, qu'un Prince doit toujours
„ préférer les avantages de son Peuple
„ à sa propre satisfaction : songer bien
„ plus à ce qui lui est honorable qu'à
„ ce qui peut l'amuser ; ménager ses
„ paroles avec économie, & prodiguer
„ les bienfaits sans mesure.

„ Plutarque disoit au même Trajan:
„ si votre administration ne répond
„ pas à l'attente de votre Peuple,
„ vous serez en butte à beaucoup de
„ dangers. Il dit encore qu'un Prince
„ doit s'appliquer à bien gouverner,
„ s'il ne veut pas être ingrat envers
„ Dieu : qu'il doit être vigilant & exact,
„ doux envers son Peuple : obligeant
„ envers les Etrangers, qu'il ne faut
„ pas qu'il soit attaché aux richesses, ni à
„ ses propres sentimens. En effet, com-
„ me Dieu est le premier mobile, &

„ le directeur du monde, à qui la terre,
„ la mer, & tous les élemens obéïssent:
„ ainsi les Ministres, les Juges, les
„ Officiers, & tous les Sujets doivent
„ obéïr, & se régler sur la volonté du
„ Prince. Votre Majesté peut juger par-
„ là si le Gouvernement de ce Royau-
„ me est bien ou mal constitué.

„ Il est vrai que l'Ecosse est un Royau-
„ me héréditaire & Monarchique,
„ mais il n'est point de Gouvernement
„ si absolu, où il n'y ait quelquefois
„ des révoltes, particuliérement quand
„ il y a une Noblesse trop nombreu-
„ se, & que le Prince qui la doit te-
„ nir en bride, néglige le soin de ses
„ affaires. Alors toute la lie du Peu-
„ ple, & généralement tous ceux qui
„ ont de la peine à subsister, se joignent
„ aisément à ceux qui ont quelque cré-
„ dit dans le Pays, ou qui ont beau-
„ coup de biens & de parens, & il suf-
„ fit alors d'alleguer quelque prétexte
„ apparent pour soulever tout le
„ Pays.

„ Ce mal est encore plus à craindre
„ en Ecosse qu'en tout autre pays,
„ parce que les Rois n'y ont point de

„ Troupes réglées, ni de garnisons,
„ comme les autres Princes. Ils n'ont
„ donc pas les moyens de châtier les
„ coupables & les mutins, pour peu
„ qu'ils soient puissans, ou qu'ils ayent
„ une famille nombreuse. Un Roi d'E-
„ cosse n'a donc d'autre parti à pren-
„ dre que de gagner les cœurs de ses
„ Sujets par une vertu & une pruden-
„ ce extraordinaire, & c'est le seul
„ moyen de s'en faire obéïr & respe-
„ cter. Il est vrai que cette methode de
„ gouverner semble imparfaite, mais
„ il faut considerer que celle de se faire
„ obéïr par crainte, l'est bien davan-
„ tage; car dans ce dernier cas, il n'y
„ a que les corps qui obéïssent, tan-
„ dis que les cœurs murmurent & se
„ révoltent en secret. Aussi dès qu'un
„ Prince est malheureux, les Sujets,
„ au lieu de le secourir ne cherchent
„ qu'à l'accabler. Pour un Roi qui
„ n'est pas aimé de ses Sujets, il n'est
„ rien si dangereux, que les grandes
„ assemblées des Etats. Car tant que
„ les Mécontens sont dispersés, ils ne
„ sont guéres à craindre: mais dans un
„ Parlement ou dans une assemblée

» nombreuse, où ils peuvent conférer
» ensemble, ils ont les moyens de se
» connoître, & d'agir de concert. S'ils
» sentent alors qu'ils sont les plus forts.
» ils prennent ordinairement des réso-
» lutions hardies, & ils remédient
» promptement aux désordres de la
» Cour, en chassant les Favoris, qui
» ont abusé de leur crédit. De ces deux
» sortes de Rois, le premier qui re-
„ gne par amour, est plus qu'un Mo-
„ narque, & le dernier qui se fait
„ obéir par crainte, est moins qu'un
„ Roi électif: des premiers, il y en a
„ eu très-peu en Ecosse, & des der-
„ niers, il n'y en a eu que trop. Ce
„ qui fait que la soumission & l'obéïs-
„ sance des Sujets, n'y sont pas en-
„ core établies au point qu'elles le de-
„ vroient être, & que les séditions &
„ les désordres y sont comme autori-
„ sés par une longue possession. De-
„ sorte qu'il n'y a point de remede à
„ tous ces maux, à moins qu'il ne
„ plaise à Dieu de nous donner trois
„ Rois consécutifs, tels que j'ai dépeint
„ ceux, dont le gouvernement est le
„ meilleur. Encore faut-il qu'ils se sui-

,, vent immédiatement les uns les au-
,, tres, & qu'ils vivent long-tems. Je
,, prie Dieu qu'il faſſe enſorte que vous
,, ſoyez le premier des trois! Mais il
,, ſemble que Votre Majeſté ſe régle
,, ſur de méchans avis, puiſqu'elle tra-
,, vaille à augmenter le nombre des
,, Nobles, & à les rendre par-là plus
,, forts, au lieu que les autres Princes
,, s'étudient à diminuer & leur nombre,
,, & leurs forces, ſachant qu'il y a tou-
,, jours de l'émulation entre les Rois
,, & leur Nobleſſe. Les Rois aiment à
,, regner en Souverains & d'une ma-
,, niere abſolue; la Nobleſſe au con-
,, traire tâche de borner leur pouvoir,
,, & ſi elle n'y réuſſit pas par des voyes
,, indirectes, elle l'entreprend ouver-
,, tement, & par force. Juſqu'ici l'on
,, n'a eu que très-peu de Rois qui
,, ayent eu aſſez de vertu & de tete
,, pour parler en maîtres, encore ſe
,, ſont-ils prévalus pour cet effet de
,, leurs Alliances & de leur Nobleſſe;
,, mais la plupart trop pareſſeux, ou
,, incapables de gouverner par eux-
,, mêmes, ſe ſont laiſſés conduire par
,, de méchans Conſeillers, & ont fini
,, d'une maniere honteuſe.

„ L'Angleterre croit se soulager en
„ répandant le sang de sa Noblesse,
„ & en la tenant éloignée du Conseil
„ & des affaires. Tout au contraire,
„ l'Ecosse se trouve bien en épargnant
„ le sang des Nobles & des Barons,
„ & en les appellant aux dignités &
„ aux Charges. Car si l'on agit avec
„ eux selon la rigueur des Loix, &
„ qu'on en fasse mourir quelques-uns,
„ chaque exécution attire au Roi un
„ grand nombre d'ennemis, selon que
„ la famille du mort est plus ou moins
„ considerable, lesquels épient toujours
„ l'occasion de se venger, & la trouvent
„ tôt ou tard. Enfin par une mauvaise
„ connivence ou par une coutume fort
„ mal établie, le Corps des Nobles est
„ devenu trop nombreux; ce qui les
„ rend si fiers qu'ils croyent être Con-
„ seillers nés du Prince, quoiqu'ils s'i-
„ maginent n'être pas obligés pour
„ cela de rester à la Cour, à moins que
„ quelque affaire particuliere ne les y
„ retienne, ou qu'ils ne soient appel-
„ lés à un Parlement. Cependant si le
„ Roi veut gouverner sans leur parti-
„ cipation, ils font les mutins, & ils

„ forment des entreprises dont nos „ Chroniques ne sont que trop plei„ nes.

„ Il n'est donc pas à propos, Sire, „ d'exclure les Nobles de votre Con„ seil; au contraire, il en faut choisir „ un certain nombre des plus sages pour „ y assister; c'est de quoi ils se lasse„ ront bientôt, & ils auront envie de „ s'en retourner quand ils manqueront „ d'argent. Après cela ils n'auront „ plus de prétexte de murmurer ou „ de faire les mutins.

„ Il est nécessaire encore de gagner „ quelques-uns des plus considérables „ de votre Noblesse par des bienfaits, „ ce qui peut servir à tenir les autres „ en bride.

„ Les Romains nommoient leurs „ Princes, les Peres de la Patrie. On „ ne sçauroit mériter un nom si hono„ rable, si l'on ne prend un soin pa„ ternel de ses Sujets, & si l'on n'em„ pèche que ceux ausquels on donne „ quelque autorité sur le Peuple, ne „ viennent à en abuser; ce qui ne se „ peut mieux faire qu'en récompensant „ ceux qui font bien, & en châtiant

„ ceux qui ne font pas leur devoir. Sur „ tout ayez foin de vous faire refpec- „ ter dès la premiere année de votre „ mariage, puifque tout le monde aura les yeux attachés fur vous, & que „ la bonne ou mauvaife réputation que „ vous ferez alors, durera long-tems.

„ N'épargnez ni vos foins ni votre „ argent pour être bien informé, foit „ de ce qui fe paffe dans votre propre „ pays, foit de ce qui arrive chez vos „ voifins; car lorfque vous ferez inftruit de bonne heure des méconten- „ temens, des cabales fecrettes, & des „ querelles de vos Sujets; cette con- „ noiffance vous ouvrira les yeux, & „ vous mettra à portée de prendre de „ bonnes mefures.

„ Ne foyez point de difficile accès „ pour votre Nobleffe & pour vos Ba- „ rons, quand ils viendront à la Cour, „ mais furtout quand ils feront appel- „ lés à quelque affemblée. Donnez „ chaque femaine, pour le moins une „ fois, une audience publique, où le „ pauvre & le riche puiffent vous abor- „ der également. Recevez alors leurs „ requêtes & leurs plaintes, & faites

„ enforte avec votre Confeil & votre „ Maître des Requêtes, que les répon„ fes foient promptement expédiées.

„ Réformez le luxe des habits & des „ feftins : mais ce n'eft rien de faire „ des Réglemens, fi vous n'enfeignez „ la modération par votre exemple.

„ Je vous donne ces avis, Sire, par„ ce que je crois votre efprit affez mûr „ pour en profiter, & que vous avez déja „ affez d'expérience pour fçavoir que „ vous ne devez plus abandonner la „ direction de vos affaires à une ou „ deux perfonnes, qui ont ordinaire„ ment leurs vûes particulieres, & fe „ foucient peu de ce qui peut arriver „ au Prince & à l'Etat.

„ On ne fçauroit trouver étrange „ que Votre Majefté fe foit entiere„ ment repofée fur fes Confeillers, pen„ dant qu'elle étoit encore dans fa mi„ norité. Mais aujourd'hui qu'elle eft „ dans un âge plus mûr, tout le mon„ de feroit étonné qu'elle ne fe fervît „ pas de cet excellent efprit, de cette „ mémoire extraordinaire, dont la na„ ture l'a douée; & qu'elle abandonnât „ à fes Miniftres les rênes du Royau-

» me, tandis qu'elle peut les tenir
» elle-même. Considerez seulement,
» Sire, d'où viennent les attentats &
» & les révoltes qui ont agité votre re-
» gne? D'où vient qu'on a osé si sou-
» vent surprendre la personne sacrée
» de Votre Majesté? D'où vient qu'on
» a si souvent changé le Ministere &
» les Loix mêmes? C'est que vous avez
» commis l'administration de vos Fi-
» nances, des forces Maritimes & de vos
» affaires les plus importantes à des gens
» qui vous paroissoient fideles, & qui
» n'étoient pourtant que des loups ra-
» vissans & insatiables; qui pour mieux
» s'assurer de la proye que vous leur
» abandonniez, travailloient d'abord de
» toute leur force à éloigner des em-
» plois ceux qui leur paroissoient trop
» gens de bien, & à n'y placer que
» ceux qui étoient de la même trempe
» qu'eux. Les Charges se trouvoient
» donc entre les mains de personnes
» qui ne dépendoient pas de vous,
» mais de vos Favoris. Après cela ils
» étoient en état d'agir de concert, &
» de parler le même langage, c'est-à-
» dire, que vos yeux & vos oreilles ne
» vous servoient plus de rien, & qu'il

„ vous étoit impossible d'apprendre le
„ véritable état de vos affaires.

„ Votre Majesté se souvient, sans
„ doute, de ce que je lui ai prédit qui
„ arriveroit si elle abandonnoit la di-
„ rection des affaires à des personnes
„ intéressées, orgueilleuses & insolen-
„ tes; mais quoique ma franchise m'ait
„ été fort nuisible, je m'en console en
„ quelque maniere, puisque Votre Ma-
„ jesté m'a avoué elle-même, que je
„ lui avois dit la vérité. Il est vrai que
„ cet aveu venoit un peu tard, puis-
„ que le mal étoit fait.

„ Vous me reprocherez peut-être
„ que je ne suis pas constant dans mes
„ conseils; en effet, un an après votre
„ retour de Dannemarc, je vous ai fait
„ connoître que votre Peuple étoit mé-
„ content de ce que les effets répon-
„ doient si mal à vos promesses, & je
„ suppliai Votre Majesté de se déter-
„ miner enfin, ou à gouverner par el-
„ le-même avec une application Roya-
„ le, ou à confier le soin de ses affaires
„ à un certain nombre de Conseillers
„ que je lui nommerois, seulement pen-
„ dant l'espace d'une année. J'assurai en

„ même tems V. M. que si elle prenoit „ l'un ou l'autre de ces deux partis, „ elle trouveroit au bout de l'année ses „ affaires en bon ordre. Vous me demandâtes alors ce qu'il y auroit à „ faire après que cette année seroit „ écoulée ? A quoi je répondis qu'il „ n'appartenoit ni à moi ni à personne „ du Royaume, de vous apprendre le „ devoir d'un Roi, d'autant que vous le „ sçaviez mieux qu'aucun de vos Conseillers, & que si vous vouliez seulement vous résoudre à gouverner par „ vous-même, vous vous acquitteriez „ mieux que tout autre Roi de l'Europe. Quand je parlai ainsi à Votre „ Majesté, je supposois que si vous „ l'entrepreniez, vous y trouveriez tant „ de facilité & d'avantage que la peine „ de regner vous paroîtroit fort légere; „ outre que vous éviteriez par-là les „ reproches d'un Italien qui dit :

Chi non fa quel che deue, quel ch'aspetta non riceve.

Un Espagnol dit :

Si fueras regido por razon à muchos regiras.

„ Un Prince se fait tort à lui-même „ de quatre manieres : quand il est pa„ resseux & négligent ; quand il rejette „ les sages conseils ; quand il prête l'o„ reille aux flateurs, & quand il fait „ une dépense qui excede son revenu.

„ Mais pour revenir à ce que je di„ sois, il plut à Votre Majesté de me „ demander en second lieu, s'il n'y „ auroit pas moyen de remettre le Gou„ vernement sur un meilleur pied dans „ l'espace d'un an, & ce qu'il seroit à „ propos de faire pour cet effet. A „ quoi je répondis que Sa Majesté pou„ roit remedier aux désordres de l'E„ tat, en confiant le maniment des af„ faires à quelques personnes que je lui „ nommerois, & qui gouverneroient „ conjointement avec vos plus fideles „ Conseillers. Votre Majesté y consen„ tit : mais lorsque je voulus venir au „ détail, elle recula parce que d'au„ tres lui avoient donné des impres„ sions contraires. Je vous priai donc „ alors de gouverner par vous-même, „ & de vous comporter en Roi.

„ Néanmoins peu de tems après, „ Votre Majesté se reposa entiérement

„ du soin des affaires sur huit personnes
„ qu'on nomma *Octaviens*, & elle me
„ dit qu'en cela elle suivoit mes con-
„ seils. Mais je lui répondis, que je n'a-
„ vois parlé que d'une seule année, &
„ que j'aurois bien nommé quelques-
„ uns de ceux que Votre Majesté avoit
„ choisis, mais non pas tous : que c'é-
„ toient des personnes sages, politiques
„ & sçavantes, & qu'il n'y avoit autre
„ chose à dire, sinon qu'elles s'étoient
„ choisies elles-mêmes. Néanmoins ils
„ firent mieux au commencement que
„ leurs Prédécesseurs. Mais dans la
„ suite ils partagérent entre eux les
„ principales Charges du Royaume,
„ au lieu qu'ils avoient fait espérer qu'ils
„ ne placeroient dans ces Charges que
„ des personnes de moyenne condition,
„ dont ils seroient comme les Inspe-
„ cteurs. On les vit donc devenir ri-
„ ches tout d'un coup, & parce que
„ personne ne pouvoit plus prétendre
„ à la moindre récompense, & que
„ pour s'avancer il falloit carresser ces
„ *Octaviens* qui avoient tout le pouvoir
„ en main, on vous vit souvent passer
„ dans la ville comme un Prince aban-
„ donné

„ donné, n'étant accompagné que de
„ trois ou quatre personnes, tout
„ au plus. Cela fit murmurer votre
„ Peuple, qui haïssoit déja ces huit
„ Lords, parce qu'on avoit quelque
„ sujet de soupçonner qu'ils travail-
„ loient à rétablir la Religion Catholi-
„ que. Le peuple d'Edimbourg se sou-
„ leva donc en présence de Votre Ma-
„ jesté ; ce qui força les Octaviens à
„ quitter la Ville, & depuis ce tems
„ ils n'ont pas été assez hardis pour
„ vouloir gouverner seuls ; mais ils ont
„ consenti qu'on leur associât d'autres
„ Nobles & Conseillers jusqu'au nom-
„ bre de vingt-quatre. Mais la plupart
„ des Nobles ne demeurérent pas long-
„ tems à la Cour, croyant qu'il suffi-
„ soit qu'ils y parussent pendant la tenue
„ du Parlement. Ainsi les affaires repri-
„ rent leur premier train, & tout alla
„ de même qu'auparavant.

J'ai dit ci-dessus qu'on avoit conseillé au Roi à son retour de Dannemarc, de faire emprisonner ceux qui avoient désobéi pendant son absence. Mais quelques-uns de ceux même qui avoient donné cet avis ne manquérent pas d'en

avertir les coupables, afin qu'ils eussent le tems de s'échapper. Ils ne trahirent pourtant pas gratuitement la confiance du Roi, & ils vendirent bien cher cette confidence. La désertion de ces Seigneurs pensa rompre le Traité que l'on avoit conclu avec le Dannemarc, & ils firent diverses entreprises pour faire changer le Ministere ; mais personne ne voulut se joindre à eux, & tous ces mouvemens devinrent inutiles.

Pendant plusieurs années consécutives il n'y eut point d'autres Conseillers que ceux des Finances, du nombre desquels j'étois. Mais voyant qu'on refusoit de laisser entrer les Nobles dans la chambre du Roi, j'avertis ce Prince que cela causeroit du mécontentement, cette conduite étant trop contraire à ce qui s'étoit toujours pratiqué en Ecosse. Je lui fis entendre qu'il n'y avoit point d'inconvénient à laisser entrer les plus considérables, comme les Hamiltons, les Maxwels, & quelques autres du premier rang. Mais le Roi ne perdoit pas aisément les impressions qu'on lui avoit données. Je sortis donc de la chambre, & pris sur moi de dire aux

Gentilshommes qui étoient dans l'Antichambre, que le Roi étoit occupé à régler les comptes de sa maison, & qu'il ne vouloit pas entrer dans ce détail en présence des Seigneurs de sa Cour. Ils parurent assez satisfaits de cette raison, & les choses furent bientôt remises sur l'ancien pied.

Pour ce qui est de la réduction du Haut-Pays & des Isles, trois principaux Rebelles, nommés Maclean, Macdonel, & Donald Gorin, furent attirés à la Cour par une ruse du Chancelier. Ils avoient quelque différend entre eux, & le Chancelier fit accroire à chacun d'eux en particulier, qu'il l'emporteroit sur son Compétiteur. Mais à leur arrivée on les mit en prison. En effet ils avoient commis des actions infâmes, & des meurtres dont le récit seul fait horreur. Quand ils se virent en danger de perdre la vie, ils prodiguérent des richesses si mal acquises aux plus accrédités de la Cour. Néanmoins pour les intimider davantage, & pour en tirer de plus grandes sommes, on les déclara traîtres par une Sentence dans les formes. Cette sévérité les força de

redouble les présens. Les favoris partagérent l'argent entre eux, & le Roi n'en toucha rien; enfin l'affaire fut accommodée, à condition qu'ils donneroient tous les ans au Roi la somme de 20000 livres pour les Terres dont ils ne pouvoient pas justifier les titres. Ces Terres leur rapportoient 150000 liv. par an, selon l'état qui en fut délivré à la Chambre des Comptes. Cette somme leur fut remise pour 20000 l. & au lieu qu'auparavant ils n'avoient ni droit ni titre, mais seulement une possession usurpée, ils obtinrent alors des Actes autentiques avec le pardon de tous leurs crimes. Peu de tems après, les ôtages qu'ils avoient donnés pour la garantie de ce Traité, furent relâchés pour une legere somme d'argent.

En cette occasion, le Roi fût lâchement trahi, & on lui enleva la moitié de son revenu : on offensa Dieu en même tems, en laissant vivre ces cruels Tirans qui méritoient les plus horribles supplices.

J'avois conseillé au Roi de se transporter lui-même dans les Isles, d'y faire construire une Forteresse, & d'y

demeurer jusqu'à ce qu'on eût mis ordre à tout. J'apportai pour raison que le Roi devoit tirer la partie la plus considérable de son revenu de ce côté-là, & qu'il ne seroit jamais bien à son aise, que ces Contrées ne fussent soumises à son obéissance.

Le Roi s'en étant informé, trouva que mon rapport étoit fidele, & résolut de suivre mon avis; mais quelques personnes qui avoient plus de pouvoir sur son esprit, lui firent bientôt abandonner ce dessein, de sorte que tout allant au gré de quelques favoris, on commença à perdre l'espérance qu'on avoit conçûe d'un heureux gouvernement.

Néanmoins le Roi me fit venir à Fackland, où la Cour étoit alors, & me dit qu'à son départ de Dannemarc, il avoit promis à la Reine de ce Pays-là & à son conseil de placer auprès de la Reine son épouse des personnes de mérite & de bonnes mœurs, & qu'il ne s'étoit pas encore acquitté de cette promesse. Qu'après y avoir songé, il n'avoit trouvé personne plus propre que moi pour cette fonction, & qu'il me

prioit de l'accepter, d'autant que j'étois du moins cette fois assuré de ma vocation, puisqu'il m'appelloit lui-même à cet emploi. » Ceux, ajouta-t-il, » qui sollicitent des Charges, le font » ordinairement pour leur propre intérêt, mais ceux que l'on recherche » à cause de leurs bonnes qualités, sont » beaucoup plus utiles à leurs Maîtres. » Je n'ignore pas que vous seriez plus » satisfait de vivre dans vos Terres, & » loin de l'embarras de la Cour, mais » vous sçavez que votre devoir vous » oblige de sacrifier vos plaisirs & votre » satisfaction particuliere au service du » Prince & de la Patrie; mais comme » je sçais que cet emploi vous obligera à faire plus de dépense, pendant » que vous ne pourrez pas avoir le même soin de vos affaires domestiques, » je vous ferai donner des appointemens si considérables, qu'ils suffiront » non-seulement pour vous indemniser, » mais même pour vous récompenser » des services que vous m'avez rendus.

Je répondis que n'ayant jamais manqué aux occasions où Sa Majesté avoit

témoigné avoir besoin de mon service, je n'étois pas moins disposé ni moins résolu alors de me soumettre à sa volonté & à ses ordres.

Le lendemain, le Roi dit publiquement à table, en présence de la Reine, qu'Elle, & toute sa Nation me devoient beaucoup, à cause des témoignages avantageux que j'en avois toujours rendus; en même tems il fit de moi des éloges que je ne méritois pas. Mais malgré toutes ces louanges, la Reine ne m'en fit pas un meilleur accüeil, quand après le diner le Roi me présenta à elle pour être son Conseiller, & le Gentilhomme de sa Chambre. Quelques jours après, elle me demanda si l'on m'avoit placé auprès d'elle pour être son Argus. Je répondis, que Sa Majesté étoit sortie d'un sang si noble, & étoit si bien élevée, qu'elle n'avoit pas besoin d'être gardée; mais que son rang demandoit qu'elle fut servie par plusieurs personnes de condition & d'âge differens, selon la diversité des Emplois. Elle me répondit qu'on m'avoit rendus de mauvais offices auprès d'elle, & que des gens

qu'elle ne connoissoit pas encore, lui avoient donné des impressions désavantageuses de ma personne. Je lui répondis, que j'étois auprès d'elle pour imposer silence à des personnes si indiscretes, & pour leur apprendre par mon exemple à demeurer dans les bornes du respect qui étoit dû à Sa Majesté. A la fin elle se calma, & parût satisfaite de mes services. Mon Emploi ne m'empécha point d'aller quelquefois au Conseil & à la Chambre des Finances, quand la Reine étoit avec son mari; mais quand elle étoit seule, je ne la quittois point.

Dans ce même tems, on arrêta plusieurs Sorcieres dans la Province de Lauthian. Elles déposérent que le Comte de Bothwel avoit eu quelque dessein contre la vie du Roi; ce qui étant venu aux oreilles du Comte, il se constitua lui-même prisonnier à Edimbourg, & demanda qu'on lui fit son procès, disant que le Diable ayant menti depuis le commencement du monde, les Sorcieres ses fidéles disciples ne méritoient pas plus de créance que lui. Parmi ces Magiciennes, il y en avoit une qui se nommoit Amysimpson, laquelle déposa,

sa, qu'étant une nuit à une assemblée de Sorciers, elle neuviéme, le Diable au milieu, on avoit présenté à Sathan une figure de cire enveloppée dans un linge qu'elle avoit faite elle-même; que le Diable après avoir fait ses imprécations, la lui avoit rendue, qu'elle l'avoit donnée à une autre femme, & qu'elle avoit passé de mains en mains, chacune s'écriant: „ C'est le Roi Jac-„ que VI, qui doit être assommé à la „ sollicitation de François Comte de „ Bothwel; „ qu'après cela dans une autre assemblée qui s'étoit tenue dans l'Eglise de Nord-Berwick, le Diable avoit parû habillé de noir avec un chapeau de la même couleur sur la tête, & qu'il avoit prêché à une grande quantité de Sorciers & de Sorcieres, paroissant comme environné de chandelles: que le sermon fini on avoit fait une recherche des maléfices de toute la troupe, & des nouveaux prosélites qu'on avoit reçus dans l'ordre depuis la derniere assemblée, & d'autres superstitions de cette nature; qu'entre autres choses, le Diable avoit demandé quel effet l'imprécation que l'on avoit

fait sur l'image de cire avoit causé; qu'un vieux Paysan, nommé Gray Meikt, ayant dit: *le Roi se porte bien, Dieu merci*, le Diable lui avoit donné un rude souflet; que toute l'Assemblée avoit parû surprise que ces imprécations qui avoient fait leur effet sur plusieurs autres, n'eussent pas réussi contre le Roi; à quoi le Diable avoit répondu: *c'est assurément un homme cheri de Dieu, qui ne fait point le mal volontairement, & qui aime l'équité & la vertu, c'est pourquoi Dieu l'a préservé de beaucoup de dangers*; que le Diable ayant fini son sermon, étoit descendu de la Chaire, & avoit fait baiser son derriere à toute l'Assemblée. Elle ajouta qu'il étoit froid comme glace, & que son corps qu'elle avoit touché, étoit dur comme fer: que son visage étoit terrible, son nez semblable au bec d'un aigle, ses yeux grands & tout en feu, ses mains & ses jambes velues, & qu'il parloit d'une voix basse & enroüée.

Toutes les autres scenes que le Diable joua en ce tems-là en Ecosse, & dont Jacque Carmichaël, Ministre

de Hadingtoun, a écrit l'histoire, ne seront pas apparemment crues de la postérité. Entre autres choses, les Sorciers déposérent qu'un cetain homme nommé Richard Graham avoit un esprit familier, & pouvoit donner beaucoup d'éclaircissemens sur l'affaire du Comte de Bothwel. On s'assura donc de sa personne, & on le mena à Edimbourg. Il y fut éxaminé devant le Roi, & je fus présent à son interrogatoire. Il déclara qu'il avoit un esprit familier qui lui réveloit beaucoup de choses, mais il soutint en même tems qu'il n'étoit pas sorcier. Quand on lui répondit, qu'Amy Simpson avoit déposé qu'il avoit conseillé au Comte de Bothwel de s'adresser à elle, il avoüa que la chose étoit vraye, & que le Comte l'avoit connu par le moyen d'Esse Machalloun & de Barbary Naper, femmes d'Edimbourg; que le Comte l'avoit fait venir, & lui avoit demandé quelque secret, pour se mettre bien dans les bonnes graces du Roi: que pour cet effet, il lui avoit donné de certaines drogues dont il devoit frotter le visage du Prince, quand il en trouveroit l'oc-

casion ; que le Comte l'ayant fait inutilement, & ne se voyant pas plus aimé pour cela, étoit venu le trouver, pour apprendre de lui le moyen de se défaire du Roi : que ledit Richard lui avoit répondu que ses connoissances ne s'étendoient pas jusque-là, mais qu'une Sorciere nommée Amy Simpson pouroit l'aider dans cette entreprise. Il ne déposa rien de plus, ce qui n'empêcha pas qu'on ne le fit brûler avec la Sorciere Amy Simpson, & plusieurs autres. Richard Graham déclara aussi, que ce qu'on rapportoit des esprits étoit très-véritable, & qu'ils pouvoient prendre une figure corporelle, & se faire voir, mais qu'on ne pouvoit les toucher.

Le Roi ne voulut pas condamner le Comte de Bothwel sur une accusation aussi vague que celle du Diable & de ses suppôts. Mais le Conseil conclut, qu'il ne seroit mis en liberté qu'à certaines conditions, dont l'une étoit, qu'il s'éloigneroit pour quelque tems; mais avant qu'il fut élargi, quelques-uns de ses Commissaires même travaillérent à gâgner son amitié. D'autres, qui sou-

haitoient que les affaires se broüillassent, lui donnoient de faux avis, & lui faisoient entendre que sa vie étoit en danger; ce qui lui fit prendre la résolution de se sauver par-dessus les murailles du Château, & de se retirer à Caithnesf. Il y fut bientôt sollicité par les mécontens, de se mettre à leur tête & d'éxécuter une entreprise qu'ils avoient concertée; c'étoit de se rendre maîtres de la Personne du Roi, & d'assassiner le Chancelier. Il ne se fit pas beaucoup prier, & se fit Chef de cette nouvelle faction.

Peu de tems après, ayant gagné quelques domestiques du Roi, il entra dans le Palais après le souper, accompagné des Lords de Spot, de Nidric, de Jean Colvil & de quelques autres. ils criérent tous en entrant : *justice à Bothvvel, justice à Bothvvel.* Leur entreprise auroit réussi, si Jacque Duglas de Spot après avoir pris les clefs du Château, n'eût entrepris de délivrer quelques-uns de ses domestiques qu'on avoit mis en prison, parce qu'on les soupçonnoit d'avoir trempé dans le meurtre du Lord de Spot son pere; car

les Géoliers & les Gardes s'étant défendus, la résistance qu'ils firent donna le tems au Roi, au Chancelier, & aux autres de se barricader dans leurs chambres, & de se mettre en défense, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par la porte du Rempart. En effet, André Melvil de Garwock, Maître d'Hôtel du Roi, accourut de ce côté-là, & passa avec ses gens par l'Eglise de l'Abbaye, où il y avoit un chemin détourné qui lui étoit connu. Le Comte de Bothwel & ses complices le voyant arriver, prirent l'épouvante, & se retirérent en désordre par le même chemin qu'ils étoient venus. Dans cette retraite, le Comte rencontra Jean Shaw, Ecuyer du Roi, & dans le désespoir où il étoit d'avoir manqué son coup, il le tua avec son frere; mais plusieurs de ses complices furent pris, & furent éxécutés le lendemain.

Voici quel avoit été le plan de cette entreprise. Le Lord de Spot avec sa troupe, devoit s'emparer des clefs, & se rendre maître des Portes du Palais. Une autre troupe devoit attaquer le Chancelier, qui étoit alors à table avec

mon frere Robert, & qui auroit été pris infailliblement, si le Lord de Spot n'avoit pas fait tant de bruit, en voulant tirer ses domestiques de prison: ce qui donna le tems au Chancelier de quitter la salle, & de se retirer dans sa chambre dont il ferma d'abord la porte, de sorte que mon frere n'y pût entrer & fut forcé de se retirer dans un autre lieu, où personne ne le poursuivit, parce qu'on n'en vouloit pas à sa personne.

Le Comte de Bothwel accompagné de Jean Colvil & de quelques autres, alla droit à la chambre de la Reine, croyant qu'il y trouveroit le Roi: mais la porte en fut vigoureusement défendue par Henri Lindsay de Kilsans, Maître d'Hôtel de la Reine. Cependant on fit monter le Roi à la Tour qui étoit au-dessus de cette chambre, dont la porte étoit déja rompue en plusieurs endroits. La porte de la chambre du Chancelier fut vaillamment défendue par lui-même & par les siens qui tiroient continuellement sur les assaillans. Robert Scot, frere du Lord de Balweary reçut un coup à la cuisse. Le

Chancelier reprit courage quand il entendit la voix de mon frere. A son arrivée les Conjurés prirent la fuite.

Lorsqu'ils entrérent dans le Palais, j'étois à table avec le Duc de Lenox, qui prit d'abord son épée, & se jetta dans la foule; mais voyant que la Cour étoit déja remplie d'ennemis, & qu'il n'avoit pas assez de monde pour tenir tête à tant de monde, il se retira dans sa chambre, & il s'y barricada comme les autres. Nous fûmes donc quelque tems Spectateurs de ce tumulte. Mais comme il y avoit un dégré, qui communiquoit de la Chambre du Chancelier à celle du Duc de Lenox, le Chancelier y monta, & pria le Duc de lui ouvrir la porte. Mais le Duc suivant mon avis, lui répondit, qu'il falloit défendre la porte d'enbas le plus qu'on pourroit, & qu'après cela on lui ouvriroit. Il s'en retourna donc dans sa chambre, & y fit une résistance désespérée. Mais il ne laissa pas de prendre la chose en mauvaise part, & d'en concevoir des soupçons contre le Duc. Lenox se voyant secouru par mon frere, sortit aussitôt de sa Chambre, &

pourſuivit vivement le Comte de Bothwel; mais ce dernier s'échappa à la faveur des ténebres.

Quand l'ennemi fut en déroute, nous entrâmes dans la chambre du Roi: il raiſonna long-tems avec moi ſur les fréquentes entrepriſes que l'on avoit formées contre lui; je lui dis, qu'il lui auroit été facile d'en prévenir pluſieurs, s'il avoit voulu ſuivre les avis de ſes fideles ſerviteurs. En effet, deux jours auparavant nous l'avions averti mon frere & moi, que le Comte avoit quelque deſſein ſur ſa perſonne, mais ce Prince négligea cet avis. Le lendemain il voulut aller à la chaſſe aſſez peu accompagné. Mon frere l'ayant appris, ſortit de ſon lit, & n'ayant que ſa robe de chambre, il trouva le Roi qui étoit déja à cheval, il ſe ſaiſit de la bride, & conjura le Prince de ne point ſortir; car il ne ſçavoit pas en quel lieu l'entrepriſe devoit s'éxécuter, mais le Roi ne voulut point profiter de cet avis.

Après cet attentat, le Roi ſe rendit à Edimbourg, pour y être plus en ſûreté. Mais on ne laiſſa pas d'y former de

nouveaux complots, & mon frere en fut souvent averti, car il se trouvoit toujours quelqu'un qui voulant le préserver de l'orage, lui mandoit secrettement tantôt de rester dans sa maison, tantôt de n'en sortir que bien accompagné.

Il avoit beaucoup d'amis, parce qu'il avoit obligé beaucoup de gens, & n'avoit jamais nui à personne. On s'étonnera sans doute qu'un Prince qui avoit les meilleurs inclinations du monde, fût en butte à tant de traverses & de persécutions. Mais il avoit le malheur de donner sa confiance à des hommes intéressés & violens, qui travaillant à s'enrichir aux dépens du peuple, ne songeoient à rien moins qu'aux intérêts du Prince & de la Patrie. Ces hommes amusoient le Roi par de belles paroles, pendant qu'ils désoloient l'Ecosse par leurs véxations; & afin que personne n'osât informer ce Prince de leurs attentats, ils prenoient un soin particulier d'éloigner ceux qui pensoient trop bien pour conniver à leur mauvaise conduite. C'est une vérité dont je puis être le témoin irréprochable.

Peu de tems après il se forma une nouvelle entreprise, à l'occasion d'un différend qui s'étoit élevé entre les Officiers de la maison du Roi. Le Lord de Glams étoit alors Trésorier; George Hume, Maître de la Garde Robe, Milord Spinze, le jeune Logie, & Jean Maitland étoient Gentishommes de la Chambre, & Lord Thirstane étoit Chancelier; mon frere Robert Trésorier député, avoit la principale fonction dans le Conseil des Finances: le Prevôt de Lincludin étoit Receveur, Seatoun de Parbroth Contrôleur, & Richard Cockburn deKlarkingtown Sécrétaire; pour moi j'étois Conseiller privé, & Gentilhomme de la Chambre. Le Ministere étant réglé de la sorte, le Duc de Lenox, & les Comtes de Hume & de Marr se mirent en tête de faire quelque changement, sous prétexte de réformer les abus, qui faisoient crier le peuple.

Il y avoit aussi de la jalousie entre le Seigneur de Glams, & Milord Spinze. Elle tiroit principalement son origine de la vieille haine, qui divisoit les maisons de Crawford & de Glams, & elle

s'augmenta encore par la grande amitié que le Roi témoignoit au Lord Spinze. Cette amitié étoit si forte, qu'ils couchoient souvent dans le même lit: c'en fut assez pour le rendre odieux, & pour engager ses ennemis à l'accuser d'avoir trempé dans la conspiration du Comte de Bothwel. Spinze opprimé par ses envieux, fut obligé de quitter la Cour pour quelque tems. Le jeune Logie fut aussi accusé d'être le complice de Bothwel: on l'arrêta, & il fut mené en prison; mais une Dame Danoise qu'il épousa dans la suite, lui donna les moyens de se sauver.

Il y avoit encore beaucoup d'inimitié entre le Duc de Lenox & le Chancelier; celui-ci, comme je l'ai dit, avoit conçû de l'ombrage contre l'autre, parce qu'il lui avoit refusé l'entrée de sa chambre, dans l'occasion dont j'ai parlé. C'est pourquoi la nouvelle entreprise que l'on nomma la conspiration de Dalkieth étant formée, il arriva par hazard, que le Duc & Milord Hume revenant de Dalkieth, rencontrérent le Chancelier sur le chemin d'Edimbourg. Comme ils avoient déja for-

mé le dessein de le tuer, ils se mirent en devoir de l'attaquer; ce qu'ils auroient fait, si Alexandre Hoom de Noord Berwick, & mon frere Robert qui étoient avec le Chancelier ne s'y fussent opposés. Quelque tems après, le Chancelier quitta la Cour, & se retira dans ses Terres. Ses ennemis profitérent de son absence pour le décrier, & pour le charger de beaucoup de crimes. On l'accusa entre autres choses de s'être longtems opposé au mariage du Roi, ce qui irrita beaucoup la Reine contre lui. Le Lord de Glams étoit aussi résolu de se défaire de mon frere Robert, pour n'avoir plus d'associé dans sa Charge de Trésorier. Comme il espéroit que Robert se laisseroit intimider, & qu'il se retireroit de lui-même, ainsi que le Chancelier avoit fait, il gagna le Lord de Carmichaël, Capitaine des Gardes, & l'engagea à placer à l'entrée du Palais quelques soldats qui devoient faire mine de tirer sur lui, quand il se présenteroit, ce qu'ils firent plusieurs fois de suite: mais mon frere, qui sçavoit qu'il avoit peu d'ennemis, & que le Duc de Lenox étoit dans ses intérêts,

se moqua de ces menaces, & fut même plus assidu que jamais au Conseil; mais il ne s'y rendit que bien accompagné. Vers ce même tems, on tacha de le détruire auprès du Roi, mais la Reine ayant été informée du complot, prit sa défense, & désabusa le Roi. Quelques Nobles se déclarérent en même tems pour lui; de sorte qu'il resta à la Cour, & fut maintenu dans sa charge.

J'étois absent alors. A mon retour le Roi me dit que le Chancelier s'étoit retiré en poltron, attendu qu'il n'avoit rien à craindre étant en sa présence. Je répondis au Roi que la présence du Souverain étoit à la vérité une bonne sauvegarde, mais qu'il n'étoit pas toujours sûr de s'y fier en Ecosse. Le Roi me témoigna ensuite qu'il n'étoit pas satisfait du Chancelier, de Milord Spinze, ni même de mon frere Robert: j'ai dit que Milord Glams vouloit avoir la charge de ce dernier. C'étoit un homme tout dévoué au Chancelier, quoique celui-ci fut haï de tout le monde; ainsi le Roi prévenu des méchantes impressions qu'on lui avoit inspirées contre mon frere, étoit incliné à croire qu'il

n'étoit pas propre pour la charge qu'il possedoit. Je dis au Roi que j'étois fort fâché qu'un si bon Prince fut si mal conseillé, & qu'il souffrit auprès de sa Personne des hommes qui le portoient à maltraiter ses plus fideles serviteurs. J'ajoutai qu'en agissant de la sorte, il feroit à la fin croire à tout le monde, que les services qu'on lui rendoit n'étoient comptés pour rien; & que l'art de lui plaire, ne consistoit que dans l'art de bien caresser ses Favoris. Le Roi répondit, qu'il n'avoit jamais douté de la fidélité de mon frere, mais qu'il étoit trop obligeant, trop libéral, & de trop facile composition pour la charge qu'il éxerçoit, & qu'il falloit pour cet Emploi un homme dur & severe. Mais il me dit en même tems, que ces considérations ne l'empêcheroient jamais de lui rendre justice & de l'aimer: de sorte que le Roi le maintint dans sa charge, malgré la cabale de ses envieux.

On peut remarquer ici combien il est nécessaire d'avoir de bons amis auprès du Prince, & combien il est dangereux de déplaire à ceux qui ont sa

confiance; car dans ce cas, quelques ſervices qu'on ait rendus au Prince, on riſque de perdre ſes bonnes graces, & de voir ſa fortune renverſée.

Vers ce même tems, le Comte d'Aran qui s'étoit abſenté depuis l'entrepriſe de Sterling, revint à la Cour, & s'intrigua pour être rétabli dans la Charge de Chancelier. Le Roi l'aimoit toujours, & auroit été bien aiſe de le retenir auprès de lui: mais la cabale de ſes ennemis fut la plus forte, & le Comte fut obligé de s'en retourner. Peu de tems après il fut ſurpris & aſſaſſiné par Jacque Duglas de Parkheard, qui vengea ainſi la mort de ſon Oncle le Comte de Mortoun. On ne ſe mit guéres en devoir de venger celle du Comte d'Aran: on fût plutôt ſurpris de ce qu'on l'avoit laiſſé vivre ſi longtems, tant ſon Gouvernement avoit été violent & tirannique.

Cependant le Chancelier qui étoit éloigné, & qui étoit déchû de ſa premiere faveur, faiſoit ſes efforts pour rétablir ſon crédit: il y réuſſit à la fin. D'abord la Reine refuſa de le voir, mais elle s'appaiſa bientôt par l'entre-

miſe

mise de Robert Cesfoord, qui avoit épousé la niéce du Chancelier.

L'Ecosse étoit alors fertille en révolutions. Il s'éleva de nouveaux différends entre les Comtes de Huntlei & de Murrai, entre ceux de Caithneff & de Sunderland, & entre les Seigneurs de Hamilton & d'Angus, les uns voulant usurper les Terres des autres. J'en avertis le Roi afin qu'il y mit ordre de bonne heure : le Conseil s'étant assemblé à ce sujet, on leur envoya des lettres du Roi, par lesquelles il leur fut défendu d'en venir aux voyes de fait, & de paroître devant le Conseil privé. Un certain jour, malgré la défense, les Comtes de Murray & de Huntley comparurent, parce qu'un Gentilhomme de la famille de Gordon ayant été tué d'un coup de fusil qui fut tiré de la maison du Comte de Murrai, il y eut toujours depuis ce tems-là une grande animosité entre eux. Ces deux Seigneurs étant venu bien accompagnés à la Cour, on leur ordonna de ne point sortir de leur Maison, & d'y vivre tranquillement. Le Roi ayant assemblé son Conseil pour délibérer sur cette affaire, déclara qu'il

n'y avoit qu'un de ces trois partis à prendre; ou d'accommoder ces deux Seigneurs sur le champ, ou de les arrêter, ou de renvoyer l'un en retenant l'autre à la Cour, & en leur demandant caution. Que la premiere de ces choses n'étoit pas facile à éxécuter, puisque le meurtre du Lord de Cluny, frere de Gordon étoit encore trop récent: que pour ce qui concernoit le second point, le Château d'Edimbourg n'avoit déja que trop de Prisonniers; que l'Abbaye n'étoit pas un lieu propre pour y garder des Gentilshommes; de sorte que le meilleur seroit de tirer caution de tous les deux, & de les tenir séparés en les renvoyant, & les retenant tour à tour. Le Chancelier & ceux qui dépendoient de lui, avoient inspiré cette résolution au Roi. Mais quand il me demanda mon avis, je dis, qu'il valoit mieux accommoder les Parties sur le champ, puisqu'il n'y avoit nulle apparence que le Comte de Huntley voulut s'opposer en cela à la volonté du Roi, ayant pris la peine de faire un si grand voyage, & ayant amené sa femme avec lui, pour rester tout l'hiver à Edim-

bourg. Le Chancelier me répliqua là-dessus d'un ton railleur : oui, Monsieur, le Comte de Huntley restera ici tout le jour, & ne partira que demain de bon matin. Il pouvoit bien fixer si précisément le tems de son départ, puisqu'il en étoit déja convenu avec le Comte, & qu'il vouloit lui donner cet avantage sur son ennemi, quoiqu'il eut envie de rester tout l'hiver à Edimbourg. Le Clerc de justice étoit de mon avis, mais il ne voulut pas opiner, voyant que la chose étoit déja concertée entre le Chancelier & le Prince. Huntley s'en retourna donc comme en triomphe, & ne voyant plus de Compétiteurs qui pûssent le retenir, il fit de nouvelles entreprises sur les Terres du Comte de Murray, à qui il donna par-là un juste sujet de plainte. Celui-ci voyant qu'on agissoit à la Cour avec tant de partialité, & qu'il n'y avoit pas moyen d'obtenir justice, s'en retourna fort aigri, & se jetta dans le parti du Comte de Bothwel, qui n'attendoit que l'occasion de renoüer son entreprise, & de la mieux concerter.

Le Comte de Huntley sçachant que

son adversaire avoit pris un si mauvais parti, revint à la Cour, pour obtenir encore plus d'avantage sur son ennemi. Cependant Milord d'Ochiltrie travailloit à leur accommodement de concert avec le Roi. Il obligea donc le Comte de Murrai de se rendre à Dumhirsil, afin qu'étant plus près, les conditions pussent être plutôt conclues. Le Comte de Huntley en ayant été informé, se fit donner une Commission pour poursuivre à feu & à sang le Comte de Bothwel & ses complices. Le Roi, qui ne voyoit pas son but ne fit nulle difficulté de signer cet ordre; mais Huntley ne l'eut pas sitôt entre les mains, qu'il alla tuer le Comte de Murrai dans sa propre maison, au grand regret de beaucoup de gens. Le Seigneur d'Ochiltrie, fort irrité de ce qu'on avoit tué son ami contre la foi donnée, se jetta aussi dans le parti du Comte de Bothwel, à l'exemple de plusieurs autres, qui ne manquérent pas d'encourager ce Seigneur. Ils l'instruisirent des moyens de surprendre le Roi à Falkland, ce qui étoit assez facile, vû le grand nombre d'amis que le Comte

avoit à la Cour, & qui étoient résolus de le seconder. En effet, il y avoit auprès de la Personne du Roi des gens, qui étoient de la conspiration, même parmi ceux auxquels le Roi se fioit le plus. Ces Traîtres sçurent si bien conduire la chose, que nonobstant tous les avis qu'on lui donna, il ne voulut pas quitter Falkland. Cependant ceux qui lui étoient restés fideles, lui conseilloient de passer à Coupar, & d'assembler en diligence les Barons de Fiffe; mais les Traîtres qui étoient à la Cour, alléguoient qu'on en auroit toujours le tems, & qu'ils sçavoient, à n'en pouvoir douter, que le Comte de Bothwel ne sortiroit de Lauthian qu'un certain jour, c'est-à-dire deux jours après que l'entreprise fut exécutée. Ils avoient forgé exprès cette nouvelle, afin que le Roi pût être surpris: & parce qu'ils connoissoient la fidélité de mon frere & la mienne, ils persuadérent au Roi de nous renvoyer chez nous cette nuit-là même que nous avions appris que le Comte de Bothwel devoit arriver. Nous lui conseillâmes de se rendre à Bambrigh, où il

pouvoitprendre un batteau, & passer à Angus, pour y convoquer les Bourgeois de Péarth, de Dundie & des environs. Mais le Conseil de ceux qui étoient de la conspiration, l'emporta sur le nôtre. Il fallut donc obéir aux ordres du Prince : nous nous en retournâmes chez nous, & nous avertîmes tout le monde de se tenir prêt à marcher, en cas que le Roi fut assiégé à Falkland. Cette même nuit, mon frere apprit en chemin de quelqu'un des amis du Comte, qu'il étoit déja avancé jusqu'à Fiffe, & qu'il seroit vers le soir à Falkland. Surquoi mon frere dépêcha un de ses Gentilhommes, nommé Robert Austok, pour en avertir le Roi, & pour le prier de s'enfermer de bonne heure dans le Château. Quand ce Gentilhomme rapporta la chose au Prince, chacun se mit à rire & à le traiter d'insensé. Il s'en retourna donc très-mal satisfait de leur raillerie; mais quand il fut arrivé sur la hauteur de Lummonds, il rencontra le Comte de Bothwel, & parce qu'il faisoit déja nuit, il trouva le moyen de se mêler parmi son monde, comme s'il en eut eté : trouvant ensuite

une occasion favorable de s'échapper, il piqua son cheval, & fit tant de diligence, qu'il arriva le premier à Falkland, dont il ferma lui-même les portes, ne cessant de crier qu'on fit entrer le Roi dans le Château, à quoi le Roi consentit à la fin, sans se moquer davantage de ce Messager.

Le Comte avoit des pétards avec lui, pour faire sauter les portes. Parmi ceux qui étoient dans le Château, il y en avoit plusieurs qui ne chargeoient leurs fusils qu'avec du papier. Mais quelques Domestiques du Roi chargeant tout de bon, les gens du Comte en furent fort incommodés. Bothwel voyant qu'il n'avoit pû surprendre le Prince, & craignant qu'il ne lui vint des secours des environs, se retira en désordre, sans que personne le poursuivit. Je ne quittai point mes bottes de toute la nuit, attendant des nouvelles de Falkland, où j'avois laissé un Exprès pour m'avertir de ce qui arriveroit. Ayant appris ce qui s'y passoit, je me mis en chemin avec mes amis, pour assembler ceux du Pays de Coupar, & le même jour après midi, j'a-

vois déja rassemblé environ 3000 hommes que le Roi m'ordonna de lui amener. Ainsi Dieu sauva encore cette fois le Roi par une espece de miracle qui s'étoit déja opéré plus d'une fois.

Environ ce tems-là un Gentilhomme d'Irlande nommé...... arriva à la Cour, & fit au Roi des offres de conséquence. Mais la Reine d'Angleterre en fut avertie d'abord, & demanda que ce Gentilhomme lui fut livré. La plûpart des Conseillers étoient d'avis de l'abandonner; mais le Clerc de justice, mon frere & moi, étions d'un sentiment contraire qui ne fut pas suivi. Je ne puis écrire toutes ces choses sans quelque émotion: car le Roi lui-méme n'agissoit qu'à regret; mais il étoit si prévenu en faveur de ceux qui étoient corrompus par la Reine d'Angleterre, qu'il ne pouvoit leur rien refuser.

En ce tems-là, la Reine mit au monde un Prince, & le Roi trouva à propos d'envoyer des Ambassadeurs en Angleterre, en Dannemarc, en France & en Allemagne, pour inviter plusieurs Princes à faire présenter l'enfant au Baptême en leur nom. Le Conseil eut

eut ordre de nommer les députés, & il les nomma effectivement : mais il en choisit plusieurs qui n'y étoient pas trop propres, entre autres le sieur Guillaume Kieth : car il ne sçavoit ni le Latin, ni le François, ni l'Allemand. Le Lord d'Easterweems qui étoit déja employé en France obtint conjointement l'Ambassade de France & d'Angleterre, parce qu'il étoit obligé d'y aller pour ses propres affaires. Mais Monsieur Pierre Young eut la commission la plus utile. Car étant allé vers le Roy de Dannemarc & vers les Princes de Brunswic & de Mecklenbourg, il en raporta trois belles chaines d'or ; au lieu que la Reine d'Angleterre;& le Roi de France ne donnerent rien, parce qu'on ne leur avoit point envoyé d'Ambassadeur extraordinaire. Aussi le Roy de France n'en renvoya point cette fois-là ; la Reine d'Angleterre en vouloit user de la même maniere ; mais ayant appris que le Roy de France avoit résolu de ne point envoyer d'Ambassadeur, elle députa en Ecosse le Comte de Sussex, pour nous faire voir qu'elle étoit plus de nos amis que le Roy de France. Les Ducs

de Brunſwic & de Mecklenbourg n'étoient pas ſatisfaits, de ce qu'on n'avoit pas député à chacun d'eux un Ambaſſadeur particulier. Les Envoyés de Dannemarc & ceux d'Allemagne arriverent preſqu'en mêmetems, & le Roi m'ordonna de les aller recevoir. Mais les Ambaſſadeurs de Brunſwic & de Mecklenbourg ne voulurent pas ſortir de Kieth avec l'Ambaſſadeur de Dannemarc, exigeant que la même ſolemnité ſe fît ſéparement à leur égard.

Peu de jours après, les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies, ſçavoir Monſieur de Brederode, & Monſieur Fulk, Tréſorier général de Hollande & de Zelande, arriverent à Newhawen, où je les allai recevoir bien accompagné, & ayant des chevaux de relais avec moi, pour les mener à Edimbourg, où ils devoient étre logés.

Cependant on avoit differé le jour du Batême tant à cauſe qu'on n'avoit point de nouvelles des Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre, que parce que la Chapelle de Ste ling, qu'on avoit fait abatre pour lui donner une meilleure forme n'étoit p s

encore achevée ; de ſorte que les Ambaſſadeurs furent priés de reſter à Edimbourg juſqu'à ce qu'elle fût en état, & j'eus ordre de leur tenir compagnie, conjointement avec le Maître-d'Hôtel du Roi & mon frere le Lord Tungland. Mais le Roy, ayant attendû aſſez long-tems & fort inutilement les Ambaſſadeurs de France, il députa quelques-uns de ſes Conſeillers vers les Ambaſſadeurs qui étoient à Edimbourg, pour les prier de ſe rendre à Sterling, où le Prince leur fit des excuſes ſur ce qu'on les avoit fait attendre ſi long-tems ; mais ils repondirent, qu'ils y avoient fort bien paſſé leur tems en notre Compagnie : ce que Sa Majeſté n'oublia pas de déclarer en plein Conſeil, diſant qu'elle me ſçavoit bon gré des ſervices que je lui avois toujours rendus, & qu'elle n'en perdroit jamais le ſouvenir ; qu'elle étoit bien aiſe auſſi, de ce qu'elle avoit trois de mes freres à ſon ſervice, qui étoient tous propres pour des affaires de cette nature, dans leſquelles il s'agiſſoit de traiter avec des Etrangers.

On avoit déja réſolu de ne plus attendre l'Ambaſſadeur d'Angleterre,

& d'achever la Solemnité du Batême, lorsqu'on apprit que le Comte de Suſſex étoit en chemin; ce qui fit differer la Ceremonie une ſeconde fois. Le jour du Batême il y eut beaucoup de conteſtations ſur le rang entre les Ambaſſadeurs. Quand elles furent appaiſées, on plaça une chaiſe vuide au-devant de toutes les autres pour marquer la place de l'Ambaſſadeur de France.

Les Ambaſſadeurs devant être reçûs à l'Audience de la Reine, j'eus ordre de me tenir un peu derriere elle. Elle répondit aux Anglois, aux Danois & aux Allemands, à chacun dans ſa Langue. Mais quoiqu'elle s'expliquât paſſablement en François elle me dit pourtant à l'oreille de repondre pour elle aux Ambaſſadeurs de Hollande. Après cela chaque Ambaſſadeur délivra les préſens de ſon Maître. Sa Majeſté recevoit les pierreries de ſes propres mains, elle me les donnoit enſuite, & je les mettois ſur une table, que l'on avoit placée exprès pour cet effet au milieu de la chambre. La Reine d'Angleterre lui fit préſent d'un grand Miroir dont le quadre d'argent doré

étoit artistement travaillé, & de quelques coupes d'or massif; les Ambassadeurs de Hollande présentérent une Boëte d'or massif où il y avoit une obligation écrite sur du parchemin en lettres d'or, par laquelle le jeune Prince devoit recevoir annuellement 5000 florins. Ils offrirent en même-tems de grandes tasses d'or massif, entre lesquelles il y en avoit deux si pésantes, que c'étoit tout ce que je pouvois faire que de les mettre sur la table. Je laisse à juger de leur valeur; je dirai seulement que des piéces si rares, qu'on devoit conserver précieusement, furent bien-tôt fonduës & employées à d'autres usages; mais si on les avoit laissé entieres, ceux qui conseillérent au Roi de les faire fondre, n'en auroient pas eu leur part.

Tous ces Ambassadeurs, ayant été renvoyés avec de beaux présens, Jean Lindsay de Montmuire avertit ceux de Dannemarc de faire en sorte qu'on envoyât bien-tôt d'autres Ambassadeurs après eux, pour presser l'accomplissement du Contrat de mariage, alleguant que le Chancellier, qui l'avoit dressé y avoit mis les re-

venus de l'Abbaye de Dumfarling, & qu'il avoit pris pour lui-même la Seigneurie de Mussilbourg. Les Etats de Dannemarc envoyerent donc deux Ambassadeurs en Ecosse, & j'eus ordre de les accompagner comme à l'ordinaire. Outre qu'ils étoient bien instruits, ils arrivérent dans une conjoncture favorable pour eux. Car le Chancelier étoit disgracié, & mon frere étoit en ce tems-là Ambassadeur en Angleterre, de sorte que le Chancelier fut obligé de renoncer à sa part, & comme mon frere étoit absent, le jeune Robert son fils & moi, promîmes en son nom qu'à son retour il renonceroit à la sienne, ce qui fut executé conformément à la parole que nous avions donnée. Et parce que cette Donation avoit été faite à mon frere long-tems avant le Contrat de mariage, le Roi promit qu'il le dedomageroit de cette perte. Plusieurs autres, qui possédoient une partie de ces terres, furent aussi obligés d'y renoncer, en vertu d'une nouvelle ordonnance qu'on publia contre ceux, qui n'y renonceroient pas volontairement.

Fin des Mémoires.

TABLE

DES MATIERES contenues dans les Mémoires. Le premier nombre indique le Tome, & le second la page.

B

C

F

G

H

J

L

M

N

R

S

Fin de la Table des Mémoires.

